BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
G
58
NAPOLI

MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE TOURVILLE,
VICE-AMIRAL DE FRANCE,
ET GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES DU ROI.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A AMSTERDAM,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXIX.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE TOURVILLE.

LE Doge ayant fait avertir Mrs. les Chevaliers d'Hocquincour & de Tourville, que les Vaiſſeaux que devoit leur fournir la République étoient prêts, ces Capitaines allerent prendre ſes ordres, & ſe rendirent enſuite ſur leurs bords pour faire la revue des équipages. 1665.

Les ayant trouvés en bon état, ils partirent de Veniſe le 15. Juin, & furent en mer juſques au mois d'Août, ſans faire aucune rencontre. Ils trouverent ſeulement deux Vaiſſeaux Marchands qui retournoient à Veniſe, qui leur dirent avoir rencontré deux Bâtimens Turcs qui leur avoient donné

1665. la chaſſe, dont ils n'avoient échappés qu'à la faveur de la nuit.

Ils réſolurent de les aller chercher. Dans ce deſſein ils avancerent vers les Iſles d'Eſtrivali, où ils leur dirent qu'ils étoient; mais ils n'y trouverent rien : Ils commençoient à déſeſpérer de pouvoir les joindre, lorſque vers le milieu de Septembre ils entendirent un grand bruit de canon.

Ils gagnerent vers l'endroit d'où il venoit : avançant toujours, ils apperçurent de bien loin un combat de deux Vaiſſeaux contre trois autres, ſans pouvoir diſtinguer de quelle nation ils étoient.

Approchant de plus près ils reconnurent, que c'étoient deux Turcs contre trois Marchands Venitiens ; ils firent force de voiles pour aller à leur ſecours : le vent leur étoit favorable, ils y arriverent au moment que les Vaiſſeaux Marchands étoient prêts à ſe rendre ; c'étoient les mêmes Bâtimens que nos Chevaliers cherchoient. Les Turcs les voyant venir à eux ſe crûrent aſſez forts pour pouvoir les combattre, comptant pour rien les Vaiſſeaux Marchands qu'ils avoient mis aux abois ; d'ailleurs piqués de voir

que les nôtres venoient leur ravir une prise qu'ils regardoient comme sûre, ils se disposerent à les attaquer vigoureusement. 1665.

Nos Chevaliers les ayant joints firent ranger derriere eux les Vaisseaux Marchands pour pouvoir se remettre un peu.

Cette manœuvre ne fut pas plutôt faite que le combat commença. Le Vaisseau contre lequel le Chevalier de Tourville avoit à faire étoit le plus fort, il essuya la premiere bordée, & attendit d'être bien près pour leur répondre ; la décharge qu'il leur fit, fut si à propos qu'elle dérangea un peu les Turcs, mais la seconde fit un plus grand désordre, car elle leur abattit le grand mât.

Ce Vaisseau démâté n'étoit plus en état de soûtenir long-temps ni d'aller loin ; ils avoient bien un mât de relais, mais le moyen de le placer avec le feu continuel que l'on faisoit sur eux, qui leur tuoit tout ce qui paroissoit sur leur pont.

Ils auroient bien souhaité de se larguer pour pouvoir placer ce nouveau mât : mais ils craignirent qu'en s'éloignant les deux Chevaliers ne

1665. tombaſſent ſur l'autre Vaiſſeau & s'en rendiſſent les maîtres, ſe réviſant enſuite ſur eux pour les défaire.

Ils prirent enfin ce parti : mais ils ſe larguerent près de ſa Conſerve, pour être plus à portée de ſe prêter ſecours l'un à l'autre. Le Chevalier de Tourville qui comprit leur deſſein les ſerra de près. Les Turcs voyant que leurs projets ne pouvoient réuſſir, ne ſongerent plus qu'à l'abordage, & le tenterent pluſieurs fois en déſeſpérés, mais inutilement, par les bonnes précautions de notre Chevalier.

Cependant quoique leur nombre diminuât toujours par le grand feu qu'on faiſoit ſur eux, ils n'en furent point intimidés ; mais leur déſeſpoir redoubla & leur fit faire les plus grands efforts. Le Chev. de Tourville vit bien à cette manœuvre qu'il lui ſeroit impoſſible d'éviter l'abordage ; il la craignoit beaucoup, n'ayant pas la même confiance qu'en ſon ancien équipage avec lequel il étoit accoûtumé de vaincre.

Cependant il fallut s'y préparer, & pour cela il fit paſſer ſur ſon Vaiſſeau,

où beaucoup de monde avoit déjà été tué, tout ce qui ſe trouva ſur les bords des Marchands de gens en état de combattre; après quoi il laiſſa faire. 1665.

Les Turcs acharnés à l'abordage furent bien-tôt ſur ſon bord, ce fut alors qu'il fallut jouer du ſabre & des coups de mains, on s'y battoit par pelotons, le carnage y fut grand, & la victoire bien diſputée; ſi à tous les endroits où l'on ſe battoit, il eût été comme à celui où ſe trouvoit le Chevalier de Tourville, elle ſe ſeroit bien-tôt déclarée, car il abattoit tout ce qui ſe trouvoit devant lui; mais du côté de ſon Lieutenant, qui étoit Venitien, il n'en étoit pas de même, il lui envoya dire que s'il ne venoit promptement lui donner ſecours il ne pouvoit plus réſiſter: notre Chevalier outré de ce diſcours quitta ſon poſte, le laiſſa à un autre, & courut à celui de ſon Lieutenant, où il comprit bien que les affaires alloient mal.

Effectivement, il trouva que tout plioit, mais il rétablit bien-tôt les choſes, & fit plier à ſon tour l'ennemi qui ne put tenir contre lui. Celui qui commandoit la troupe entendant

1665. nommer le Chevalier de Tourville ; s'écria en françois : Quoi ! c'eſt encore ici ce Chevalier, il n'y aura donc plus moyen de réſiſter : & reprenant la langue Turque, dit aux ſiens d'un ton de fureur : *allons camarades, vendons cher notre vie puiſqu'il faut périr.* Faiſant enſuite de grands efforts après quelques moments de la plus vive réſiſtance, il ſe rendit tout couvert de bleſſures ; le peu de gens qu'il lui reſtoit en état de combattre en firent de même à ſon exemple.

Cet Officier étoit un Renegat François du lieu d'Aubagne en Provence, qui avoit fort ouï parler du Chevalier de Tourville, dont le nom étoit redoutable aux Infidéles par tous les avantages qu'il avoit remportés ſur eux & qui l'avoient rendu la terreur des Muſulmans.

Le Capitaine Turc qui avoit reſté ſur ſon bord voyant la manœuvre des ſiens fit vîte couper les amarres pour pouvoir un peu ſe larguer, & ſe ſervit à propos du vent qui lui étoit favorable pour ſe faire échouer. Notre Chevalier content de ſa victoire, ne lui étant pas poſſible de la pourſuivre,

par le mauvais état où il étoit, ſe tourna du côté du Chevalier d'Hocquincour dont le Vaiſſeau qui étoit plus fort en canon que le ſien avoit déja mis en mauvais état celui contre lequel il avoit affaire : s'étant approché de bien près de ce dernier il lui lacha une bordée, qui étant réitérée, acheva de le couler à fond. 1662.

Le combat fini, ils nettoyerent leurs bords, mirent les priſonniers en ſureté, & ſe radouberent le mieux qu'il leur fut poſſible, ſurtout le Chevalier de Tourville, qui tout comme les Marchands en avoit grand beſoin. Ces derniers partirent enſuite pour Veniſe, & furent eſcortés pluſieurs jours par nos Chevaliers, pour qu'ils pûſſent s'y rendre en ſureté.

En les quittant le Chevalier de Tourville leur remit tous les Turcs qu'il avoit pris, pour les préſenter de leur part au Doge, lui rendre compte de ce combat, & lui dire qu'ils alloient continuer leur courſe tout le temps qu'ils pourroient tenir la mer.

Ils furent deux mois fort tracaſſés par les mauvais temps ſans rien trou-

ver. Cette oiſiveté commençoit à les
1665. chagriner, lorſque le 28. Novembre de grand matin au commencement du crépuſcule au ſortir d'une nuit des plus obſcures ils ſe trouverent vis-à-vis vingt Galeres.

Ils fallut ſe préparer à combatre. Jamais ſurpriſe plus grande ni défenſe plus vigoureuſe : il y eut de part & d'autre un feu des plus meurtriers ; enfin après pluſieurs heures de combat, les Galeres ne pouvant plus réſiſter au canon de nos Chevaliers, quitterent la partie, & ſe retirerent en déſordre à force de rames. Ces Turcs ne pouvoient ſe perſuader que nos deux Chevaliers fuſſent des hommes, les voyant ſoutenir avec avantage une action ſi diſproportionnée, ſi vive & ſi opiniâtre.

Nos Chevaliers avoient beaucoup ſouffert dans ce dernier combat : leurs Vaiſſeaux avoient bon beſoin d'être radoubés, ce qui les obligea de relâcher à Zante, qui appartenoit à la République de Veniſe, dans le deſſein d'y paſſer une partie de l'hyver, & d'y attendre que le temps fût propre à ſe remettre en mer.

Ils y arriverent le 12. de Decembre, & furent d'abord ſaluer le Provéditeur, qui étoit déjà inſtruit du premier combat contre les deux Vaiſſeaux Turcs: ils en furent reçûs avec de grandes marques d'eſtime: il voulut abſolument les loger à la Fortereſſe, & qu'ils priſſent ſa table, ce qu'ils furent obligés d'accepter, malgré la répugnance qu'ils en avoient. 1665.

Ce Provéditeur étoit homme de beaucoup d'eſprit, qui faiſoit grand cas des gens de mérite, & qui, à la fierté Vénitienne près, étoit d'un très-agréable commerce: il eut beaucoup d'attention pour nos Chevaliers, & leur procura tous les agrémens dont le pays étoit ſuſceptible: il étoit marié depuis peu de temps avec une des plus aimables perſonnes de Veniſe, qu'il avoit amené avec lui en venant dans ſon Gouvernement; mais il en étoit ſi jaloux, que perſonne du pays ne l'avoit encore vue.

Le Chevalier d'Hocquincour fut bien-tôt informé de toutes ces circonſtances: il auroit fort ſouhaité de voir cette Dame: mais comment faire? elle ne mangeoit avec ſon mari que quand il étoit ſeul.

1665. Il apprit qu'elle alloit tous les jours entendre la Meſſe à la Chapelle du Fort : il ne manqua point de s'y rendre, & jamais il ne parut plus dévot ; cela ne lui ſervit pourtant de rien, la Dame étant à une tribune derriere une jalouſie.

Le Chevalier de Tourville aſſiſtoit auſſi régulierement à cette Meſſe ; mais c'étoit pour tout autre motif, car toute ſa vie il fut exact aux devoirs eſſentiels d'un bon Chrétien.

Le Provéditeur, qui aimoit la muſique, avoit à ſa ſuite un jeune homme fort débauché nommé Fachini qui avoit une très-belle voix, pour lequel il avoit des attentions & de ſi grands égards, qu'ils avoient donné lieu à beaucoup de mauvais contes.

1666. Le Chevalier de Tourville étoit déjà inſtruit de toutes ces choſes : Un jour ſortant de la Chapelle du Fort on lui jetta dans ſon chapeau, qu'il tenoit à la main, un billet, ſans ſçavoir d'où il venoit, il le prit ; voici ce qu'il y lut.

Un jeune Cavalier ſouhaiteroit de lier une tendre amitié avec vous, ſeriez-vous homme à le refuſer ? ſi vous

acceptez la propoſition, vous n'aurez pas lieu de vous en répentir; mais on veut le ſecret, de la diſcrétion & de la fidélité: on vous prie de vous expliquer là-deſſus, & de porter ce ſoir à quatre heures votre réponſe au pied du Benitier de la Chapelle du Fort. Adieu. 1666.

Ce Billet ſurprit le Chevalier: il crut d'abord qu'il venoit de Fachini, il étoit réſolu de le faire repentir de l'avoir cru capable de donner dans un vice ſi énorme; mais enſuite il réfléchit qu'il n'étoit pas naturel de l'attribuer à ce drole, qui n'étoit pas homme à demander tant de ſecret & de diſcrétion, n'en ayant pas lieu même dans ſes débauches, d'ailleurs il remarqua qu'il étoit d'écriture de femme.

Cette réfléxion le détermina à ſuivre cette aventure, au cas qu'elle lui convînt, ou du moins de ſatisfaire ſa curioſité, qui le portoit à vouloir connoître la perſonne qui lui avoit écrit un billet ſi ſingulier, ce qui l'engagea à faire la réponſe ſuivante.

Je ne ſçaurois promettre mon amitié à une perſonne que je ne connois point: ſi elle la mérite, je me ferai un vrai

1666. *plaiſir de la lui accorder, il faut pour cela ſe faire connoître; on n'a rien à craindre de ma part, & l'on peut être ſûr du ſecret, de la diſcrétion, & d'une fidelité à toute épreuve.*

Il fut à l'heure préciſe remettre ſa lettre au lieu déſigné : il ne trouva dans la Chapelle qu une vieille femme qui ſembloit prier Dieu d'une grande dévotion : elle étoit prés de l'Autel tournant le dos au Benitier, il poſa ſa lettre, & fut ſe placer d'un autre côté pour voir qui viendroit la prendre.

Cette vieille femme dans le moment ſe leva pour ſortir, prenant de l'eau benite fit une inclination, ſe courba, paroiſſant ſurpriſe de trouver là un papier le prit, & diſparut.

Notre Chevalier qui ne crut pas que ce fût la perſonne qui devoit prendre ſa réponſe, courut après pour ſe la faire rendre, mais il ne put la joindre, parce qu'en ſortant de la Chapelle elle étoit entrée dans une petite porte qu'elle avoit fermée après elle.

Il fut le lendemain à ſon ordinaire entendre la Meſſe dans le même lieu; en ſortant autre billet comme le jour précedent : le voici.

Il eſt naturel de ne point donner ſon amitié à ceux qu'on ne connoît point ; mais puiſqu'on peut compter ſur votre ſecret & votre diſcrétion, on ne fera point difficulté de ſe faire connoître à vous, & pour cela le Chevalier ira ce ſoir vers minuit vous trouver à votre appartement ; faites qu'on n'y trouve perſonne, ni ſur le chemin, pour qu'on puiſſe y être en ſûreté avec vous. Adieu. 1666.

Il vit par ce nouveau billet que la vieille femme, qu'il avoit pris pour une ſainte, n'étoit rien moins que ce qu'elle lui avoit d'abord paru, & qu'elle étoit chargée du ſoin de l'intrigue.

Il trouva enſuite le Chevalier d'Hocquincour qui alloit voir le Provéditeur qu'on diſoit s'être trouvé mal dans la nuit : ils y furent enſemble ; mais ils ne purent le voir, ayant pris medecine.

Notre Chevalier fut impatient après l'heure du rendez-vous, languiſſant de voir la perſonne qui lui avoit écrit deux billets ſi ſinguliers.

Enfin cette heure ſi déſirée arriva : il avoit écarté ſes gens pour être ſeul dans ſon appartement comme on le

1666. deſiroit ; il y vit entrer un jeune-homme d'une beauté qui le ſurprit, qui lui dit en entrant :

Voici, Mr. ce Chevalier qui ſouhaite tant votre amitié, & qui peut ſe flatter de la mériter par celle qu'il a pour vous : vous devez être ſurpris qu'il prenne tant de précautions & garde tant de meſures pour pareille choſe ; mais vous le ſerez bien plus lorſque vous ſçaurez que je ne ſuis rien moins que ce que je vous parois.

Notre Chevalier s'en étoit déja apperçu à ſa taille & au ſon de ſa voix. *C'eſt une femme qui vous parle & qui vous aime avec une tendreſſe ſi vive, qu'elle n'a pû ſe refuſer cette démarche pour vous en faire l'aveu, quelques efforts qu'elle ait fait pour le vaincre.*

Je vous vis, dit-elle, *à la Chapelle du Fort à travers la jalouſie de ma tribune ; j'y pris un ſi grand plaiſir, que je reſſentis une vraie peine, vous voyant ſortir ; j'étois déja informée de votre mérite & des ſentimens de mon mari pour vous. Chaque jour vous voyant de même je ſentis à la fin dans mon cœur des ſentimens que je n'avois pas encore connus.*

Je

Je voulus les vaincre, mais ils furent trop forts pour y pouvoir réſiſter ; enfin ils ſont venus au point que je n'ai pu trouver de ſoulagement qu'en vous les faiſant connoître. 1666.

Je vous écrivis d'abord pour ſonder les vôtres, ſans ſavoir alors les moyens que ie pourrois prendre pour pouvoir me procurer la ſatisfaction de vous voir & de vous parler. Il y avoit trop à craindre pour vous & pour moi à vous faire venir dans mon appartement, par rapport aux ſurveillans que mon mari tient près de moi.

Nous couchons rarement enſemble : mais la jalouſie le porte à venir ſouvent de nuit me trouver dans mon lit, croyant peut-être me ſurprendre en faute ; outre cela il a une femme qui couche dans ma chambre pour veiller à mes actions.

Voyant tous ces obſtacles, j'ai conſulté une vieille fille de ſervice qui a beaucoup d'amitié pour moi, & en qui je puis me confier : c'eſt la même qui vous a remis mes billets, & qui ſut prendre votre réponſe.

Elle a applani toutes les difficultés ; elle m'a conſeillé de prendre le temps que

1666. *mon mari étoit malade, ce qui lui arrive aſſez ſouvent, de me ſervir des habits d'un de mes jeunes freres qui eſt venu avec nous; enfin m'a facilité tous les moyens d'exécuter mon deſſein. Vous voyez par la démarche que je viens de faire, l'amour que j'ai pour vous; ſoyez-y ſenſible, autrement vous me rendrez la perſonne du monde la plus malheureuſe : Dois-je mériter un ſi triſte ſort pour vous aimer avec tant de tendreſſe ?*

Le Chevalier de Tourville épris de ſa beauté, touché de ſa démarche & de ſes ſentimens pour lui, y répondit avec toute la reconnoiſſance & le retour que peut ſuggérer un bon cœur; il l'aſſura de ſa tendreſſe & de ſa ſenſibilité. Après avoir paſſé quelque temps enſemble, & pris les meſures les plus convenables pour ſe revoir, ils ſe ſéparerent. Notre Chevalier voulut l'accompagner, mais elle le refuſa, & s'en fut ſeule : il étoit fort content de ſa bonne fortune, & avoit bien raiſon de l'être, tant par rapport à la beauté de la Dame, que par les ſentimens qu'elle avoit pour lui. Faiſant réflexion ſur cette aven-

ture, il étoit étonné de voir que cette aimable perſonne ſe fût d'elle-même donnée à lui ſans l'avoir deſirée ni recherchée, tandis que le Chevalier d'Hocquincour avoit fait inutilement tout au monde pour le ſeul plaiſir de la voir. 1666.

L'Amour refuſe ſouvent ſes faveurs à ceux qui les deſirent avec empreſſement, tandis qu'il les prodigue à qui ne les recherche point.

Son commerce avec cette Dame alloit toujours ſon train ; il y devenoit même ſenſible, & par une ſympathie des plus extraordinaires, le mari ſembloit augmenter chaque jour d'amitié pour lui.

Ce Provéditeur ne trouvoit pas de plus grand plaiſir qu'à s'entretenir avec lui : Son empreſſement pour notre Chevalier augmenta ſi fort qu'il devint fatiguant, ne lui laiſſant pas un ſeul moment à lui.

Le Chevalier d'Hocquincour s'ennuyant à Zante, ſongea à ſe remettre en mer, il le propoſa au Chevalier de Tourville ; celui-ci que rien ne pouvoit arrêter, & qui ſacrifioit volontiers ſes plaiſirs lorſqu'il s'agiſſoit

1666. de ſon devoir, lui répondit qu'il ſeroit toujours prêt quand il le jugeroit à propos. Les Vaiſſeaux étant en état, l'exécution ſuivit de près le projet.

Il ne fut plus queſtion pour notre Chevalier que de prendre congé de ſa belle, ce qui l'embarraſſa un peu, craignant les excès de cette jeune perſonne, qui par ſa façon de penſer auroit bien pu ſe porter à quelque extrêmité, & faire le ſecond Tome d'Andronique; il ménagea pourtant ſi bien toutes choſes, qu'il évita cet écueil.

Cela fait, il fut avec le Chevalier d'Hocquincour prendre congé du Provéditeur, qui leur témoigna beaucoup de regret de leur départ. Acquittés de ce devoir, ils mirent à la voile le premier Mai. Leur navigation fut pendant quelque temps des plus heureuſes, à cela près qu'ils ne trouverent aucun Vaiſſeau à combattre. Le 3. de Juin à quatre heures après midi le temps s'obſcurcit, & il s'éleva une tempête des plus terribles, elle dura toute la nuit pendant laquelle leurs Vaiſſeaux ſouffrirent beaucoup.

Le lendemain à la pointe du jour que la tempête ceſſa, notre Chevalier apperçut de loin un Vaiſſeau, qu'il crut être celui du Chevalier d'Hocquincour, & voulant s'en approcher, il reconnut que c'étoit un Vaiſſeau Turc, que la même tempête avoit écarté de ſa conſerve. 1666.

Quoique le Vaiſſeau du Chevalier de Tourville eût beaucoup ſouffert, il réſolut pourtant d'attaquer celui-ci, étant perſuadé qu'il ne pouvoit pas être en meilleur état que le ſien : il donna ſur le champ ſes ordres pour cela ; le combat commença, & ſe rendit très-opiniâtre : le Turc combattit d'abord vaillamment, & même avec fureur, comptant d'être ſecouru par les ſiens qui viendroient au bruit du canon. Notre Chevalier animé par ſa défenſe, fit des efforts de valeur qui réduiſirent ſon ennemi à la derniere extrêmité : perdant alors toute eſpérance de ſecours, & ne pouvant ſoutenir davantage, il fut obligé de ſe rendre.

Le Chevalier de Tourville Maître de ce Vaiſſeau, qu'il trouva en bien mauvais état, le fit promptement ra-

douber du mieux qu'il put pour pou-
1666. voir ſe rendre à Zante & s'y réparer entiérement. Dans le temps qu'il étoit en voie pour y retourner, il trouva le Chevalier d'Hocquincour fort maltraité auſſi par la même tempête, qui apprenant ſon deſſein, lui repréſenta qu'il convenoit mieux d'aller à Veniſe, où ils ſeroient vûs de bon œil avec cette priſe, & s'y radouberoient plus facilement : d'ailleurs qu'il convenoit d'y aller préſenter eux-mêmes les Turcs qu'ils venoient de prendre, & ſçavoir ſi ceux qu'ils avoient envoyés l'année derniere par les Vaiſſeaux Marchands avoient été reçus agréablement, n'en ayant point eu de nouvelles.

Notre Chevalier approuva une propoſition ſi raiſonnable, de ſorte qu'ils tournerent vers Veniſe, où ils arriverent le premier de Juillet. Ils y furent reçus avec de grandes démonſtrations de joie. Le Doge, qu'il furent d'abord ſaluer, & lui préſenter les Turcs qu'ils menoient, leur témoigna la ſatisfaction que le Sénat avoit de leurs ſervices, leur offrit de ſa part pour les en récompenſer de les

affilier à Saint Marc ; honneur que la 1666.
République n'accorde qu'à gens du premier rang, & d'un mérite distingué, pour les fixer à son service.

Nos Chevaliers, qui ne voulurent point s'y attacher d'une maniere à ne pouvoir le quitter quand ils voudroient, ne témoignerent pas un grand empressement d'accepter cet honneur, de quoi le Doge parut fort surpris.

Le Chevalier de Tourville reçut à Venise des lettres de sa famille qui le sollicitoient de revenir en France, surtout Madame sa mere qui l'en pressoit vivement par les raisons les plus fortes, lui exposant que la réputation qu'il s'étoit faite dans le Levant lui feroit obtenir aisément un emploi digne de son mérite.

Qu'il auroit par-là occasion de s'avancer, au lieu que le métier de Corsaire ne pouvoit jamais le mener à autre chose; que l'honneur qu'il y pourroit acquérir n'étoit point comparable à celui qu'il avoit à espérer en servant sa patrie ; que cela étoit d'autant plus vrai, que quelques belles actions qu'ait pu faire un Corsaire, on n'en

1666. avoit jamais vu aucun au rang des grands hommes ; que quand même toutes ces raiſons ne le détermineroient point à revenir, il devroit du moins le faire pour ſe rapprocher d'une mere qui l'avoit toujours tendrement aimé, & à laquelle il ne pouvoit refuſer cette ſatisfaction ſans ingratitude.

Toutes ces lettres l'ébranlerent furieuſement, il les communiqua au Chevalier d'Hocquincour, lui demandant ſon conſeil. Celui ci comprit bien que s'il retournoit en France, il alloit perdre un ſecond qui lui étoit d'une grande utilité, qu'il aimoit & eſtimoit beaucoup ; cependant ſacrifiant ſon propre intérêt & ſon inclination à l'avantage de ſon ami, il le preſſa & le détermina à ſuivre les conſeils de ſa mere.

Notre Chevalier réſolu de retourner en France, fut voir le Doge pour lui communiquer ſes raiſons, le remercier de ſes bontés, & prendre ſes ordres.

Le Doge lui répondit que le Sénat, de même que lui, ſeroit fort ſenſible à ſon départ, perdant un homme qui lui avoit rendu de ſi grands ſervices, &

& qui auroit pu lui en rendre encore de plus conſidérables ; mais qu'avant ſon départ la République lui donneroit des marques du cas qu'elle faiſoit de ſon mérite. 1666.

Ces marques furent une Patente que lui envoya quelques jours après le Doge, qui n'étoit proprement qu'un Certificat des ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat.

Cette Patente qui étoit remplie d'éloges & d'épithetes en faveur de notre Chevalier, comme, *l'invincible*, *le redoutable*, *la terreur des Turcs*, *le Protecteur & la ſûreté du Commerce Maritime*, &c. finiſſoit en diſant, *& pour marque de notre eſtime & de notre ſatisfaction, nous ſouhaitons à ce valeureux Chevalier honneur & gloire dans tous les lieux où il portera ſes armes.* Elle fut accompagnée d'une Médaille avec une chaîne d'or dont fit préſent la République.

La veille de ſon départ il fut dire adieu à tous ceux de ſon équipage : on ne vit jamais plus de regret, car il en étoit véritablement aimé.

Le Chevalier d'Hocquincour n'y fut pas moins ſenſible ; il l'aſſura qu'il

1666. ne tarderoit gueres à le ſuivre en France, voulant quitter la mer & la profeſſion de Corſaire. Peu de temps après il lui tint parole.

On l'a vu depuis ſervir en France avec diſtinction à la tête d'un Régiment de Dragons. Il l'auroit pouſſé loin ſi en 1675. il n'eût été tué à l'affaire de Gamshauſſen que Mr. de Turenne fit attaquer par les Dragons commandés par ce Chevalier, ſoutenus d'un détachement de la ſeconde ligne de l'Armée.

Il força ce retranchement, qui étoit délicat & difficile à prendre par le grand nombre d'ennemis qui y étoient retranchés; mais il y perdit la vie en donnant les dernieres preuves de ſa valeur.

Le Chevalier de Tourville partit de Veniſe vers la fin de Septembre, paſſa à Milan, de là à Turin, traverſa les Alpes, alla à Grenoble, d'où il ſe rendit à Lyon, où étant arrivé malade, il ſéjourna près de trois mois; ſa ſanté rétablie il en partit, & arriva à Paris les derniers jours de l'année 1666.

Notre Chevalier de retour à Paris,

ſon premier ſoin fut d'aller voir Mr. de la Rochefoucault ; ce Seigneur le reçut avec toutes les démonſtrations de la plus parfaite amitié, lui dit que ſes exploits contre les Turcs faiſoient grand bruit à la Cour ; qu'on en avoit ſouvent parlé au Roi, qui avoit pris plaiſir de les ouir raconter ; il lui conſeilla de profiter de la réputation qu'il avoit acquis pour obtenir de l'emploi au ſervice de France, où il pourroit s'avancer aiſément, S. M. étant déja prévenue en ſa faveur ; qu'il falloit y être préſenté. 1667.

Le jour pris pour cela, il ſe rendit à Saint Germain en Laye où étoit la Cour : Sa Majeſté lui fit un accueil des plus gracieux, témoigna de voir avec plaiſir une perſonne dont on lui avoit parlé avec tant d'éloge, & le queſtionna enſuite ſur la maniere de combattre ſur mer contre les Turcs.

Le Roi écouta avec attention le récit qu'il lui en fit, lui trouva beaucoup d'eſprit & de jugement, enſuite lui dit obligeamment qu'il vouloit le fixer à ſon ſervice. Notre Chevalier répondit à Sa Majeſté qu'il ſeroit au comble de ſes vœux s'il pouvoit ſa-

1667. crifier ſa vie pour Elle. Quelques jours après il fut nommé Capitaine de Vaiſſeau.

Le voilà attaché au ſervice de France, ce qu'il avoit toujours deſiré ; mais il eut le chagrin de n'être point employé, par la poſition où il trouva les affaires.

Le Roi n'eut point cette année d'Armée navale ; il avoit dès le mois de Janvier fait la paix à Breda avec l'Angleterre, la Hollande, & le Dannemark ; il ne fut occupé qu'à faire la guerre à l'Eſpagne, à l'occaſion de la mort du Roi Philippe IV. pour les droits de la Reine de France, ſur le Duché de Brabant, les Seigneuries de Malines, d'Anvers, de la haute Gueldres, Namur, Limbourg, & les Places unies ; au-delà de la Meuſe, ſur le Hainault, l'Artois, Cambray, le Comté de Bourgogne, & le Duché de Luxembourg. C'eſt contre ces Pays que le fort de la guerre fut porté, & où Sa Majeſté fut en perſonne, & prit dans cette campagne, Bergues, Furnes, Ath, Tournay, Douay, Courtray, Oudenarde, Aloſt & Lille.

Le Chevalier de Tourville n'étant

point employé, profita de ce temps d'oiſiveté pour aller à Tourville y voir ſa mere & ſon frere, qui eurent une grande ſatisfaction de le voir : il reſta près d'eux le reſte de cette année. 1667.

Au commencement de celle-ci, il reçut pluſieurs lettres de ſes amis, qui lui apprirent qu'on parloit de la paix qu'on traitoit à Aix-la-Chapelle, & du nouveau ſecours que le Roi avoit promis aux Venitiens, d'envoyer à Candie, qu'il y auroit une Eſcadre pour le tranſport & l'eſcorte. Cette nouvelle le détermina de ſe rendre promptement à la Cour pour tâcher d'y être employé. Sa mere & ſon frere auroient bien ſouhaité qu'il eût reſté plus long-temps avec eux, mais il fallut ſe rendre aux bonnes raiſons qu'il leur dit, & préférer ſon avantage à leur propre ſatisfaction.

Arrivé à Paris, on n'y parloit plus de ſecours ni de cette Eſcadre, il apprit ſeulement que la choſe étoit renvoyée, & qu'elle n'auroit point lieu cette année ; il en eut un vrai chagrin, cependant il fut à Saint Germain faire ſa cour pour n'être point oublié lorſqu'il ſeroit queſtion de la Marine. 1668.

1668. Le Roi nomma dans ce temps-là les Marquis de Crequy, de Bellefonds, & d'Humieres Maréchaux de France. Le jour que ces Mrs. devoient prêter le ſerment pour leur nouvelle dignité, notre Chevalier curieux de cette cérémonie étoit dans l'antichambre de S. M. attendant le moment de la voir. Monſieur de Châteaurenaud, qui étoit un jeune Officier de Marine, s'approcha de lui pour l'engager d'aller enſemble chez leur Miniſtre faire leur cour.

Le Chevalier de Tourville lui répondit qu'il vouloit plutôt voir prêter le ſerment de fidélité à ces nouveaux Maréchaux de France. *Nous manquerons*, dit Mr. de Châteaurenaud, *notre Miniſtre, pour nous être amuſés à voir une cérémonie qui ne doit point nous intéreſſer, car ſelon toutes les apparences, ni vous ni moi ne pouvons nous flatter de parvenir à cette ſuprême dignité.*

Pourquoi non, répondit notre Chevalier, *il faut pour cela avoir en vue le plus haut degré où l'on puiſſe monter dans la route que l'on ſuit; que notre ambition nous le faſſe deſirer avec ar-*

deur, & faire tout au monde pour nous rendre dignes de pouvoir un jour l'obtenir. 1668.

Cette maxime, dit Mr. de Châteaurenaud, *eſt bonne à ſuivre pour les gens qui ſervent ſur terre, mais nous autres Marins nous ne pouvons nous flatter d'un pareil bonheur, & j'y compte ſi peu pour vous & pour moi, que je crois ne rien hazarder de vous promettre un diamant lorſque vous ſerez Maréchal de France; vous ne riſquez rien non plus de m'en promettre autant lorſque je le ſerai.*

Le Chevalier de Tourville accepta la propoſition. L'on a vu depuis que Monſieur de Châteaurenaud avoit tort de ſon peu de confiance ſur ſa fortune & ſur celle de notre Chevalier, puiſqu'ils ſont parvenus tous deux à être Maréchaux de France. Dès que Mr. de Tourville le fut, Mr. de Châteaurenaud s'empreſſa de lui donner le diamant, comme on verra dans la ſuite de ces Mémoires.

Le Roi qui venoit de donner la paix à ſon Royaume, s'appliquoit alors à en faire goûter les fruits à ſes peuples, en diminuant conſidérable-

1663. ment les impots. Il travailla en même-temps à rétablir la navigation ; pour cet effet il forma un gros Corps de Marine, fit conſtruire un grand nombre de Vaiſſeaux, fit faire des amas conſidérables dans les Ports de l'Océan & de la Méditerranée, afin de ſe trouver en état de les armer lorſqu'il ſeroit néceſſaire. C'étoit par des occupations ſi dignes que ce grand Prince profitoit de la paix, ſe mettant en état de ſe rendre redoutable dans la Guerre.

Notre Chevalier admiroit tout ce qu'il voyoit & entendoit dire du Roi : il ſe trouvoit au comble de ſes vœux d'être au ſervice d'un ſi grand Prince, & ne ſouhaitoit que des occaſions à pouvoir lui donner des marques de ſon zele. Il étoit continuellement à St. Germain à ſolliciter pour n'être point oublié au premier armement, lorſqu'il lui arriva une nouvelle aventure.

Tous les matins il entendoit la Meſſe à la Chapelle du Château, avec un grand recueillement ; contre la coutume des jeunes gens, qui n'y vont le plus ſouvent que par habitude, moins pour prier Dieu, que pour y voir & y être vus.

Etant un jour à la tribune de cette Chapelle, accoudé ſur la baluſtrade, priant Dieu dans ſes heures, une Dame vint ſe mettre à genoux à côté de lui : Un moment après elle lui dit tous bas : Mr. le Chevalier voudriez-vous bien pour un moment me prêter vos heures, j'ai quelques prieres à dire, & mes gens ont oublié de me porter les miennes. 1668.

Le Chevalier de Tourville s'empreſſa de les lui remettre, lui diſant, qu'il s'eſtimoit heureux d'avoir quelque choſe qui pût lui être utile ; il s'apperçut qu'elle avoit un peu rougi en les recevant. Après la Meſſe la Dame lui rendit ſes heures, le remercia, & lui dit : *J'ai marqué, Monſieur, dans ce Livre une priere qui pourra vous être utile, & devenir avantageuſe ſi vous y avez foi, & la liſez avec de bonnes intentions.*

Il voulut lui donner la main pour l'accompagner, elle le remercia, diſant qu'elle alloit rentrer dans le Château ; après ſon départ il fut curieux de voir la priere dont elle lui avoit parlé, il fut ſurpris d'y trouver le billet ſuivant.

1668. *Je ſuis charmée, Monſieur, de vous avoir rencontré dans le temps que mon cœur deſiroit avec empreſſement de vous connoître & de s'unir au vôtre par une tendre amitié. Il m'en coûte cher à vous faire un pareil aveu ; mais j'y ſuis entraînée par une paſſion des plus vives, à laquelle je n'ai pû réſiſter.*

Vous êtes heureux de n'avoir point d'amour, vous pouvez l'être encore plus en aimant une perſonne qui a pour vous une vraie tendreſſe ; l'union de deux cœurs eſt le bonheur le plus doux de la vie, il ne tiendra qu'à vous de l'avoir ; il pourroit même vous procurer des avantages à ſatisfaire votre ambition ; pour moi je n'en ai d'autre que d'obtenir de votre part un peu de retour aux ſentimens que j'ai pour vous.

Notre Chevalier vit par ce billet que cette Dame lui en vouloit ; il ne ſçavoit d'où il en étoit connu, ne ſe ſouvenant point de l'avoir jamais vue ailleurs : il réſolut d'abord de ne point ſuivre cette affaire, crainte qu'elle ne portât préjudice à ſon avancement ; car à la Cour il eſt quelquefois dangereux pour un jeune homme qui veut parvenir, & qui n'a d'autre

protection que ſon mérite, de donner dans des intrigues galantes, qui attirent ſouvent par jalouſie des ennemis dangereux qui vous nuiſent : cela lui fit faire quelques réflexions paſſageres, auxquelles il ne s'arrêta pas beaucoup. 1668.

Ayant reſté quelques jours ſans avoir des nouvelles de ſa Dame, il crut qu'elle n'avoit plus les mêmes ſentimens pour lui, & que ſuivant les apparences, elle ne devoit point être attachée à la Cour, puiſqu'il ne la voyoit nulle part. Il ne fut pas long-temps dans cette erreur.

Un matin étant dans les appartemens du Château avec un Officier de Marine, en attendant que le Roi ſortît pour aller à la Meſſe, il vit paſſer la Dame en queſtion dans un habit des plus galans & des plus riches, & la trouva beaucoup plus belle qu'elle ne lui avoit parue lorſqu'il l'avoit vue à la Chapelle.

Il demanda à l'Officier qui elle étoit, il lui répondit : *je la connois de vue ſeulement, mais je ſçai qui elle eſt, c'eſt Madame la Marquiſe de S. C. qui eſt Dame d'Honneur de Madame la Princeſſe D***, dont la beauté*

1668. *lui attire bien des amans, même du premier rang, du nombre desquels celui qui paroît le mieux traité est notre Ministre de la Marine qui en est amoureux fol; si nous pouvions avoir sa protection, nous serions surs de la faveur de ce Ministre.*

Le Chevalier de Tourville fit là-dessus de nouvelles réflexions. Il voyoit bien que la connoissance & l'amitié de la maîtresse de son Ministre pouvoit lui procurer de grands avantages & des moyens à pouvoir s'avancer : mais en même temps il avoit à craindre la jalousie de ce Seigneur, qui ne pouvoit qu'être préjudiciable à sa fortune ; il auroit volontiers pris des résolutions contraires aux sentimens de cette Dame pour lui, si son cœur, qui y étoit déja un peu sensible, ne s'y fût opposé.

Le lendemain étant à la Messe ouvrant ses heures, il fut tout étonné d'y trouver un nouveau billet ; il ne put comprendre qui pouvoit le lui avoir mis ayant ce livre dans ses poches, ce qui lui donna une grande impatience d'être hors de la Chapelle pour le lire. Le voici.

1668.

Vous ſerez ſurpris, Monſieur, de trouver ce nouveau billet dans vos heures; mais on l'eſt davantage que vous n'ayez point répondu au premier : je me flattois que vous ſeriez ſenſible aux ſentimens que j'ai pour vous : peut-on être indifférent à une paſſion ſi vive & ſi tendre, qui ne peut que vous procurer du bonheur; il n'eſt perſonne qui ne ſacrifiât tout au monde pour ce qu'on vous offre; puis-je eſpérer un retour de votre part : point de diſſimulation, ni de ces complimens que produiſent la politeſſe, & où le cœur ſouvent n'eſt point intéreſſé, je ne veux rien que de ſincere; point de réponſe là-deſſus par écrit, venez vous-même me l'apporter demain à Paris où je ſerai, vous me trouverez à cinq heures du ſoir dans la grande allée des Thuileries à vous attendre; je vous crois trop galant homme pour manquer à un pareil rendez-vous.

Ce ſecond billet flatta beaucoup notre Chevalier, il lui fit pourtant naître quelque crainte au ſujet de la jalouſie que pourroit prendre contre lui ſon Miniſtre, s'il venoit à découvrir cette intrigue : ſon cœur ſe trouva

1668. combattu ; mais l'amour qui ſurmonte tous les obſtacles eut bientôt détruit ſes allarmes, pour lui faire ſuivre un penchant où il ſe voyoit entraîné ; il réſolut donc de ſe rendre à Paris, & d'être exact au rendez-vous.

Y étant arrivé, il trouva ſa Belle avec une autre femme qui lui donnoit le bras, qu'il comprit être une perſonne à elle ; il lui dit en l'abordant : *On n'eſt plus maître de ſon cœur quand on a le bonheur de vous voir ; je ſuis trop heureux d'avoir occaſion de vous faire connoître les tendres & reſpectueux ſentimens que j'ai pour vous.*

Je ſouhaiterois Monſieur le Chevalier, lui dit-elle, *que ce que vous me dites fut vrai, & que vous penſaſſiez de même ; car toutes mes démarches près de vous ſont autant de preuves de la ſincérité de mes ſentimens, je voudrois pouvoir me flatter de la vôtre.* En même-temps elle le conduiſit dans une allée plus écartée, où ils rencontrerent un Monſieur qui l'approcha d'un air fort reſpectueux, ce qui ſurprit le Chevalier de Tourville.

La Dame, qui s'en apperçut, tira à l'écart ce Monſieur, après lui avoir

parlé un moment le congédia, & rejoignit notre Chevalier. *La ſurpriſe*, lui dit-elle, *où vous m'avez paru être de la rencontre de ce Monſieur, m'oblige à vous inſtruire de quoi il eſt queſtion, pour ôter tous les ſoupçons que vous pourriez avoir là-deſſus; car je n'aurai rien de caché pour vous, dès que je pourrai me flater de vos ſentimens pour moi, & de leur ſincérité.* 1668.

Il répondit à ce compliment par toutes les proteſtations les plus tendres & les plus ſinceres. *Mon cœur*, reprit elle, *qui parle pour vous, m'engage d'ajouter foi à vos promeſſes, & d'agir en toute confiance; pour commencer à vous en donner des preuves, je vais vous mettre au fait de tout ce qui me regarde.*

Je ſuis de Normandie, d'une des meilleures Nobleſſes de ce Pays; dès que je fus en âge d'être mariée, bien des gens s'empreſſerent à me plaire pour pouvoir m'obtenir; mais mon Pere & ma Mere, ſans conſulter mon cœur, donnerent la préférence à Monſieur le Marquis de S. C. tant par rapport à ſa naiſſance, à ſes biens, que par ſon rang dans le Service. La réputation qu'il

y avoit acquis, donnoit lieu à eſpérer qu'il
1668. le pouſſeroit loin. Ce Marquis étoit amoureux de moi, ſe regarda comme l'homme du monde le plus heureux de m'avoir obtenue : ſon bonheur ne fut pas long ; car un an après notre mariage il fut tué à l'Armée.

Quelque temps après ma mere & moi vînmes à Paris pour recueillir les avantages que mon Mari, qui n'avoit pas laiſſé d'enfans, m'avoit fait dans notre contrat de Mariage, & qui m'étoient diſputés par ſes parens. Nous eûmes beſoin de la protection de Madame la Princeſſe De *** auprès de qui ma mere avoit été autrefois : j'y fus préſentée ; cette Princeſſe ſe prévint en ma faveur, & après nous avoir rendu de grands ſervices pour le gain de mon Procès, lorſque nous fûmes la remercier avant notre départ, elle me demanda à ma mere pour reſter auprès d'elle en qualité de ſa Dame d'Honneur ; depuis que j'y ſuis elle m'a toujours honoré de la plus tendre amitié.

Dès que je parus à la Cour, j'attirai malgré moi les yeux de tout le monde : des gens du premier rang n'ont rien oublié pour me plaire. C'eſt le Marquis de ** Miniſtre

niſtre de la Marine qui a eu de moi plus d'égards, n'ayant témoigné aux autres que des rebuts, & même du mépris. 1668.

La conduite que j'ai tenue avec ce Marquis n'eſt point par aucune ſenſibilité pour lui; mais ſeulement pour ſatisfaire aux vues intéreſſées de mes parens, qui ſouhaitent que je le ménage pour pouvoir procurer l'avancement d'un de mes freres qui ſert ſur mer.

Je me ſuis faite les plus grands efforts pour ne lui point laiſſer connoître le peu de goût que j'ai pour lui; mais vous ayant vu pluſieurs fois à la Comédie, où j'ai conçu pour vous une tendreſſe des plus vives ſans pouvoir la vaincre, je réſolus de n'avoir plus de ménagement pour ce Marquis, & de le ſacrifier au doux penchant qui m'entraînoit vers vous.

Depuis par les informations que j'ai fait faire ſur votre compte, ayant appris que vous ſerviez la Marine, j'ai craint que cette réſolution ne vous fût préjudiciable, & que ce Miniſtre, qui a pour moi une paſſion des plus violentes, ne vous ſacrifiât à ſon reſſentiment, s'il venoit à découvrir que vous euſſiez

1668. *auprès de moi la préférence ſur lui ; ainſi je crois que votre repos, & par conſéquent le mien, demande d'agir avec précaution & beaucoup de ménagement dans notre intrigue, pour ne point lui donner à connoître les ſentimens de mon cœur pour vous, avec d'autant plus de raiſon, qu'il eſt d'une grande jalouſie, & que la moindre choſe lui fait ombrage.*

Il a mis à ma ſuite un jeune Officier de Marine, en qui il a une grande confiance, pour veiller à mes actions & à toutes mes démarches ; mais cet Officier, crainte de s'attirer mon reſſentiment, ne lui a juſqu'à préſent rendu aucun compte de moi qu'après avoir reçu mes ordres ſur ce qu'il doit dire ; c'eſt le même Monſieur que vous venez de voir, qui m'ayant vue avec vous, m'a demandé ce qu'il devoit dire à ce Miniſtre.

Je lui ai répondu que vous étiez un de mes parens qui m'étoit recommandé par une de mes tantes, que vous me priez d'obtenir pour vous d'être employé dans le premier armement. Ce prétexte a toute vraiſemblance, puiſque nous ſommes de la même Province ; cependant ſi vos ſentimens pour moi ſont tels que vous

dites, & que ce Seigneur bleſſe la délicateſſe de votre amitié, je ſuis prête à vous le ſacrifier. 1668.

Non Madame, lui dit le Chevalier, *au contraire, j'oſe vous ſupplier en grace, & au nom de cette même amitié dont vous me flattez, d'exécuter ce que vous avez réſolu; votre tranquillité, la mienne, & la ſûreté de notre commerce l'exigent, ce qui m'eſt plus cher encore que mon avancement, que je ſacrifierois volontiers pour vous plaire.*

La Marquiſe charmée des diſpoſitions de ſon nouvel amant, l'aſſura qu'elle n'auroit jamais dans toutes ſes démarches d'autres perſonnes en vue que lui. Ils reſterent encore quelque temps enſemble pour prendre les meſures néceſſaires à cacher leurs amours. Il fut réſolu qu'il la viendroit voir quelquefois publiquement en qualité de parent; mais que comme amant, il ne la verroit qu'aux lieux qu'elle auroit ſoin de lui indiquer : après quoi ils ſe ſéparerent.

Notre Chevalier de retour à Saint Germain continuoit à y faire ſa cour pour ne perdre point de vue ſon

1668. deſſein, qui étoit d'être employé au premier armement; il avoit ſoin en même-temps de voir quelquefois la belle Marquiſe. Y ayant été un jour comme parent, il y trouva ſon Miniſtre, à qui cette Dame le préſenta en qualité de couſin, le pria inſtamment de le favoriſer & de le protéger, pour qu'il ne fut pas oublié dans les occaſions.

Cette priere fut un ordre pour ce Miniſtre. Le Chevalier de Tourville ne tarda point à en reſſentir les effets, car deux jours après étant dans ſon antichambre avec quantité d'Officiers de Marine qui attendoient, tout comme lui, que ce Seigneur parut pour lui faire leur cour; en ſortant de ſon cabinet il apperçut notre Chevalier, l'appella, & lui dit qu'il pouvoit compter non-ſeulement ſur ſa protection, mais même ſur ſon amitié, qu'il ne laiſſeroit échapper aucune occaſion ſans lui en donner des marques; & l'ayant tout de ſuite tiré en particulier, lui remit une lettre qu'il le pria de donner en mains propres à ſa couſine.

Le voilà donc confident & rival de ſon Miniſtre, deux qualités bien oppoſées l'une à l'autre. Dès qu'il eut cette lettre il ne put ſe défendre d'un peu de jalouſie, dans le doute que ce Seigneur fut mieux que lui dans le cœur de la Marquiſe. Il auroit ſouhaité de s'en éclaircir par la lecture de cette lettre; mais il n'oſa la décacheter, il y avoit trop peu de temps qu'il connoiſſoit cette Dame pour pouvoir prendre une pareille liberté. 1668.

Il fut chez elle, & la trouva à ſa toilette : dès qu'il entra, la femme de chambre fut renvoyée. Etant ſeuls il lui rendit compte de ce que lui avoit dit le Marquis de **, lui remit en même-temps ſa lettre; la Marquiſe ne voulut pas la recevoir de ſes mains qu'il ne l'eût décachetée & lue. Notre Chevalier ſenſible à cette marque d'amitié, voulut s'en excuſer par délicateſſe; mais l'ayant pris ſur un ton à devoir être obéie, il l'ouvrit, & lut ce qui ſuit.

Vous avez, Madame, la bonté & la complaiſance depuis long-temps de ſouffrir mes reſpects, d'écouter mes plaintes & mes ſoupirs; mais je n'ai

1668. *pû encore parvenir au bonheur de ſçavoir ſi vous y êtes ſenſible, votre ſilence là-deſſus marque une grande indifférence pour mes ſentimens; ſi cela eſt, je ſuis l'homme du monde le plus à plaindre, mon malheur eſt d'autant plus grand que mon amour pour vous eſt extrême, je ne puis y ſurvivre, vous pouvez m'ôter ou me donner la vie, décidez de mon ſort je vous en conjure, & ayez pitié de l'amant le plus tendre & le plus paſſionné.*

Après cette lecture, la Dame demanda au Chevalier ce qu'il ſouhaitoit qu'elle répondit, ne voulant le ménager qu'en vue de ſon avancement & nullement pour flatter ſa paſſion, & le pria de lui dicter la réponſe: il s'en défendit avec toute la politeſſe convenable, ce qui obligea la Marquiſe à l'écrire ſeule. La voici.

Mon cœur ne s'engage pas ſi aiſément que le vôtre, il peſe un peu plus les choſes, & ne veut rien faire dont il puiſſe ſe repentir; vous ſavez de quelle maniere ſont traités vos rivaux, vous convenez de la complaiſance que j'ai à écouter vos plaintes, tenez-vous-en là; on perd ſouvent tout en voulant trop

avoir; je ne veux ni flater, ni déſeſpérer votre paſſion pour moi; ſi elle eſt à l'épreuve de la conſtance des amans des premiers ſiecles, vous pourrez à la fin me toucher de reconnoiſſance; profitez de ce conſeil, & ſoyez aſſuré que dans mes réſolutions je ſuis plus ferme & plus conſtante que vous ne l'êtes peut-être dans vos amours. 1668.

La Marquiſe donna cette lettre au Chevalier de Tourville, qui fut tout de ſuite la remettre au Miniſtre; il l'en remercia très-poliment, en lui renouvellant ſes promeſſes.

Dans cette année le Roi fit la paix avec l'Eſpagne qui fut ſignée à Aix-la-Chapelle. Par cette paix les Places que S. M. avoit priſes l'année derniere lui reſterent, à l'exception de la Franche-Comté qui fut rendue à l'Eſpagne.

Au commencement de la nouvelle année on parla de nouveau du ſecours conſidérable que le Roi devoit envoyer à Candie avec une Flote pour le tranſport; ces bruits n'étoient point ſans fondement. Le Pape Clement IX. ſollicité par les Venitiens en prioit inſtamment le Roi pour dégager cette 1669.

1669. Ile que les Turcs aſſiégeoient depuis vingt-quatre ans.

Sa Majeſté voyoit bien qu'il étoit comme impoſſible de pouvoir faire lever le ſiege d'une place attaquée par le Grand-Viſir en perſonne, à la tête de quarante mille Turcs; mais pour donner des marques de la part qu'elle prenoit aux intérêts de la Chrétienté, & de l'émulation aux autres Princes Chrétiens, elle promit d'y envoyer un corps de ſix mille hommes; il en donna le commandement au Duc de Navailles, & le Duc de Beaufort, Amiral de France, fut nommé pour commander la Flote qui devoit tranſporter ces troupes.

Dès que la nouvelle fut ſûre, le Chevalier de Tourville fit agir ſa nouvelle Maîtreſſe auprès de ſon Miniſtre pour n'être point oublié; mais il n'eut pas beſoin de ce ſecours: Le Roi nommant les Capitaines & les Vaiſſeaux qui devoient compoſer cette Flote, ſe ſouvint de notre Chevalier, & dit au Miniſtre de la Marine: *Le Chevalier de Tourville a remporté bien des avantages conſidérables contre les Turcs, il ſçait la maniere de les combattre;*

combattre ; il eſt bon qu'il ſoit de cette expedition : Il le nomma tout de ſuite pour monter un des Vaiſſeaux, ce qu'il apprit le jour même par ce Miniſtre, qui lui rapporta les propres diſcours de S. M. 1669.

Il courut d'abord chez la Marquiſe de S. C. pour lui apprendre cette nouvelle qu'elle ſçavoit déjà ; car le Marquis de** la lui avoit appriſe pour s'en faire un mérite auprès d'elle ; la penſée de ſon départ l'affligea, elle avoit ſouhaité qu'il fut employé, mais ſon cœur ne pouvoit conſentir à cette ſéparation ; ils prirent pourtant enſemble de juſtes meſures pour ſe donner de leurs nouvelles.

La veille de ſon départ il fut prendre congé de la belle Marquiſe, qui s'attendrit, & ſoulagea ſon affliction par des larmes pour notre Chevalier ; s'il ne lui donna pas de ces marques exterieures, il n'y fut pas moins ſenſible ; crainte d'y ſuccomber, il bruſqua l'adieu : de là il fut chez le Miniſtre prendre ſes ordres, & tout de ſuite chez le Duc de Beaufort Amiral, qui devoit commander la Flote.

Il partit le 3. May de Paris. Arrivé

1669. à Toulon, ſon premier ſoin fut de faire mettre en état le Vaiſſeau qu'il devoit monter, & de le pourvoir de tout ce qu'il pouvoit avoir beſoin ; cependant il arrivoit tous les jours des troupes deſtinées pour Candie.

Monſieur de Navailles, & le Duc de Beaufort y arriverent le 31. May. Ce premier fit tout de ſuite la revue des troupes de tranſport qui conſiſtoient en 12. Régimens d'Infanterie, un détachement de 50. Mouſquetaires du Roi, un autre des Gardes Françoiſes. Le Duc de Beaufort fit auſſi celle des troupes de la Marine, & des équipages de la Flote. Il avoit reçu en arrivant à Toulon un Bref de ſa Sainteté, qui le déclaroit Généraliſſime de ſes troupes.

On commença le lendemain l'embarquement, qui étant fait le 4. on mit le 5. Juin à la voile. La Navigation fut ſi heureuſe qu'ils arriverent devant Candie le 19. du même mois.

A leur arrivée, Morozini Capitaine Général des Vénitiens qui commandoit dans la Place, les fit ſaluer de toute ſon Artillerie ; enſuite il envoya faire compliment au Duc de Beaufort,

& à Monſieur de Navailles, & lui demander en même-temps des troupes pour monter la Garde la nuit de ce même jour. 1669.

Monſieur de Navailles mit pied à terre, fut voir ce Général, & viſita enſuite les deux attaques. Il trouva celle du Baſtion St. André fort avancée, y ayant plus de trois mille Turcs logés deſſus; à celle du quartier de la Sabionniere les Infideles avoient conduit la tranchée juſques au pied d'un Baſtion où ils avoient fait une bréche où pouvoient paſſer trente hommes de front, quoique les aſſiégés n'euſſent là aucun retranchement.

Il fut enſuite reconnoître la poſition du corps d'Armée des Turcs; il remarqua que le gros de leurs troupes étoit poſté au quartier Saint André, & qu'à celui de Sabionniere qui étoit fort éloigné il n'y avoit que dix mille hommes. Voyant qu'il étoit abſolument néceſſaire de rendre le Port libre, il ne trouva point d'autre moyen que d'attaquer les Infidéles à ce dernier quartier, parce qu'en chaſſant les Turcs de cette attaque qui étoit du côté de la mer, & qui n'avoit

1669. été formée que pour empêcher qu'il n'entrât du ſecours dans la Ville, il y auroit enſuite plus de facilité à attaquer le quartier de Saint André. Il s'apperçut en même-temps que les Turcs ſe retranchoient vivement de ce côté-là, qu'ils y avoient déja élevé deux redoutes, ce qui le détermina de plus en plus d'en preſſer l'attaque avant qu'ils euſſent raſſemblé leur Cavalerie qui étoit diſperſée.

Il en parla au Général Morozini, qui lui promit trois mille hommes. L'attaque réſolue, Monſieur de Navailles voulant ſurprendre les ennemis, preſſa ſi fort le débarquement des troupes de France, que le lendemain elles mirent pied à terre. Ayant donné les ordres néceſſaires, il demanda au Général Morozini les trois mille hommes qu'il avoit promis, qu'il refuſa, ſous le prétexte de ne vouloir point affoiblir ſa Garniſon.

Le Duc de Beaufort y ſuppléa par quinze cent de la Marine qu'il lui donna, & promit de faire canonner les deux attaques des Turcs par les Vaiſſeaux du Roi. Nonobſtant le refus du Général Vénitien, Monſieur

de Navailles voyant l'état déſeſpéré où étoit la Place, & qu'il n'y avoit nul autre moyen de la ſauver, ſe détermina à éxécuter ſon projet. 1669.

Dès-qu'il fut nuit il alla dans une Chaloupe pour découvrir le Camp ennemi par le derriere, où il avoit réſolu de les attaquer, & fut enſuite reconnoître le Fort Demetry, par lequel il vouloit faire ſortir les troupes: il forma enſuite ſa diſpoſition dans l'ordre ſuivant.

Le corps de Bataille fut poſté ſur une hauteur entre les deux Camps des ennemis, pour en empêcher la communication, il mit entre la premiere & ſeconde ligne les 50. Mouſquetaires du Roi, & les cent Officiers réformés pour s'en ſervir dans le beſoin.

Les troupes de la Marine, à la tête deſquelles le Duc de Beaufort voulut combattre malgré toutes les remontrances que lui fit Mr. de Navailles pour l'en détourner, ſortirent par la gauche de la Sabionniere, où l'on avoit pratiqué deux ouvertures pour faciliter la ſortie. Ce Général avoit pris auſſi des juſtes précautions pour

1669. la retraite en cas qu'on y fut forcé par le grand nombre d'ennemis ; il avoit placé pluſieurs piéces de canon dans le Fort Demetry, & poſté deux Bataillons des Vaiſſeaux à cinquante pas de la Contreſcarpe.

Le Duc de Beaufort avoit pris avec lui tous les Officiers ſubalternes de la Flote, ſans avoir voulu permettre que les Capitaines quittaſſent leur bord, ce qui empêcha le Chevalier de Tourville d'être de cette attaque, dont il fut fort fâché.

Toutes choſes ainſi diſpoſées, Mr de Navailles fit ſortir les troupes par ces deux ouvertures. Leur ayant recommandé l'ordre & le ſilence, elles marcherent une partie de la nuit, paſſerent un défilé aſſez près des ennemis ſans être découverts, ſe mirent enſuite en bataille dans une petite plaine où ils arriverent à la pointe du jour.

Les premieres troupes qui ne ſe trouverent qu'à la portée du mouſquet des ennemis, marcherent droit à eux malgré le grand feu qu'ils eſſuyerent : ils commencerent à donner avec tant de vigueur, que tout ce

qu'on attaqua fut renverſé ; la plus grande partie des Turcs ſe retira en déſordre ſur une montagne voiſine, un grand nombre ſe jetta dans la mer, & le reſte prit la fuite. 1669.

Le Duc de Beaufort accompagné du Chevalier de Villarceau, voyant les ennemis en déroute, crut la victoire aſſurée. Ne ſe jugeant plus néceſſaire dans ſon poſte, le quitta pour joindre Monſieur de Navailles : en chemin il rencontra un gros de Turcs qui preſſoit quelques troupes Françoiſes, les combattit avec beaucoup de valeur ; mais ayant été abandonné par les ſiennes, l'on n'a jamais pû ſçavoir ce qu'il étoit devenu.

Cependant il y avoit plus de deux heures que les François s'étoient rendus maîtres de ce quartier, lorſqu'il arriva un accident qui renverſa tous ces avantages, qui auroient, ſelon les apparences, procuré la levée du ſiége ; le feu prit par hazard aux poudres d'une batterie abandonnée des ennemis, qui fit perir quantité de ſoldats & d'Officiers, & rompit l'ordre des compagnies, des Gardes qui étoient en bataille.

1669. Les Turcs s'en apperçûrent de la Montagne, où ils s'étoient retirés. Voyant venir à leur ſecours plus de vingt Bannieres, ils reprirent cœur & marcherent contre les François : Mr. de Navailles les envoya charger par la Cavalerie qui plia d'abord. Il y fut lui-même, les repouſſa, & regagna ſur eux le terrein qu'ils avoient déja pris ; mais les ennemis étant revenus à la charge avec un nouveau ſecours, inveſtirent notre corps de reſerve, ce qui mit nos Troupes dans une ſi grande allarme, qu'elles ſe retirerent en deſordre avec pricipitation. Mr. de Navailles voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible de les raſſûrer, encore moins de les retenir, fit battre la retraite. Cette action ſe paſſa le 25. Juin.

Elle auroit eu tout le ſuccès qu'on en eſperoit, ſi le Général Morozini eût fourni les troupes qu'il avoit promis, ou que du moins il eût occupé les Turcs du côté de Saint André pour faire diverſion ; le temps ne fut pas moins contraire, car il empêcha que les Vaiſſeaux du Roi pûſſent canonner les ennemis.

Depuis il y eut pluſieurs petites actions, où les Infidéles eurent toujours l'avantage par rapport à leur grand nombre ; les François n'étant point ſoûtenus par les Vénitiens. 1669.

Des ſix mille hommes que Monſieur de Navailles avoit amenés de France, il n'en reſtoit plus que 2500. en état de combattre ; Monſieur de Vivone Général des Galeres, qui commandoit la Flote depuis la mort prétendue du Duc de Beaufort, le faiſoit avertir chaque jour, que les troupes diminuoient, & que l'Armée Navale, auſſi bien que celle de terre, étoit en danger de périr ſi l'on demeuroit plus long-temps.

Sur ce rapport, Monſieur de Navailles l'envoya prier d'aſſembler les Officiers de Marine, pour ſçavoir au juſte ce qui reſtoit de vivres ſur les Vaiſſeaux & Galeres, & par quels moyens on pourroit s'en procurer : il fut reconnu qu'à peine y en avoit-il aſſez pour le retour des Bâtimens & des troupes. Il n'y eût plus d'autre parti à prendre que de les embarquer au plutôt. Ce fut ſur la fin du mois

1669. d'Août que l'Armée du Roi mit à la voile pour retourner en France.

Quoique le Général Vénitien eût reçu par le ſecours que le Duc de la Mirandole amena, autant de Troupes que Mr. de Navailles en avoit ramené, il ne laiſſa pas que de ſe rendre par capitulation deux jours après notre départ, c'eſt-à-dire, le 30. Août; ce qui prouve, comme Mr. de Navailles l'avoit appris, qu'il avoit réſolu depuis long-temps de rendre la Place.

Le Roi avoit préparé un nouveau ſecours pour Candie, lorſqu'il apprit que les Vénitiens l'avoient rendue; & fait la paix avec la Porte. Il le contremanda.

La Flote arrivée à Toulon, on y débarqua les troupes, qui furent envoyées à leur deſtination, ſuivant les ordres de la Cour. Le Chevalier de Tourville y trouva une Lettre de la Marquiſe de S. C, qui étoit fort allarmée de n'avoir pas de ſes nouvelles; il lui répondit pour lui apprendre ſon retour & ſon impatience de la revoir.

Il partit bien-tôt après de Toulon pour ſe rendre à la Cour où ſon pre-

mier ſoin fut d'aller voir ſa belle Mar- 1669.
quiſe, qu'il trouva toujours avec les mêmes ſentimens pour lui.

Il ſe paſſa à Paris dans ce même temps une choſe des plus ſingulieres, dont on ne voit guere d'exemple dans l'Hiſtoire, s'agiſſant d'un Roi devenu Abbé, qui fait ſa premiere entrée dans ſon Abbaye. C'eſt de Cazimir Roi de Pologne dont on veut parler.

Après la mort de la Reine ſon épouſe, il ſongea à deſcendre du Trône, & à ſe retirer, ſoit pour penſer avec moins de diſtraction à ſon ſalut, ſoit qu'ayant été ci-devant engagé dans un Ordre Religieux, il voulut mourir dans un état plus conforme à celui où il s'étoit donné à Dieu. Détrompé des grandeurs du monde, il abdiqua ſa Couronne.

Ce Prince avoit gouverné & défendu ſon Royaume avec beaucoup de ſageſſe & de valeur. Il s'étoit trouvé à 22. Batailles dont il en avoit gagné pluſieurs. Dès qu'il eut quitté ſa Couronne; il demanda un azile au Roi de France, qui eſt en coutume d'en donner aux Têtes couronnées. S. M. lui donna non-ſeulement la retraite

1669. qu'il déſiroit, mais encore l'Abbaye de Saint Germain-des-Prez, avec deux autres, auſquelles Elle joignit dix mille écus de penſion. Ce fut le 4. de Novembre de cette année que ce Prince fut reçu à ſon Abbaye. Notre Chevalier fut curieux d'aſſiſter à une Reception ſi extraordinaire.

N'étant point employé de cette année, il la paſſa à la ſuite de la Cour, où il prit part aux fêtes galantes que le Roi donna, & où la belle Marquiſe brilla autant par ſa beauté que par ſes graces.

L'Empereur, le Roi d'Eſpagne & la Hollande ayant fait une triple alliance, qui paroiſſoit devoir être contre la France, Sa Majeſté ſongea à prendre des moyens pour empêcher que le Roi d'Angleterre n'entrât dans cette alliance.

Pour cet effet *Madame* Belle-Sœur du Roi d'Angleterre partit pour cette négociation. Elle s'embarque à Calais pour ſe rendre à Douvre où le Roi ſon frere qui l'aimoit tendrement l'attendoit. Après avoir obtenu de lui qu'il n'entreroit point dans aucune alliance contre la France, & qu'il ne

ſe détacheroit jamais de ſes interêts, elle s'embarqua au mois de Juin pour revenir à Paris. 1670.

Lorſque *Madame* partit pour l'Angleterre, le Roi entreprit le voyage de Flandres avec toute ſa Cour. Il partit de Saint Germain-en-Laye au commencement du mois de May. Il fut à Oudenarde, à Courtray, à Liſle, à Dunkerque & à Gravelines. Ce voyage allarma d'abord les Hollandois & les Eſpagnols; mais leur crainte fut bien-tôt diſſipée, par l'aſſurance que S. M. leur fit donner, qu'elle n'avoit aucun deſſein contr'eux.

Le Chevalier de Tourville ſuivit le Roi dans ce voyage, pendant lequel Sa Majeſté lui fit l'honneur de s'entretenir pluſieurs fois avec lui, ſur-tout à Dunkerque au ſujet de la Marine, où l'entretien dura plus d'une heure. Sa Majeſté dit enſuite qu'elle n'avoit trouvé perſonne dont la converſation lui eût fait plus de plaiſir, & qui eût l'eſprit plus juſte que ce Chevalier.

La Cour revenue à St. Germain fit une perte qui affligea tout le Royaume. Ce fut *Madame* Belle-Sœur du Roi, qui de retour d'Angleterre mou-

1670. rut à St. Cloud le 30. de Juin agée de 26 ans. On prétendit que ſa mort fut cauſée par un bain qu'elle prit mal-à-propos. C'étoit une des plus belles & des plus aimables Princeſſes de l'Europe, remplie de merite & d'excellentes qualités, dont la perte cauſa un deuil univerſel à la France.

La Renommée avoit porté ſi loin les actions héroïques du Roi que les Souverains les plus éloignés envoyerent à S. M. des Ambaſſadeurs pour lui marquer l'eſtime & la conſidération particuliere qu'ils avoient pour ſa perſonne.

Sur la fin de cette année il en arriva un envoyé par le Roi Darda, un des plus puiſſans Princes de la Guinée. Il venoit propoſer au Roi un Traité de Commerce avec les François, qui étoient établis dans les Iſles de la Martinique, & faire des offres à S. M. de ſes ports, & de ſon amitié, lui demandant la ſienne.

Le Roi ſur ſon Trône dans la Gallerie des Thuileries reçut cet Ambaſſadeur, qui ne parut devant lui que proſterné.

S. M. qui avoit réſolu de déclarer la guerre aux Hollandois pour des raiſons de mécontentement qu'elle avoit contre cette République, fût occupée toute cette année à prendre les précautions néceſſaires pour éxécuter ſon projet; elle fit des augmentations conſidérables dans ſes troupes, recrûta celles qui étoient ſur pied, fit faire de grands Magaſins de vivres & de munitions de guerre, fit travailler dans tous les Ports à conſtruire & à équiper des Vaiſſeaux pour avoir une groſſe Armée Navale. 1671.

Le Roi voulant voir par lui-même l'état de ſes troupes & de ſes Places, ſe rendit en Flandres, où il fit la revue des unes, & viſita les autres: il alla à Dunkerque qu'il trouva en bon état, enſuite à Ath que Monſieur de Vauban fortifioit.

Les Hollandois voyant que tous ces préparatifs de guerre ne pouvoient que les regarder, ordonnerent à leur Ambaſſadeur en France de s'en éclaircir: il expoſa au Roi les alarmes que la République avoit des meſures que S. M. faiſoit prendre pour la guerre. Le Roi lui répondit qu'il n'avoit à ren-

dre compte de ſes actions qu'à Dieu
1671. ſeul.

Cette réponſe confirma les Hollandois dans leurs alarmes, & dès-lors la République ſongea à ne rien oublier pour ſe mettre en état de défenſe. Elle implora pour cela le ſecours de ſes Alliés, fit tout ſon poſſible pour former des nouvelles ligues contre la France, & travailla ſans relâche à équiper une puiſſante Flotte.

Cependant le Roi qui avoit fait alliance l'année précédente avec le Prince Palatin du Rhin, la cimenta cette année par le Mariage de *Monſieur*, avec la Princeſſe Elizabeth, qui fut célébré à Châlons-ſur-Marne.

En même-tems, il fit négocier auprès de l'Empereur & des Princes de l'Empire pour les engager à demeurer dans la neutralité, les aſſurant du déſir qu'il avoit de maintenir le Traité de Weſtphalie.

L'Empereur dont les troupes étoient occupées en Hongrie contre les Turcs, ne voulut pas s'attirer une nouvelle guerre du côté du Rhin, n'étant d'ailleurs pas fâché que les Hollandois fuſſent un peu humiliés, ayant des

ſujets

ſujets de mécontentement contre eux : Il écouta les propoſitions que le Roi lui fit faire par le Commandeur de Grimonville ſon envoyé à Vienne, & conclut avec lui une alliance de paix. Par ce Traité l'Empereur promettoit de ne point aſſiſter les Hollandois, pourvû que S. M. T. C. ne fit aucune entrepriſe ſur les terres de l'Empire. 1671.

Le Roi de Suede avoit fait alliance avec eux ; mais pour détacher ce Monarque des intérêts de cette République, Sa Majeſté envoya à Stocholm le Marquis de Pompone, qui ménagea ſi bien l'eſprit du Roi Charles XI. & de ſes Miniſtres, qu'il les engagea à faire un nouveau traité avec la France.

S. M. mit auſſi dans ſes intérêts les Ducs de Savoye, d'Hanover, & de Wittemberg ; il n'y eut que la Cour d'Eſpagne, qui par jalouſie rejetta les propoſitions qui lui furent faites.

Le Chevalier de Tourville étoit dans ce temps-là à Saint Germain, occupé à faire ſa cour, & à ſolliciter d'être employé dans la nouvelle guerre qui alloit ſe déclarer ; il lui arriva alors une aventure qui fallit lui couter cher.

1671. Son intrigue avec la Marquiſe de S. C. continuoit toujours : mêmes ardeurs & mêmes paſſions l'un pour l'autre ; il la voyoit fréquemment en public, & en particulier, ſoit comme prétendu parent, ou comme amant. Le Marquis de** Miniſtre de la Marine toujours amoureux de cette Dame, ſe confioit à notre Chevalier, comptant qu'il engageroit enfin cette Dame d'être ſenſible à ſa paſſion.

Il avoit juſqu'alors ſi bien ménagé les choſes, que ſon Miniſtre n'avoit encore eû aucun ſoupçon ſur ſon compte. Dans ce temps-là cette Dame vint à perdre ſon frere qui étoit dans le Corps de la Marine, qui mourut d'une chûte de Cheval. On a déja vu comme elle ne ménageoit ce Miniſtre que par le conſeil de ſes parens, pour procurer l'avancement de ce frere, & en dernier lieu par rapport au Chevalier : Son frere mort, elle n'eut plus que celui-ci en vue auprès de ce Seigneur.

Sa Mere étant venue à la Cour pour la voir, lui repréſenta que ſon frere n'étant plus, les raiſons qui l'avoient engagée de ſouffrir le Marquis de**,

ceſſant par-là, elle ſe feroit un tort infini de recevoir davantage ſes viſites, qu'il falloit au plutôt l'éloigner d'auprès d'elle, pour convaincre le Public, que ſi elle avoit eu des égards pour lui, ce n'étoit point par aucun attachement, mais ſeulement par rapport à ſon frere, puiſqu'à ſa mort elle avoit ceſſé de le voir. 1671.

Le peu de goût de cette Dame pour ce Miniſtre l'auroit portée volontiers à ſuivre ce conſeil, ſi l'intérêt qu'elle prenoit pour notre Chevalier ne s'y fût oppoſé ; cependant pour mieux cacher ſes ſentimens à ſa Mere, elle réſolut de lui faire froide mine tant qu'elle ſeroit près d'elle, & de lui faire pourtant ſçavoir pour ne le point cabrer, qu'elle avoit de fortes raiſons pour en agir ainſi juſques au départ de ſa Mere. Elle avertit en même-temps notre Chevalier de ne la plus voir chez elle publiquement.

Le Marquis de** s'apperçut bientôt de ce changement. Ce que lui fit dire la Marquiſe ne le raſſura pas, il craignit que ce ne fût un prétexte de ſa part, ou que cette Mere ne reſtât trop long-temps près de ſa fille. In-

1671. quiet de cette penſée, craignant d'être privé trop long-temps de voir ce qu'il aimoit avec tant de paſſion, il ſe flatta que s'il pouvoit gagner les bonnes graces de la Mere, la fille ne refuſeroit plus de le recevoir chez elle, & le verroit du même œil que cidevant.

Dans cette idée ayant rencontré un jour cette Dame dans les appartemens du Château, il l'approcha, en lui diſant: *Madame, la perte que vous avez faite de Monſieur votre fils m'a été auſſi ſenſible qu'à vous; car j'avois projetté de l'avancer, & je perds par-là l'occaſion de vous donner des marques de l'intérêt que je prens à ce qui vous regarde.*

Je ſçai, Monſieur, lui dit-elle, *les bonnes intentions que vous aviez pour lui, & toutes les obligations que nous vous avons à ce ſujet; je voudrois être en état de pouvoir vous en marquer ma ſenſibilité, & toute ma reconnoiſſance.*

Je puis vous aſſurer, Madame, reprit-il, *que je n'aurai jamais de plus grand plaiſir que de pouvoir vous être utile, & vous marquer mon zéle & mon attachement pour vous & pour toute votre*

famille, j'eſpere de vous en donner bien-tôt des preuves, en la perſonne d'un de vos parens, qui eſt dans le corps de la Marine, pour lequel on m'a dit que vous vous intereſſiez beaucoup. 1671.

Je vous ſuis bien obligée, Monſieur, répondit cette Dame, *de vos généreuſes bontés pour moi; mais je ne ſçache pas avoir aucun parent qui ſoit dans ce corps-là. C'eſt de Mr. le Chevalier de Tourville*, lui dit-il, *dont je veux parler, qui eſt Capitaine de Vaiſſeau, qui a beaucoup de mérite, & donne de grandes eſpérances.*

Vous me ſurprenez, dit-elle, *je ne connois point ce Mr. & je puis vous aſſurer qu'il vous en a impoſé, s'il vous a dit être de mes parens.* Ce Seigneur ſurpris de ce que lui diſoit cette Dame, qui lui parloit avec un air de ſincerité dont il ne pouvoit douter, comprit d'abord qu'on ne lui avoit pas dit vrai, & ſoupçonna quelque myſtère caché de la part de la Marquiſe de S. C. qu'il réſolut d'approfondir. On vint l'avertir dans ce moment que le Roi le demandoit, ce qui l'obligea de prendre congé de cette Dame.

1671. De retour chez lui, il réfléchit ſur la converſation qu'il venoit d'avoir avec la Mere de la Marquiſe; il fut perſuadé que le Chevalier n'étoit point ſon parent, & qu'elle ne l'avoit dit tel, apparemment que pour cacher les ſentiments qu'elle avoit pour lui.

Ces motifs étoient aſſez preſſans pour lui donner de la jalouſie. Quoiqu'amant paſſionné & irrité d'avoir été dupé juſqu'à ce point, il voulut pourtant, avant que de prendre aucune réſolution, approfondir la vérité de ſes ſoupçons: pour cet effet il s'adreſſa à l'Officier de Marine, qui avoit toute ſa confiance, à qui il ordonna d'examiner de près les démarches du Chevalier de Tourville, & de l'inſtruire éxactement de tout ce qu'il pourroit découvrir de ſon intrigue avec la Marquiſe de S. C.

Cependant la Mere ſurpriſe de ce que lui avoit dit le Marquis de** du Chevalier de Tourville, en rendit compte à ſa fille, & lui demanda qui étoit ce Chevalier, & ſi elle avoit fait croire au Miniſtre de la Marine qu'il étoit de leurs parens. La Marquiſe ne put ſoutenir cet interrogat

ſans rougir : heureuſement pour elle ſa mere ne s'en apperçut pas : revenue à elle, elle lui répondit que véritablement elle avoit oui parler de ce Chevalier avec éloge ; mais qu'elle ignoroit cette parenté, ſans doute imaginée par ce Seigneur, pour avoir un prétexte à renouer commerce avec elle, faiſant voir par-là ſon zéle pour leur ſervice : La mere n'approfondit pas davantage la choſe. 1671.

Il n'en fut pas de même de la part du Miniſtre, qui fut informé par l'Officier qu'il avoit commis, que notre Chevalier n'alloit plus chez la Marquiſe de S. C. ; cela le ſurprit, & lui fit ſoupçonner quelque entrevue ſecrette ; ſur quoi, il lui ordonna de veiller de plus près à leur conduite, ce qui fut éxécuté très-éxactement de la part de l'Officier.

Un ſoir que notre Chevalier ſortoit de chez la Marquiſe enveloppé dans un manteau pour n'être point reconnu, quoiqu'il fit une nuit fort obſcure, ſon valet-de-chambre l'avertit qu'il étoit ſuivi, & que dans le temps qu'il étoit dans la rue à l'attendre, il avoit vû une perſonne qui avoit paſſé &

1671. repaſſé pluſieurs fois devant la maiſon de la Marquiſe, que la même perſonne s'étoit depuis peu miſe en embuſcade à deux portes plus bas. Sur cet avis le Chevalier lui ordonna de le ſuivre à quatre pas de diſtance, & d'avoir attention à remarquer ſi cet homme le ſuivroit toujours, parce qu'il alloit faire pluſieurs détours pour le dérouter.

Après avoir paſſé dans pluſieurs rues, le valet-de-chambre lui ayant dit que cet homme les ſerroit toujours de bien près, notre Chevalier impatient revint ſur ſes pas & fut droit à lui pour demander ce qu'il vouloit de lui, & pourquoi il le ſuivoit ainſi: il lui répondit que le chemin étoit public, qu'il alloit où il lui plaiſoit, & qu'il n'avoit à rendre compte de ſa conduite à perſonne, encore moins à lui.

Je ne vous demande point compte de votre conduite; lui repliqua le Chevalier, *mais ſeulement que vous ne me ſuiviez pas, car ſi vous continuez à le faire vous pourriez vous en repentir..... Moi, m'en repentir*, répondit cet homme, qui mit en même-temps l'épée,

pée à la main. Notre Chevalier jetta vîte ſon manteau, qui auroit pû l'embarraſſer, & tirant la ſienne, fondit ſur lui avec tant d'ardeur, qu'au premier coup qu'il lui porta il l'étendit par terre. Le croyant mort, il reprit ſon manteau, & ſe retira en diligence à ſon logis. 1671.

Cet homme bleſſé étoit ce même Officier qui avoit été chargé par le Marquis de ** de veiller aux démarches du Chevalier de Tourville. Ce bleſſé un peu revenu à lui, ſe traîna chez un Chirurgien où il ſe fit panſer, & de là porter chez lui.

Le Marquis de ** fut bien-tôt inſtruit de toute l'aventure, & par-là convaincu de l'intrigue de notre Chevalier avec la Marquiſe : piqué au vif, il réſolut de s'en venger, tant contre l'un que contre l'autre.

Le Chevalier de Tourville impatient de ſçavoir ſi le Miniſtre avoit connoiſſance de cette affaire, réſolut pour s'en éclaircir d'aller chez lui le lendemain ſous prétexte de lui faire ſa cour, & le ſolliciter afin de découvrir ſes ſentimens pour lui, & s'il étoit inſtruit de ce qui s'étoit paſſé la nuit d'auparavant.

1671. Arrivant dans l'antichambre de ce Miniſtre, il entendit qu'on y parloit d'un Officier de Marine qui avoit été de nuit bleſſé dans la rue de Saint Germain en ſe battant; mais on ne ſçavoit point par qui, ni à quel ſujet. Le Chevalier de Tourville affecta d'être ſurpris de cette nouvelle, demanda le nom de l'Officier, qu'on lui dit; on lui apprit en même-temps que ſa bleſſure n'étoit pas dangereuſe, & qu'il ne riſquoit rien.

Le Marquis de ** ayant paru dans ce moment pour aller chez le Roi, tous les Officiers s'empreſſerent pour lui faire leur cour & leurs demandes: notre Chevalier ſe trouvant plus près de lui que les autres, fut le premier qui le pria d'avoir la bonté de ſe ſouvenir de lui lorſqu'il ſeroit queſtion de l'Armement. *Oui Monſieur*, lui répondit, en le regardant fiérement, & d'un air faché, *je me ſouviendrai de vous, & plus que vous ne ſouhaitez.*

Le Chevalier de Tourville, comprit & ſentit tout le ſens de ces paroles, qui marquoient un homme extrêmement piqué contre lui: dès-lors il ſe crut perdu ſans reſſource, ne

voyant pas grande apparence de pouvoir être employé ayant ſon Miniſtre contraire. Il fut fâché d'avoir donné dans une intrigue qui alloit lui porter un préjudice ſi notable ; mais il ne déſeſpéra pourtant pas de ſa fortune, & du pouvoir de ſa belle Marquiſe ſur ſon Miniſtre, ſurquoi il fonda toutes ſes eſpérances. 1671.

Le Marquis de ** qui vouloit ſe venger de la Marquiſe de S. C. avant d'exécuter ſon deſſein ſur le Chevalier de Tourville, réſolut de lui écrire une lettre pleine de reproches & de menaces, pour qu'elle ne pût ignorer d'où partiroient les coups qu'il prétendoit lui porter. Voici cette lettre.

Je ne ſuis plus ſurpris, Madame, que vous n'ayez pas été ſenſible à la tendre paſſion que j'avois pour vous, elle étoit trop reſpectueuſe & trop délicate pour être de votre goût ; il vous faut des amans qui puiſſent vous faire leur cour au grand jour, ſous prétexte de parenté, & paſſer près de vous la nuit en ſecret ; cela s'appelle faire l'amour dans les formes, & en même-temps ſçavoir faire des dupes ; je ne ſuis fâché que d'avoir été la vôtre,

1671. *& d'avoir perdu mon temps près de vous, mais je ſçaurai le réparer à vos dépens, car je ne vous oublierai qu'après avoir ſatisfait au reſſentiment que j'ai contre votre mauvais cœur, & vos indignes procédés envers moi.*

Cette lettre fut envoyée à la Marquiſe de S. C. avec ordre ſeulement de la remettre à la premiere perſonne qu'on trouveroit chez elle. Lorſqu'on la porta, la Marquiſe étoit à la promenade avec Madame la Princeſſe de ***; on la remit à la femme-de-chambre de la mere, qui la rendit au même inſtant à ſa maîtreſſe, lui diſant, qu'elle venoit de la part de Mr. le Marquis de **, pour Madame ſa fille.

Cette mere qui eut la curioſité de voir ce que c'étoit, décacheta la lettre, & après l'avoir lue & relue pluſieurs fois, elle vit que ce Miniſtre avoit été amoureux de ſa fille, mais qu'elle n'y avoit point répondu; elle comprit auſſi que cet amant favoriſé dont il parloit, devoit être le Chevalier de Tourville, que le Marquis lui avoit dit être leur parent. Mais ce qui lui faiſoit le plus de peine,

c'étoient les menaces de ce Marquis dont elle craignoit le reſſentiment. 1671.

Dès que la Marquiſe fut de retour chez elle, ſa Mere la fit appeller en particulier, & lui remit cette lettre : elle n'ignoroit pas la jalouſie de ce Seigneur, d'ailleurs le Chevalier de Tourville l'avoit déja prévenue par une des ſiennes de tout ce qui s'étoit paſſé la veille dans ſa derniere viſite à ce Miniſtre ; cependant après avoir lu cette lettre elle reſta quelque temps interdite, à rêver, ſans ſonger à répondre à ſa Mere, qui lui demanda pluſieurs fois ce qu'elle penſoit & diſoit là-deſſus ; à la fin elle lui répondit, que cette lettre ne la ſurprenoit point, ſçachant que ce Miniſtre étoit fol dans ſes paſſions, que tout lui faiſoit ombrage, & lui donnoit des ſoupçons, qu'il croyoit après véritables ; qu'il n'étoit point ſurprenant que ſon amour pour elle, qui étoit des plus grands, lui eût fait tourner la cervelle, & qu'il falloit aſſurement qu'il l'eût bien dérangé pour oſer lui écrire en pareils termes ; mais qu'elle ne pouvoit comprendre à

1671. quoi aboutiroient ces menaces, & ce qu'il pouvoit faire contr'elle.

C'eſt auſſi ce qui m'inquiete, lui dit ſa mere ; *car un Miniſtre accrédité, & qui a tout pouvoir, peut porter loin ſon reſſentiment, mais pour en prévenir les effets aux premiers momens qui ſont les plus dangereux, je ne vois d'autre moyen, que de venir au plus vîte avec moi en Province reſter quelques mois : pendant votre abſence, le reſſentiment de ce Seigneur aura le temps de ſe ralentir, & vous pourrez enſuite revenir ici plus ſûrement & ſans rien craindre : je n'aurai point de peine d'en obtenir la permiſſion de Madame la Princeſſe de *** ſous prétexte d'affaires de famille qui demandent votre préſence en Province pour deux ou trois mois.*

La Marquiſe de S. C. n'oſa contredire ni s'oppoſer au deſſein de ſa mere ; elle y conſentit en ſe faiſant violence, ſongeant qu'elle alloit s'éloigner de ſon cher Chevalier ; elle voulut avant de partir lui en apprendre la nouvelle : Voici ce qu'elle lui écrivit.

*Je vous envoye la Lettre que Mr. le Marquis de ** m'a écrit ; elle eſt d'un homme qui a perdu la raiſon en perdant*

1671.

tout eſpoir de moi, puiſqu'il en vient aux menaces; elles ne me feroient aucune impreſſion ſi j'étois la ſeule qui eût quelque choſe à craindre de ſa part, toutes mes allarmes ſont pour vous; car je prévois que tous les coups vont vous être portés pour me les rendre plus ſenſibles: je ne puis y penſer ſans frémir, & mon cœur eſt accablé de l'affliction où je ſuis là-deſſus. Pour ſurcroît de malheur, ma mere, qui penſe différemment que moi, & qui a reçu & lu cette Lettre avant moi, veut que j'aille en Province avec elle paſſer quelque temps, pour éviter l'orage dont je ſuis menacée. Je ne puis lui déſobéir: il faut donc m'éloigner de vous; je ſerai par conſéquent hors de portée de pouvoir vous garantir de la vengeance d'un Rival furieux; la ſituation où je vous laiſſe eſt un ſupplice pour moi, je ne peux y ſurvivre. Plaignez mon état, c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte: que je meure ou que je vive, ſouvenez-vous de moi, & n'oubliez jamais une perſonne qui vous aime ſi tendrement, & qui ſera le reſte de ſa vie entiérement à vous.

1671. Cette Lettre accabla de douleur notre Chevalier ; il ne pouvoit ſe conſoler du départ de ſa belle Marquiſe & de ſon état ; il en étoit plus occupé que de ce qu'il avoit à craindre de la part de ſon Miniſtre.

Cependant la Marquiſe de S. C. & ſa Mere, ayant obtenu la permiſſion de la Princeſſe de *** partirent pour la Province. Un de leurs parens à Rouen ayant appris qu'elles venoient en cette Ville, lui envoya ſon carroſſe à quatre lieues au-devant ; étant entrées dans ce carroſſe avec leurs femmes de chambre ; les chevaux, qui étoient jeunes & fougueux, prirent le mords aux dents ſans que le Cocher pût en être le maître.

La Marquiſe de S. C. effrayée du danger où elle étoit, ouvrit précipitamment une des portieres ponr ſauter hors du carroſſe ; ſa mere qui voulut la retenir le fit mal à propos, qu'elle fut la cauſe qu'elle tombat à terre au bas de la portiere entre les roues, & que celle du derriere lui paſſa ſur le corps, & la fracaſſa : à quelques pas de là le carroſſe ayant verſé, la mere en fut quitte pour une contuſion, de même

qu'une des femmes-de-chambre, pour l'autre, elle en eut un bras caſſé. 1671.

Le carroſſe arrêté, on courut au ſecours de la Marquiſe qu'on trouva comme morte, ſans connoiſſance, noyée dans ſon ſang; on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Elle fut portée ſur un brancard à la Ville: Des Chirurgiens & Médecins furent appellés; on trouva qu'elle avoit pluſieurs veines caſſées, & qu'elle avoit perdu bien du ſang: on n'oublia rien pour ſa guériſon; mais cela fut inutile, elle mourut huit jours après.

La nouvelle de ſa mort étant venue à la Cour, elle y fut généralement regrettée. Le Marquis de ** nonobſtant ſa colere contr'elle, en fut extrêmement affligé. Son amour ſe reveilla au ſeul récit du malheur qui venoit de lui arriver: il ſe reprochoit même d'avoir cauſé la mort à une perſonne qu'il avoit ſi tendrement aimée, car il comprit bien que les menaces qu'il lui avoit faites avoient occaſionné ſon départ.

Pour notre Chevalier il en fut inconſolable. Il s'enferma dans ſa chambre pour pouvoir ſe livrer ſans con-

trainte à ſa vive douleur : il y reſta
1671. trois jours ſans voir perſonne, ni prendre preſqu'aucune nourriture. Un de ſes intimes amis ayant appris par ſes gens l'état où il étoit, fut pour l'en tirer. Ce Chevalier, qui eut honte de lui faire connoître tant de foibleſſe, ſe contraignit, diſſimula ſon chagrin, & ſortit avec lui pour reparoître dans le monde ; mais il étoit ſi défait qu'il paroiſſoit ſortir d'une grande maladie.

Cette année eſt mémorable par la guerre que le Roi déclara aux Hollandois. On a deja vu l'année derniere les préparatifs que Sa Majeſté avoit fait pour cela, & comme il avoit attiré pluſieurs Princes de l'Europe dans ſon alliance, & fait conſentir les autres à demeurer dans la neutralité, à quoi il n'eut pas beaucoup de peine à parvenir, les Hollandois ayant donné divers ſujets de mécontentement à bien des Souverains.

Cette République, qui le ſiecle paſſé n'étoit qu'une poignée de gens qui habitoient un pays fort ſerré & marécageux, devint dans la ſuite ſi riche & ſi puiſſante, qu'elle s'étoit

étendue dans toutes les parties du Monde. Les victoires qu'elle avoit remportée sur les Espagnols, pour se soustraire à leur domination, la rendirent enfin si redoutable, qu'elle étoit admirée de toute l'Europe, tant par ses forces que par sa politique. Tous ces avantages l'avoient si fort aveuglée, qu'elle n'avoit point ménagé ses voisins, dont elle s'étoit attirée l'indignation. 1671.

Elle avoit fait frapper & distribuer publiquement les Médailles injurieuses aux têtes couronnées, comme fut celle où la Hollande étoit représentée appuyée sur des Trophées, avec cet éloge : Qu'elle avoit rétabli les Rois, nettoyé les mers, & assuré le repos public par la force de ses armes. Outre cela elle avoit peu ménagé en particulier le Roi d'Angleterre, qu'elle avoit représenté comme un Roi fainéant & voluptueux. Voilà les motifs qui engagerent plusieurs Princes à entrer dans l'alliance du Roi, ou à garder la neutralité. Voici ceux de la France.

Après la Paix d'Aix-la-Chapelle, les Hollandois s'étoient vantés d'avoir sauvé les Pays-bas ; & fixé les

1671. les Conquêtes du Roi. Ils ne ceſſoient de négocier dans toutes les Cours de l'Europe, & n'épargnoient rien pour faire des ligues contre lui. Ils étoient les auteurs de la triple Alliance que Sa Majeſté avoit eu l habileté de rompre. Ils avoient frappé une Médaille injurieuſe à ſa gloire ; ou *où Jean Beuningue*, un des Miniſtres qui avoit été employé au Traité de la triple Alliance, & qui s'appelloit *Joſué*, étoit repréſenté avec un Soleil au-deſſus de ſa tête, & pour diviſe ces mots latins : *Conſpectu meo ſtetit Sol*, voulant ſignifier par là que la Hollande avoit arrêté la courſe du Roi, dont la deviſe étoit le Soleil.

Cette Nation avoit entiérement oublié les obligations qu'elle avoit aux Rois de France, & en particulier à Sa Majeſté qui l'avoit protégée contre le Roi d'Angleterre & l'Evêque de Munſter. Tout le Monde ſçait auſſi que ce n'eſt qu'aux ſecours des Rois Henry IV. & Louis XIII. que cette République doit ſon aggrandiſſement.

Le Roi jaloux de ſa gloire, voulut tirer raiſon d'un Etat qui le ménageoit ſi peu par la guerre qu'il lui déclara le 6. Avril de cette année.

Sa Majeſté ne daigna pas même envoyer en Hollande un Hérault, comme on eſt en coutume de faire à des ennemis égaux; ce ne fut que par un Manifeſte qui contenoit les raiſons qu'on vient de déduire. 1671.

Le Roi nomma les troupes & les Officiers Généraux qui devoient compoſer l'Armée de Flandres, & déclara qu'il iroit la commander en perſonne, & ſous lui Monſieur le Prince & Mr. de *Turenne*. On parloit même qu'il devoit y avoir une Armée Navale.

Le Chevalier de Tourville, qui juſqu'alors n'avoit été occupé que de ſon affliction ſur la perte de ſa chere Marquiſe, ne ſongea plus qu'à faire tout au monde pour n'être point oublié: il fut aſſidu à faire ſa cour au Miniſtre de la Marine, qui étoit toujours prévenu contre lui de maniere à devoir tout craindre. Lui ayant un jour parlé pour le ſolliciter à être employé, ce Seigneur lui répondit ſi ſéchement, qu'il comprit bien ne devoir rien eſpérer de ſa part, mais tout craindre.

Il fut voir un des premiers Commis de ce Miniſtre, avec qui il avoit déjà fait connoiſſance, pour ſçavoir

1671. de lui ſi les Officiers qui devoient être de l'Armée Navale étoient déja nommés : il lui dit qu'ils ne l'étoient point encore, mais qu'ils le ſeroient dans peu, le Roi ayant demandé à Monſieur le Marquis de *** la liſte des Officiers de Marine les plus en état de ſervir, pour faire choix de ceux qui devoient être de cette Armée ; qu'il ne croyoit pas qu'il en fût, ne l'ayant point vu dans la liſte qui devoit être préſentée à Sa Majeſté.

Il ſe crut dès-lors perdu, voyant bien que tant qu'il auroit un tel ennemi à dos, il ne ſeroit jamais employé. Dans ſon déſeſpoir il ſe ſeroit porté à l'extrêmité de ſortir de France, pour chercher de l'emploi hors du Royaume, plutôt que de reſter dans l'oiſiveté, ſi ſon honneur, ſon devoir, & l'amour de ſa Patrie ne l'eût retenu. Dans cette triſte ſituation, il réſolut d'avoir recours à Monſieur de la Rochefoucault ſon parent & ſon protecteur.

Il y fut, lui ouvrit ſon cœur, & lui fit confidence de tout ce qui s'étoit paſſé entre la Marquiſe de S. C. & lui, ce qui avoit fort irrité le Mar-

quis de **. Mr. de la Rochefoucault 1671.
ſçavoit la paſſion de ce Marquis pour cette Dame ; connoiſſant d'ailleurs le caractere de ce Miniſtre, il n'en fut point ſurpris. *Vous venez*, lui dit-il, *me conſulter lorſque vous êtes dans le bourbier, mais vous ne venez point me demander conſeil avant de vous y mettre ; que cela vous ſerve de leçon pour l'avenir : ne vous attirez jamais à dos le Miniſtre, ſi vous voulez parvenir ; cependant ne vous déſeſperez point, je parlerai aujourd hui même au Marquis de ** je verrai ce que je pourrai obtenir de lui, & je vous en rendrai compte demain matin.*

Monſieur de la Rochefaucault fut ce jour-même, comme il l'avoit promis, chez le Miniſtre de la Marine, qu'il prit en particulier dans ſon cabinet. Ce Seigneur, qui étoit fort accrédité & eſtimé à la Cour, étant en coutume de dire librement ſa penſée à un chacun, dit au Marquis de ** : *Je viens vous parler d'une Dame que vous avez tendrement aimé : avouez qu'on eſt bien à plaindre quand on aime comme vous avez fait ; il arrive ſouvent que l'amour nous fait faire des*

1671. *folies, mais il eſt ſurprenant qu'on continue d'en faire lorſqu'on ceſſe d'être amoureux.*

Je ne comprens point ce que vous dites, répondit le Marquis, *expliquez-vous je vous prie.... C'eſt de Madame la Marquiſe de S. C.* continua Mr. de la Rochefoucault, *dont je veux vous parler : je n'ignore pas que vous l'avez tendrement aimée, je ne vous en blâme point, elle méritoit de l'être; mais je ſçai auſſi que vous étiez jaloux du Chevalier de Tourville à qui vous vouliez mal, quoique vous ne fuſſiez plus amoureux de cette Dame, & même depuis ſa mort vous conſervez encore des ſentimens de haine contre ce Chevalier, qui dans le fond ne vous a rien fait, qui eſt homme de cœur, bon Officier, & dont le Roi peut être bien ſervi; voilà dont je vous blâme.*

Je ſerois, il eſt vrai, blâmable, lui dit ce Miniſtre, *ſi la choſe étoit comme vous dites. Je ne ſuis point fâché contre le Chevalier de Tourville de ce que la Marquiſe de S. C. l'a aimé, & l'a préféré à moi; le mal que je lui voulois alors par jalouſie auroit ceſſé en ceſſant d'être amoureux; mais j'ai lieu de*

de me plaindre de lui, d'avoir voulu, de concert avec cette Dame, me faire croire qu'il étoit ſon proche parent pour me tromper, & pouvoir plus facilement me faire leur dupe, dans le temps que je lui ouvrois mon cœur, & que je me confiois à lui; j'appris enſuite par la mere de cette Dame, que non-ſeulement il n'étoit point de ſes parens; mais qu'il n'étoit pas même connu dans ſa famille. 1671.

Quand la Mere vous a tenu ce diſcours, répondit Monſieur de la Rochefoucault, *elle avoit ſes raiſons; car le Pere du Chevalier de Tourville eut un procès contre elle qui l'a ſi fort irritée, que depuis elle n'a jamais voulu les voir ni les reconnoître pour parens.*

Si cela eſt ainſi, repliqua le Marquis de **, *je n'ai plus lieu d'être fâché contre le Chevalier de Tourville & je lui rends mon amitié; je lui ferai plaiſir dans toutes les occaſions pour réparer l'injuſtice que je lui faiſois; vous pouvez l'aſſurer de mon eſtime, & que je n'oublierai point dans la liſte des Officiers que le Roi choiſira pour l'Armée Navale qu'il va avoir.*

1671. Notre Chevalier ayant été le lendemain chez Monſieur de la Rochefoucault, apprit le changement heureux de ſon Miniſtre en ſa faveur, dont il eut une grande joie; il en remercia ce Seigneur, qui lui dit comme il avoit été obligé, pour le racommoder avec le Marquis de ** d'avancer une fauſſeté, en ſoûtenant qu'il étoit parent de la Marquiſe de S. C. mais d'être plus circonſpect à l'avenir, & de ne l'expoſer plus à pareille choſe.

Le jour d'après notre Chevalier étant chez le Miniſtre de la Marine à faire ſa cour, ce Seigneur l'ayant apperçu l'appella, & lui dit d'un air gracieux : Monſieur le Chevalier préparez-vous à être de l'Armée Navale que le Roi va avoir. Quelques jours après la liſte parut, il s'y vit nommé pour commander un Vaiſſeau; Mr. le Comte d'Etrées, Vice-Amiral, devoit commander l'Armée Navale deſtinée à joindre celle des Anglois. Le Roi d'Angleterre qui avoit déja déclaré la guerre aux Etats-Généraux, avoit en mer une Flotte de quarante Vaiſſeaux de Guerre, de pluſieurs Frégates &

Brulots, commandés par le Duc d'Iorck son frere unique, qui lui a depuis ſuccédé ſous le nom de Jacques II. 1671.

Les Officiers nommés eurent ordre de ſe rendre à bord de leurs Vaiſſeaux. Notre Chevalier partit ſur le champ pour Breſt. Le Comte d'Etrées qui y arriva bientôt après, fit la revue des Equipages, qu'il trouva en bon état. Tout étant prêt, il mit à la voile avec une Flotte compoſée de cinquante Vaiſſeaux, de pluſieurs Frégates & Brulots. Ayant joint celle d'Angleterre à l'Iſle de Wich où étoit leur rendez-vous, elles partirent enſemble pour chercher l'Armée Navale d'Hollande, commandée par l'Amiral Ruiter, forte de ſeptante-deux Vaiſſeaux de Guerre, & de quarante autres Bâtimens, tant Frégates, Brulots, Gaths que Barques d'avis.

Ces Flottes s'étant rencontrées furent quelques jours en préſence ſans combattre, & ſe ſéparerent de même. Les Flottes Angloiſe & Françoiſe allerent à *Solsbaye*, ſur la Côte d'Angleterre pour faire de l'eau. L'Amiral *Ruiter* ayant l'avantage du vent, voulut en profiter, il y fit voile dans le deſſein de les ſurprendre.

1671. Monſieur Haugolin, qui étoit en garde, fit les ſignaux pour avertir que l'Armée d'Hollande venoit à pleines voiles. La conjecture étoit déſavantageuſe pour l'Armée des deux Rois, parce qu'elle étoit à l'ancre quand les les ſignaux furent donnés, preſſée par la Côte, & les Eſcadres ſéparées les unes des autres.

Le Duc d'Iorck fit les ſignaux de bataille. Le Chevalier de Tourville étoit de l'avant-garde que commandoit le Comte d'Etrés ayant le pavillon blanc : il avoit en tête le Lieutenant-Amiral Branker ; le Duc d'Iorck ſe mit à la tête du corps de Bataille avec pavillon rouge, & étoit oppoſé à l'Amiral Ruiter : Le Comte Sandwick eut l'arriere-garde, ayant pavillon bleu, contre Vanghen, Lieutenant-Amiral de Hollande. Il étoit environ ſix heures du matin, lorſque les deux Flottes furent en préſence.

Le combat commença par le Vice-Amiral Brankert, qui attaqua avec l'avant-garde le Comte d'Etrées, qui commandoit celle de France & d'Angleterre. Le Vaiſſeau du Chevalier de Tourville qui en étoit fut un des pre-

miers attaqués : il ſoutint ce feu avec une fermeté qui fut admirée des Anglois & des Hollandois. Il n'y avoit que neuf Vaiſſeaux à notre avant-garde, parce que les autres n'avoient pu ſe mettre ſur la même ligne. 1671.

Ruiter attaqua en même-temps avec le corps d'Armée ennemie le Duc d'Iork. Ils ſe battirent avec tant de valeur & d'opiniâtreté, qu'ils furent obligés l'un & l'autre, après un combat de pluſieurs heures, de changer de Navire.

L'Arriere-garde commandée par le Comte de Sandwick, fut attaquée par Vanghen, Lieutenant-Amiral de Hollande, qui ſoutint pendant la journée tous les efforts de cette arriere-garde, de beaucoup ſupérieure à la ſienne : mais ſon Vaiſſeau ayant été criblé de coups par pluſieurs Navires des ennemis, il fut enfin coulé à fonds, après avoir vu tomber à ſes côtés la plus grande partie des hommes qu'il avoit ſur ſon bord.

Les Hollandois ſoûtinrent juſqu'au ſoir les grands efforts des Flottes de France & d'Angleterre ; mais au coucher du Soleil le vent ayant changé &

1671. devenu favorable à l'Armée Navale des deux Rois, le Comte d'Etrées jugea à propos d'en profiter. Le Chevalier de Tourville ayant par ſon ordre recommencé l'attaque avec plus de feu, & une ardeur toute nouvelle, contraignit le Vaiſſeau contre lequel il ſe battoit de reculer & de prendre la fuite, ce que firent à ſon exemple tous les autres vaiſſeaux ennemis, qui ſe retirerent à la faveur de la nuit, qui fut ſi obſcure, qu'il ne fut pas poſſible de les pourſuivre.

Les deux armées travaillerent le reſte de la nuit à remettre leurs Vaiſſeaux. Les Hollandois, qui reçurent le ſoir même un puiſſant renfort, auroient bien été en état de recommencer le lendemain; cependant le Comte d'Etrées ayant réſolu de tenter un ſecond combat, fit mettre l'Armée des deux Rois dans le même ordre que le jour précédent; il n'eut pas plutôt approché des Hollandois, que leur Flotte ne ſe trouvant pas diſpoſée à pouvoir réſiſter à nos attaques, revira de bord; prit la route de leurs Côtes, & alla mouiller à Schanevel, qui eſt une Rade de Zélande.

Les Anglois, & les François, ſe rétirerent vers la Tamiſe Les Hollandois perdirent dans ce combat deux Vaiſſeaux de 70. piéces de canon chacun, & l'Angleterre le Vice-Amiral Sandwick qui fut ſubmergé avec le Vaiſſeau qu'il commandoit. 1672.

Le Duc d'Iorck, & le Comte d'Etrées donnerent dans cette occaſion des marques d'une grande intrépidité & de beaucoup de préſence d'eſprit: mais aprés ces deux Généraux, celui qui ſe diſtingua le plus, fut le Chevalier de Tourville. Le Comte d'Etrées écrivant au Roi pour lui apprendre le gain de cette Bataille, y parla de ce Chevalier avec de grands éloges. Ce Comte avec la Flotte de France étant arrivé à Breſt, notre Chevalier revint à la Cour.

Ce ne fut pas la ſeule victoire que le Roi remporta cette année, car s'étant rendu en Flandres, & mis à la tête de ſon Armée, il y prit quantité de Villes & Places, comme Orſoy, Weſel, Burik, Rimberg, Emeric, Rées, Deudekora, & Groll. Après la priſe de ces Places, S. M. voulant porter ſes Armes juſqu'au ſein de la

1672. Hollande, il ſe trouva arrêté par les Hollandois, qui s'étoient retranchés ſur le bord de l'Iſſel pour en défendre le paſſage, & couvrir le reſte de leurs Provinces.

L'Iſſel eſt un bras du Rhin, & l'on commence à lui donner ce nom auprès de Roſxwelt, où Druſus Général Romain fit faire autrefois un Canal pour fortifier ſon Camp; mais l'eau du Rhin y étant entrée, il s'en eſt formé un lit par ſucceſſion de temps & va mouiller Dovesbour, Arnhem, & pluſieurs autres Villes, enſuite il continue ſon cours juſqu'à la Riviere d'Elke qui ſe va rendre dans la Mer. Son lit n'eſt pas auſſi large que celui du Rhin, mais il eſt plus profond, & ſes bords plus difficiles.

Le Roi paſſa, & fit paſſer à toute ſon Armée ce bras du Rhin à la nâge, à la vue des ennemis, força leurs retranchemens, & les fit tous paſſer au fil de l'épée. Ce paſſage eſt une des actions des plus mémorables, & la plus glorieuſe du Regne de Louis XIV. & qui eſt miſe dans l'Hiſtoire au-deſſus de celle du paſſage du Granique par Alexandre le Grand.

Enſuite

Enſuite Sa Majeſté prit Arnheira, Nimegue, Skingk, Doësbourg, Deventer, Quyphen, Utrecht, Grave, Naërden, Crevecœur, Bodegrave, Zumolt, Campera, Ommen, Viſet, Elbourg, Harder, Wick, Halem, & pluſieurs autres Places au nombre de 15. 1672.

Les Hollandois, après ces pertes, ayant témoigné de vouloir la paix, le Roi y acquieſça; il y eut pluſieurs Conférences à ce ſujet: mais n'ayant pu convenir des conditions, on ſe préparа à continuer la Guerre.

Le Chevalier de Tourville paſſa l'hyver à la Cour, où il reçut fréquemment des marques d'eſtime & d'amitié du Marquis de **. Il n'étoit alors bruit que de Guerre, & des préparatifs pour la campagne prochaine. Les victoires du Roi de l'année derniere, dignes du plus grand Héros, étoient le ſujet de tous les entretiens, & donnoient occaſion à former des deſſeins pour l'avenir. Bien des Officiers, pour faire paroître leur génie, s'empreſſerent à donner au Miniſtre de la Guerre les projets qu'ils avoient fait cette année: on n'en vit jamais tant; le Miniſtre de la Marine n'en fut

pas exempt, il en eut ſa bonne part.

1673. Il dit un jour à notre Chevalier : *N'y aura-t-il donc que vous qui ne me donniez aucun projet ? Je n'en aurai jamais d'autre*, lui répondit-il, *que de bien ſervir le Roi, & de mériter l'honneur de votre eſtime, & de votre protection..... Vous n'avez là deſſus rien à déſirer près de moi*, lui dit le Marquis de **; *& je vous en eſtime davantage d'avoir de pareils ſentimens.*

Le Chevalier de Tourville charmé des actions héroïques du Roi, & de tout ce qu'on diſoit de la Guerre, qui étoit ſa paſſion dominante, n'en ayant point d'autre du côté du cœur, ne s'occupoit que des nouvelles préſentes qu'il apprenoit avec plaiſir.

L'empereur jaloux de la gloire que le Roi avoit acquiſe, ſollicité, d'ailleurs par les Hollandois, réſolut de faire tous ſes efforts pour engager les Princes, & les Etats de l'Empire, dans la guerre que lui & le Roi d'Eſpagne vouloient faire à la France.

Le Roi qui en fut inſtruit, fit renouveller à la Diete de Ratisbonne, & dans toutes les Cours des Princes d'Allemagne, les aſſurances de la ſincérité des intentions où il étoit, de

ne rien faire qui pût donner atteinte au Traité de Weſtphalie, à moins que l'Empereur ne l'y contraignît par des actes d'hoſtilité. Il offrit de dédommager tous ceux dont le pays avoit ſouffert du paſſage de ſes troupes, & de faire rétablir le pont de Strasbourg. 1673.

Cela ne fit aucun effet ſur des eſprits prévenus par les Miniſtres de la Maiſon d'Autriche. L'Electeur de Baviere, & le Duc de Neubourg, fidéles Alliés de la France, firent inutilement repréſenter à l'Empereur, qu'on ne pourroit attribuer qu'à lui ſeul tous les maux que la Guerre alloit cauſer à l'Empire. Ce Prince perſiſta dans le parti que les Eſpagnols & les Hollandois lui avoient inſpiré, & n'employa l'hyver qu'à la levée de nouvelles troupes dans les Pays héréditaires.

Le Roi ne pouvant plus douter des deſſeins de l'Empereur & du plus grand nombre des Princes de l'Empire, ne ſongea plus qu'à rétablir les ſiennes, & à les augmenter, afin de pouvoir continuer la guerre avec le même avantage qu'il l'avoit commencée. Il forma trois Armées en entrant en Campagne : celle, à la tête de la-

1673. quelle il ſe mit, étoit de quarante mille hommes, dont *Monſieur* étoit Généraliſſime.

Le Prince de Condé devoit commander la ſeconde vers Utrecht, couvrant tout le bas Rhin; & la troiſiéme ſur le haut Rhin commandée par Mr. de Turenne, couvrant tout le pays au-deſſus de la Moſelle.

Sa Majeſté fit auſſi équiper une Flotte de 30. Vaiſſeau de Guerre, de 7. Frégates, de 13. Brulots, & de quelques Galiotes, dont le Comte d'Etrées eut le commandement. Cette Armée Navale fut deſtinée pour joindre celle d'Agleterre, comme l'année précédente.

Le Chevalier de Tourvillle, qui s'étoit déja acquis une grande réputation au combat de Solsbaye, ne fut point oublié dans ce nouvel Armement. Le Comte d'Etrées qui avoit pris pour lui une grande eſtime & confiance, le demanda au Roi: mais S. M. lui dit qu'il l'avoit déja nommé pour y commander un Vaiſſeau, & qu'il étoit trop bon Officier pour ne le pas employer dans toutes les occaſions.

Notre Chevalier ayant reçu ſes ordres partit le 2. May pour ſe rendre à Breſt. Le Comte d'Etrées, & les autres Officiers y étant arrivés bientôt après, on mit à la voile, & l'on joignit le 25. du même mois dans la Manche la Flote d'Angleterre, qui étoit aux ordres du Prince Robert. Ces deux Flotes partirent cinq jours après pour aller chercher l'Armée Navale d'Hollande qui étoit ſur ſes Côtes. 1673.

L'Amiral Ruiter qui la commandoit, avoit ordre de ne pas les abandonner, & de s'oppoſer aux deſcentes dont les Hollandois étoient menacés; car ils ſçavoient qu'on avoit mis ſur la Flote d'Angleterre des troupes de débarquement, aux ordres du Comte de Schomberg.

Le Comte d'Etrées commandoit l'avant-Garde, portant pavillon blanc, à laquelle étoit le Chevalier de Tourville, ce Général voulant l'avoir près de lui. Le Prince Robert étoit au corps de Bataille, ayant un pavillon rouge, & l'arriere-garde étoit conduite par l'Amiral Sprach, portant pavillon bleu.

1673. L'Armée Navale des deux Nations marchant dans cet ordre, le Comte d'Etrées apperçut celle des Hollandois qui étoit à l'ancre devant Schoonvelt. Le gros temps empêcha les deux partis de s'engager dans une action avant le 7 Juin. Ce jour-là le Prince Robert prit le parti de les attaquer, pour cet effet il se mit en ordre de Bataille en forme de croissant.

Le Comte d'Etrées occupant la droite avec son avant-garde, l'Amiral Sprach la gauche avec l'arriere-garde, & le Prince Robert le milieu, sur le Royal-Charles, Vaisseau de cent piéces de canon. L'Amiral Ruiter ayant réglé son ordre de Bataille sur celui-là, s'enferma dans le milieu de son croissant, opposa le Vice-Amiral Tromp au Comte d'Etrées, & le Vice-Amiral Blanker au Vice-Amiral Sprach.

Le combat commença par le Comte d'Etrées, qui voulant séparer Tromp du reste de la Flote ennemie, fit faire la premiere attaque par le Chevalier de Tourville, qui seroit venu à bout de ce dessein, si l'Amiral Ruiter, ne fût venu à son secours; par-là le

Comte d'Etrées, ſe vit obligé de combattre à la fois contre l'Amiral Ruiter & le Vice-Amiral. Le combat fut des plus opiniâtres & des plus violens. 1673.

Le Prince Robert voyant que le fort de l'action tomboit ſur le Comte d'Etrées, crainte qu'il n'en fut accablé courut à ſon ſecours. Ces deux Amiraux ſe chercherent l'un l'autre, & ne furent pas longtemps ſans ſe trouver : le reſte de la Flote ſe mêla à l'exemple des Chefs, Vaiſſeau contre Vaiſſeau : notre Chevalier preſſa ſi fort celui contre lequel il ſe battoit, qu'il en ſeroit venu à l'abordage, & l'auroit pris, ſi un autre Vaiſſeau n'étoit venu au plutôt le ſecourir : mais s'il ne put s'en rendre maître, il eut du moins l'avantage de le couler à fond.

Le combat devint ſi acharné, qu'il dura avec le même feu & la même ardeur de part & d'autre depuis ſix heures du matin juſqu'à la nuit. Le Comte d'Etrées qui par le ſecours que l'Amiral Ruiter avoit donné au Vice-amiral Tromp, s'étoit vu arracher l'avantage qu'il avoit eu d'abord, le voyant alors engagé avec le Prince

1673. Robert, entreprit Tromp de nouveau avec le même ſuccès qu'il avoit eu au premier choc, ce qui obligea l'Amiral Ruiter de quitter encore le Prince Robert pour venir à ſon ſecours.

Après qu'il eut réparé les choſes par ſa préſence, il retourna contre le Prince Robert, & maltraita ſi fort ſon Vaiſſeau, qu'il faiſoit eau de tous côtés. On conſeilla à ce Prince d'en monter un autre, le ſien commençant de s'enfoncer, de maniere qu'on ne pouvoit plus ſe ſervir des batteries d'en-bas; mais crainte que cela n'ôtât le courage aux ſiens, il diſſimula le péril où il étoit, & continua le combat avec la même intrépidité.

Il n'y eut que la nuit qui pût faire ceſſer une Bataille ſi animée. Les Flotes ſe retirerent en divers Ports, & l'on jetta dans la mer ceux qui avoient été tués dans le combat. Les Anglois y perdirent deux Vaiſſeaux de Guerre avec quelques autres Bâtimens, & les Hollandois y eurent deux de leurs gros Vaiſſeaux coulés à fond, outre deux Frégates & trois Brulots.

Le Comte d'Etrées eut la plus grande part au ſuccès de ce combat, auſſi en eut-il la plus grande gloire, n'ayant perdu aucun Bâtiment de ſa Flote, & ſon avant-garde ayant coulé à fond les deux Vaiſſeaux qu'avoient perdu les ennemis, l'un deſquels notre Chevalier en eut tout l'honneur. 1673.

Les deux Flotes s'étant réparées, l'Amiral Ruiter eut permiſſion des Etats de s'éloigner de ſes Côtes: il ſe mit en pleine mer à deſſein de chercher la Flote des deux Nations pour avoir ſa revanche. Le Prince Robert qui vouloit retirer les Hollandois de leurs Côtes, fit quelques mouvemens en arriere, comme s'il eût voulu les éviter: mais ayant tout d'un coup tourné la pointe de ſes Vaiſſeaux contr'eux; il obligea l'Amiral Ruiter à prendre plus de précautions, car il croyoit n'avoir à faire qu'à des fuyards lorſqu'il fut obligé de combattre.

Le combat, qui avoit commencé avec beaucoup d'ardeur de part & d'autre, ceſſa au bout de quatre heures, quoique les Hollandois fuſſent retenus par un vent contraire qu'ils

1673. ne purent ſurmonter. Les Anglois ne furent pas aſſez habiles gens pour en profiter, ou ne le voulurent point faire ; ils ſe contenterent de les canonner ſans les aborder.

Le Comte d'Etrées qui ſe diſpoſoit à les pouſſer vivement, au déſeſpoir d'avoir perdu une ſi belle occaſion, en fit de grandes plaintes au Prince Robert, qui en accuſa le Vice-Amiral *Sprach*. Ces plaintes allerent juſques au Roi d'Angleterre, lorſque l'Armée Navale ſe fut retirée ſur ſes côtes pour ſe raccommoder. Ce Prince en rendant juſtice au Comte d'Etrées, & aux autres Officiers François, qui par leur valeur avoient procuré tous les avantages que les deux Nations avoient remportés ſur les Hollandois, pacifia toutes choſes dans le deſſein où il étoit de renvoyer les Flotes pour les combattre une troiſiéme fois.

L'Armée Navale des deux Couronnes radoubée & pourvue de tout ce qui lui étoit néceſſaire, le Roi de la Grande Bretagne l'alla viſiter lui-même, & donna ſes ordres au Prince Robert pour retourner à l'ennemi.

L'Amiral Ruiter au contraire eut

ordre de ſon côté d'éviter le combat, & de s'attacher uniquement à la garde des Côtes de Hollande. 1673.

L'Ordre de marche & de bataille de nos Flotes fut le même que dans les précédens combats, le Comte d'Etrées ayant l'avant-garde, le Prince Robert le corps de Bataille, & le Vice-Amiral Sprach l'arriere-garde. Dans cette diſpoſition l'Armée Navale prit le Chemin de Choonvelt, où l'Amiral Ruiter étoit toujours. Le Prince le provoqua au combat par pluſieurs coups de canon ; mais voyant qu'il n'en vouloit point hazarder, il continua ſa route dans le deſſein de chercher un endroit propre à pouvoir tenter une deſcente.

Les Etats-Généraux ayant eu avis que leur Flote des Indes étoit ſur le point de revenir, furent obligés de révoquer leurs premiers ordres, & d'en donner de nouveaux à leur Amiral, pour combattre celle des deux Nations, afin de n'être point fruſtrés d'un ſi riche convoi.

Ruiter diſſimula cependant ces ordres tant que le vent lui fut contraire ; mais dès qu'il fut au Nord, qui étoit

1673. ce qu'il pouvoit déſirer, il leva l'ancre, & ſuivit l'Armée des deux Rois, qui prenoit le chemin d'Amſterdam. Sur l'avis qu'en eut le Prince Robert il l'attendit de pied ferme ; mais Ruiter ſe tenant au-deſſus du vent, évita encore le combat, ſe contentant de ſe tenir à portée de ſecourir la Flote des Indes en cas de beſoin.

Les deux Armées demeurerent ainſi en préſence pendant deux jours. Le Prince Robert au déſeſpoir d'avoir le vent contraire, employa inutilement toute l'adreſſe des Matelots, pour réparer le tort qu'il lui faiſoit : le vent ayant changé à la fin, Ruiter l'ayant contraire à ſon tour, ſe retira promptement dans ſes bancs, où le Prince n'oſa le pourſuivre.

Le fruit que ce Prince retira du changement de vent, fut, qu'étant arrivé à Uli, un Vaiſſeau de la Flote des Indes richement chargé, vint ſe livrer au milieu de ſon Armée, n'ayant pas oui parler de la Guerre qui étoit entre les deux Nations ; ce qui toucha ſi fort les Hollandois, que dans la crainte qu'il n'arrivât la même choſe au reſte de la Flote, ils expédierent

des ordres preſſans à leur Amiral, de tout hazarder pour prévenir ce malheur. 1673.

Il leva l'ancre en même-temps, & apprit, chemin faiſant, que la Flote des deux Couronnes, après avoir tenté une deſcente en pluſieurs endroits, étoit devant Texel : il y fit voile, & ſe prépara au combat : les François & les Anglois en firent de même, & s'empreſſerent d'aller au-devant de lui. Le Prince Robert donna ordre au Comte d'Etrées de commencer l'action ; mais la nuit étant venue, avant que de ſe pouvoir joindre, elle fut remiſe au lendemain.

Le Comte d'Etrées ayant entrepris de couper pluſieurs Vaiſſeaux des ennemis, fut obligé d'eſſuyer le feu de preſque toute leur Flote, qui vint au ſecours de ceux qu'il avoit coupés. Jamais combat ne fut plus rude ni plus long, il dura depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans ſe ralentir de part ni d'autre.

Le Prince Robert qui avoit l'œil à tout, voulant aller donner du ſecours aux ſiens, fut entouré de Vaiſſeaux ennemis, & ſe trouva en ſi grand

1673. danger, qu'il ſe vit obligé d'arborer pavillon bleu (ſignal ordinaire des Anglois pour demander du ſecours) mais la fumée ayant empêché pendant quelque temps les ſiens de pouvoir le découvrir, le danger devint ſi grand, qu'on fut obligé de le changer tout au plus haut du Vaiſſeau, afin qu'on pût le voir de plus loin.

Ayant été enfin apperçu, pluſieurs Vaiſſeaux vinrent au ſecours de ce Prince, & le combat commença en cet endroit plus furieux qu'auparavant ; de ſorte que dans un moment il y eut un nombre infini de gens tués de part & d'autre.

Pour ce qui eſt du Comte d'Etrées, quand il vit qu'une Eſcadre ennemie vouloit encore percer au travers de la ſienne pour aller accabler le Prince Robert, il s'y oppoſa généreuſement, ſans avoir pû en venir à bout.

Enfin le combat n'auroit fini entre les deux Chefs que par la mort de l'un ou de l'autre, ſi l'on ne fût venu dire au Prince Robert que le Vice-Amiral Sprach, qui étoit aux mains avec le Vice-Amiral Blankert, étoit encore en plus grand danger que lui, ce qui

l'obligea de faire tant d'efforts, qu'il écarta tous les Vaiſſeaux qui l'environnoient, pour lui aller donner ſecours ; mais il arriva trop tard, car le Vice-Amiral Sprach, après avoir ſoutenu le combat avec beaucoup de courage, & avoir changé deux fois de Vaiſſeau, s'étoit malheureuſement noyé. 1673.

Comme la nuit approchoit, on ne ſongea de part & d'autre qu'à ſauver les Vaiſſeaux qui étoient le plus endommagés. Chacun s'étant retiré de ſon côté, le combat finit.

Le Comte d'Etrées ſoutint dans cette occaſion l'honneur de la Nation Françoiſe, auſſi bien que le Marquis de Martel & le Chevalier de Tourville, auxquels les Anglois & les Hollandois ne purent refuſer de grands éloges : le Marquis, qui étoit Chef d'Eſcadre, pour s'être démêlé, avec quatre Vaiſſeaux, d'une grande partie de la Flote ennemie qui avoit entrepris de le faire périr : & notre Chevalier, pour avoir avec ſon ſeul Vaiſſeau, combattu toujours avec avantage contre deux autres qui le preſſoient vivement.

1673. Les Flotes de France & d'Angleterre s'étant ſéparées après ce combat, rentrerent dans leurs Ports, & le Chevalier de Tourville revint à la Cour.

Le Comte d'Etrées rendant compte au Roi de la Campagne, lui parlant ſur les ſervices qu'avoit rendus dans les deux dernieres actions le Chevalier de Tourville, l'aſſura que c'étoit un des meilleurs Officiers que S. M. eût dans ſa Marine, capable déjà de commander ; ne voyant perſonne, ajouta-t-il, qui eût plus de valeur & d'intrépidité que lui dans un combat de Mer, qu'en même-temps il avoit de la prudence, & poſſedoit toutes les manœuvres.

Quelques jours après, le Roi ſortant d'entendre la Meſſe, ayant apperçu notre Chevalier, lui addreſſa la parole, pour lui faire connoître la ſatisfaction qu'il avoit de ſes ſervices, & des bons témoignages qu'on lui en avoit rendu.

Il reçut auſſi de la part du Miniſtr des marques de l'eſtime & de la confiance qu'il avoit en lui, car il le conſulta ſur le deſſein qu'il avoit d'engager

gager le Roi de remettre ſur pied une autre Armée Navale contre les Hollandois l'année prochaine, quand même l'Angleterre viendroit à rompre l'alliance qu'elle avoit avec la France, comme on commençoit déjà à le ſoupçonner, ayant appris les démarches que les Hollandois avoient fait & faiſoient continuellement près du Roi d'Angleterre, pour le détacher de nos intérêts. 1673.

Sur cet expoſé, notre Chevalier lui repréſenta que les Hollandois étoient forts en Vaiſſeaux, & qu'aux deux derniers campagnes, la Flote de France jointe à celle d'Angleterre, avoit à peine ſuffi pour pouvoir remporter les avantages qu'on avoit eu ſur eux, avec d'autant plus de raiſon, que leur Amiral Ruiter étoit un des plus grands hommes de mer qu'il y eût: Que dès que l'Angleterre ne ſeroit plus pour nous, & qu'elle joindroit ſes forces avec celles de Hollande, on ne pourroit leur oppoſer qu'une Armée Navale fort conſidérable, & qui fût au moins le double de celle que la France avoit eue les deux dernieres années.

1673. Que ſi le Roi ne jugeoit point à propos d'avoir tant de Vaiſſeaux ſur pied, qu'en ce cas il ſeroit de la prudence de ſe tenir ſur la défenſive, & garder nos Ports & nos Côtes pour empêcher les deſcentes. Ce Miniſtre fut ſurpris de la juſteſſe & de la ſolidité de ce diſcours, qui lui fit impreſſion : auſſi ſuivit-il ce conſeil comme on verra dans la ſuite.

Au commencement de cette année le Chevalier de Tourville eut une affliction des plus ſenſibles par la mort d'un de ſes freres qu'il aimoit tendrement : il fut à Tourville voir Madame ſa Mere & ſon aîné, pour ſe conſoler enſemble ſur leur perte commune. Il n'y reſta que peu de temps, étant obligé de retourner à la Cour.

Il la trouva dans une ſituation indéterminée entre la guerre & la paix. On entrera ici pour un plus grand éclairciſſement, dans un petit détail qu'on ne croit pas déplacé, d'autant mieux que la vie de notre Chevalier n'étant remplie que d'actions glorieuſes de ſa part, & des Guerres où il s'eſt ſignalé : il eſt néceſſaire d'en rapporter ſuccinctement les principes &

les motifs ; on continuera d'y joindre un court récit des événemens les plus mémorables arrivés de ſon temps. 1674.

Le Roi ſe vit obligé cette année d'avoir la Guerre, non-ſeulement contre les Hollandois, l'Eſpagne, l'Empereur, & tous les Princes de l'Empire, mais même contre le Roi d'Angleterre ſon Allié, qui fut contraint par les intrigues que les Etats-Généraux formerent dans l'intérieur de ſon Royaume & de ſon Parlement, d'abandonner ſon alliance avec la France. L'Evêque de Munſter & l'Electeur de Cologne furent auſſi obligés de prendre le même parti ; il n'y eut que l'Electeur de Baviere qui garda la neutralité, & le Roi de Suede comme Médiateur.

La médiation de ce dernier ayant été acceptée de part & d'autre, la Ville de Cologne fut choiſie pour y traiter la Paix. Les Conférences commencerent à s'y tenir. Le Roi y propoſa des conditions ſi juſtes & ſi raiſonnables, qu'on avoit tout lieu d'eſpérer qu'elles ſeroient unanimement acceptées ; mais les Hollandois flattés des nouveaux Alliés qu'ils s'étoient procu-

1674. rés, ne s'appliquerent qu'à ſuſpendre & à troubler l'effet des négociations. L'Empereur s'y étant prêté, commit dans cet temps un acte d'hoſtilité en la perſonne du Prince Guillaume de Fuſtemberg Plénipotentiaire de l'Electeur de Cologne, qu'il fit arrêter de force, contre le Droit des Gens, la bonne-foi, & la ſûreté des Miniſtres publics, qui doivent être des perſonnes ſacrées: ce qui obligea le Roi, dans les intérêts duquel ce Prince étoit entré fort avant, de ſe plaindre hautement de cette violence.

Il en demanda la réparation avec la liberté du priſonnier : mais comme l'Empereur refuſa de le ſatisfaire, ſous le prétexte que le Prince de Fuſtemberg étoit Sujet de l'Empire, & qu'il avoit trahi les intérêts de ſa Patrie, le Roi rappella ſes Ambaſſadeurs, les Conférences furent rompues, & l'on ſe diſpoſa de part & d'autre à continuer la guerre.

Le Roi ayant tant d'ennemis, ſe vit obligé d'avoir trois Armées ſur pied : une en Flandres, la ſeconde en Allemagne, & la troiſiéme en Rouſſillon. Outre cela il avoit à crain-

dre du côté de la Franche-Comté, qui appartenoit alors aux Eſpagnols, & où ils avoient des troupes qui pouvoient pénétrer dans le Royaume. Sa Majeſté prit la réſolution de faire la Conquête de cette Province avant l'ouverture de la Campagne. 1674.

Pour cet effet, Elle alla en perſonne à la tête d'une Armée s'en rendre maître, quoiqu'il y eût des Places bien fortifiées & munies de Troupes. Cette Conquête fut ſi rapide, que toute l'Europe en fut étonnée.

Le Roi donna le Commandement de ſon Armée de Flandres à Monſieur le Prince de Condé, qui prit dans cette Campagne les Châteaux d'Erklens, d'Argentau, & de Navague, gagna la fameuſe bataille de Senef contre le Prince d'Orange, & fit lever le ſiége d'Oudenarde que ce Prince avoit entrepris.

L'Armée d'Allemagne fut commandée par Monſieur de Turenne, qui gagna les Batailles de Seint-Zeim, de Deinskelm & de Mushaufem, & ſe rendit maître du Palatinat qu'il mit à contribution. L'Electeur Palatin, outré des ravages que les Troupes

1674. Françoiſes faiſoient dans ſon pays ; écrivit à Monſieur de Turenne une Lettre des plus vives & des plus emportées pour lui faire un appel.

Rien ne fit tant d'honneur à ce dernier que la réponſe pleine de modération & de politeſſe qu'il fit à cette Lettre, diſant qu'à l'égard de l'appel qu'il lui avoit fait, il ne pouvoit accepter cet honneur ſans la permiſſion du Roi ſon maître ; mais qu'en attendant de l'avoir obtenue, il étoit prêt de vuider ce différend à la tête de l'Armée des Alliés, & de celle qu'il avoit l'honneur de commander ; ce que l'Electeur ne jugea pas à propos d'accepter.

Le Comte de Schomberg eut le commandement de l'Armée de Rouſſillon, où il gagna la bataille de Morillas.

A l'égard de la Marine, le Marquis de ** ayant réfléchi ſur ce que lui avoit dit le Chevalier de Tourville, comme on l'a déja vu, ſe détermina d'inſpirer au Roi de ne point mettre cette année d'Armée Navale ſur pied contre les Hollandois ; on ſe contenta de pourvoir à la ſûreté des Côtes ;

cependant Sa Majeſté fit équipper à Toulon une Eſcadre pour ſeconder le deſſein qu'elle avoit formé du Siége de Roze. 1674.

Cette Eſcadre devoit être commandée par le Duc de Vivonne. Notre Chevalier fut nommé pour en être, & ſuivant ſes ordres, partit pour ſe rendre à Toulon : mais l'échec que le Comte Schombert reçut en Rouſſillon par l'Armée d'Eſpagne, qui avoit été plus nombreuſe qu'on ne s'étoit attendu, fit échouer ce projet.

Le Chevalier de Tourville revint à la Cour. Le Miniſtre de la Marine qui l'affectionnoit beaucoup, lui dit qu'il avoit grand plaiſir de le voir ; mais, que s'il n'avoit pas tant preſſé ſon retour, il auroit reçu des ordres qui lui auroient épargné la peine de retourner au plutôt à Toulon : il ne s'expliqua pas alors davantage avec lui.

Deux jours après il lui dit, qu'il avoit envoyé ordre dans ce Port d'y équipper une Eſcadre de ſix Vaiſſeaux de Guerre, de quantité de Flutes & de Barques longues chargées de vivres & de munitions, que Mrs. les Chevaliers de Valbelle & de Valavoir

devoient commander. Que le Roi en-
1674. voyoit ce ſecours aux Meſſinois révoltés contre le Roi d'Eſpagne, qui étoient venus implorer la protection de la France; qu'il étoit nommé pour commander un de ces ſix Vaiſſeaux & qu'il n'avoit qu'à ſe diſpoſer de retourner au plus vîte à Toulon, où la Flote ſeroit bientôt en état de partir, tous les Vaiſſeaux étant déja prêts.

Sur cet ordre notre Chevalier ſe rendit en diligence à Toulon; le Chevalier de Valbelle & de Valavoir le ſuivirent de près, & l'on mit à la voile. La Flote arriva à Meſſine vers la fin du mois de Septembre: ce ſecours n'étoit pas conſidérable, le Roi n'ayant pas voulu d'abord en envoyer de plus fort, ſans être aſſuré des forces des Révoltés: il ne conſiſtoit qu'en quelques troupes de débarquement, & en Bled, dont ils avoient grand beſoin.

Les Révoltés avant l'arrivée du Chevalier de Valbelle, avoient attaqué les Forts de Meſſine, dont ils s'étoient rendus maîtres, à la réſerve de celui de St. Salvador.

Les

Les Eſpagnols avoient auſſi demandé de leur côté du ſecours au Vice-Roy de Naples & aux Puiſſances voiſines alliées à la Couronne d'Eſpagne. Ils en reçûrent 13. Galeres, ſçavoir 5. de la Religion de Malthe, 5. de l'Etat de Genes, & le reſte de Naples. 1674.

Toutes ces forces ſe joignirent aux Vaiſſeaux que le Roi d'Eſpagne leur envoya, chargés de troupes qu'on avoit embarquées en Catalogne ſous les ordres de Dom Bertrand de Guevara, qui devoit empêcher l'entrée du ſecours que le Roi ſe diſpoſoit d'envoyer à cette Ville.

Le Chevalier de Valbelle étant inſtruit de tout cela avant de partir de Toulon, fit ſes diſpoſitions, en cas qu'il fut attaqué en arrivant à Meſſine. Il donna l'avant-garde à commander au Chevalier de Tourville, l'arriere-garde à Monſieur de Valavoir, & il étoit au centre. La Flotte d'Eſpagne fut avertie du jour que celle de France étoit partie de Toulon; cependant quand le Chevalier de Valbelle parut, elle demeura comme immobile, il n'y eut que le Château de Saint Salvador

1674. qui lui tira quelques coups de canon, ce qui ne l'empêcha pas de paſſer, & de débarquer tout ce qu'il avoit apporté de France.

Le Chevalier de Valbelle, après avoir reçu les harangues du Senat, leur conſeilla d'attaquer le Château avec toutes leurs forces, & pour les y engager, leur promit de faire débarquer ſes troupes. Sa propoſition ayant été approuvée, ils ſe mirent en état de l'éxécuter.

Le Fort ſe défendit pendant quelques jours avec beaucoup de vigueur; mais le Chevalier de Valbelle y ayant fait attacher le Mineur, & la mine étant prête à jouer, il fit avertir le Gouverneur que s'il différoit davantage à ſe rendre, il n'y auroit plus de quartier pour lui: celui-ci traita, à condition que s'il paroiſſoit du ſecours avant huit jours, la capitulation n'auroit point lieu; mais bien loin qu'il parût en venir, les Galeres de Malthe & de Genes s'étant retirées, le Château fut remis entre les mains des Meſſinois.

Après cette expedition, la Flote de France eut ordre de reſter à Meſſine,

Sa Majeſté ayant deſſein de la fortifier d'autres Vaiſſeaux qu'elle faiſoit équipper en diligence à Toulon pour y envoyer. 1674.

Le Roi ſe trouva obligé cette année, par la quantité de Puiſſances declarées contre lui, d'avoir quatre Armées ſur pied, outre celle de Mer. Les dépenſes extraordinaires qu'il fut contraint de faire pour les entretenir, le forcerent à mettre de nouveaux impôts ſur ſes Sujets, qui donnerent occaſion à des révoltes dans deux de ſes Provinces, & qui furent formentées ſous-main par des Emiſſaires envoyés ſecrettement de la part des ennemis de Sa Majeſté. 1675.

La premiere fut en Guienne. Le Maréchal d'Albret, Gouverneur de cette Province, qui y commandoit, l'appaiſa dès le commencement; mais celle de Bretagne donnoit à craindre pour de plus grandes ſuites, par l'eſpérance que les Révoltés avoient d'être ſoutenus par les Hollandois, comme il leur avoit été promis.

Elle commença d'abord à Rennes: le Marquis de Coëtlogon qui en étoit Gouverneur, l'appaiſa. Elle ſe com-

1675. muniqua enſuite à Nantes, à Morlaix, & dans les Campagnes voiſines, où les attroupemens furent plus conſidérables, étant au nombre de ſept à huit mille hommes qui ravageoient tout le pays, pillant les maiſons des Gentilhommes, & faiſant de grands deſordres; ce qui obligea le Roi pour les réduire, d'y envoyer les deux Compagnies de Mouſquetaires, qui diſſiperent ces attroupemens, & la ſédition finit par la punition des coupables.

Les Armées de Terre que S. M. eut cette année, furent celle de Flandres, commandée par le Roi en perſonne, & ſous lui le Prince de Condé: celle ſur la Meuſe par le Maréchal de Crequi. On prit cette Campagne Liége, Dinant, Huy & Limbourg: celle du Rouſſillon par le Duc de Schomberg, qui prit belle-Garde.

Monſieur de Turenne avoit le commandement de celle d'Allemagne, & ſe diſpoſoit à faire une Campagne des plus glorieuſes. Il avoit réſolu d'attaquer le Comte de Montecuculli, qui commandoit l'Armée des ennemis; & qui s'étoit mis derriere un ruiſſeau

qui ſéparoit les deux Armées. Mr. de Turenne ordonna à Monſieur de St. Hilaire Commandant l'Artillerie, de reconnoître les poſtes, pour faire des batteries ; & en même-temps ayant averti qu'on voyoit faire quelques mouvemens à l'Infanterie ennemie du côté d'une montagne, il y courut promptement pour examiner ſa contenance : ils étoient ſi proche, qu'on pouvoit reconnoître leurs Officiers. 1675.

Monſieur de Saint Hilaire vint rejoindre Monſieur de Turenne ; & dans le temps qu'il lui rendoit compte de ce qu'il avoit fait, ſuivant ſes ordres, un coup de canon qui partit d'une batterie de ſix piéces que le Comte de Montecuculli avoit miſe ſur une petite hauteur, emporta, à Monſieur de St. Hilaire le bras qu'il tenoit tendu pour les faire remarquer à Monſieur de Turenne : ce même coup alla donner dans l'eſtomac de ce Général, & le tua ſur le champ. Ce fut un manteau d'écarlate que portoit ce jour-là Monſieur de St. Hilaire, qui cauſa à la France ce malheur, qui fut d'autant plus grand, que la perte étoit irréparable.

1675. Ce grand homme mourut à l'âge de 64. ans, au comble de ſa gloire: il étoit non-ſeulement le plus grand Capitaine de ſon ſiecle, mais encore le plus honnête-homme, généralement aimé & eſtimé, ſur-tout des troupes. Le Roi voulant laiſſer à la poſtérité des marques éclatantes de reconnoiſſance pour les grands ſervices qu'il avoit rendu à l'Etat, ordonna que ſon corps fût inhumé à Saint Denis, où eſt la Sépulture de nos Rois. Après ſa mort, ſon neveu Monſieur de Lorges Lieutenant-Général prit le commandement de l'Armée.

Ayant parlé des Evenemens les plus remarquables de cette année en France, il faut revenir à Meſſine où étoit toujours le Chevalier de Tourville avec Mrs. de Valbelle & de Valavoir, en attendant le nouveau ſecours que le Roi devoit y envoyer. Ce ſecours fut plus conſiderable que le précédent; il étoit commandé par le Duc de Vivonne, qui eut ordre en arrivant à Meſſine, de prendre la qualité de Vice-Roi. Il arriva le 11. Janvier à la vue du Fare.

Il y trouva les Eſpagnols, qui ayant joint à leurs Vaiſſeaux ceux du Royaume de Sicile, de Naples & de Sardaigne, compoſoient une Flote de vingt Vaiſſeaux de Guerre & de 17. Galeres, avec laquelle ils fermoient entierement l'entrée de la Ville. Elle étoit commandée par le Marquis de Viſo. 1675.

Le Duc de Vivonne n'avoit que neuf Vaiſſeaux de Guerre, une Frégate, & trois Brulots : il étoit accompagné d'un grand nombre de Bâtimens chargés de troupes, de Vivres, d'Armes, & de Munitions, qu'il portoit aux Habitans : voyant qu'il n'étoit pas poſſible d'entrer dans Meſſine, ſans combattre les Eſpagnols, il réſolut de le faire malgré leur grande ſupériorité.

Le Chevalier de Valbelle inſtruit du ſecours que le Duc de Vivonne amenoit, & de l'impoſſibilité qu'il y avoit de le faire entrer dans le Port, ſans combattre les Eſpagnols, qui étoient infiniment ſuperieurs, fit armer tous les Vaiſſeaux du Roi, pour aller au-devant de la Flote.

1675. Les Eſpagnols voyant que le Duc de Vivonne ſe diſpoſoit à combattre, ſe préparerent de leur côté à en faire de même. A peine ce Duc eut-il mis ſon Armée en bataille, que les ennemis ſe confiant ſur le nombre de leurs Vaiſſeaux, vinrent ſur lui à hautes voiles. Le combat fut opiniâtre & ſanglant de part & d'autre, & l'avantage reſta quelque-temps douteux : mais le Chevalier de Tourville qui faiſoit l'avant-garde, étant ſorti du Fare au plus fort du combat, ſuivi de cinq Vaiſſeaux commandés par le Chevalier de Valbelle : tomba ſur les Eſpagnols par derriere, & commença à les mettre en deſordre.

Notre Chevalier avec le Vaiſſeau qu'il montoit, ſe trouva avoir à faire contre deux des ennemis qu'il attaqua avec tant de vigueur & en ſi bon ordre, qu'un des deux Vaiſſeaux fut coulé à fonds, & l'autre fut obligé de ſe larguer pour ſe radouber dans ſes manœuvres & éviter l'abordage, ce qui allarma le reſte de l'Armée Eſpagnole.

En même-temps Mr. de Vivonne ſecondé par Mr. le Marquis du Queſ-

ne, profitant du mouvement que l'avantage de notre Chevalier les avoit obligé de faire, les attaqua avec tant de vigueur, que toute leur Armée fut obligée de prendre la fuite & de ſe retirer à force de voiles à Naples, après avoir eu quatre Vaiſſeaux coulés à fonds, & avoir perdu conſidérablement de monde. 1675.

Le Duc de Vivonne entra le lendemain dans Meſſine, y fut reçû & reconnu en qualité de Vice-Roi. Les grands ſecours qu'il amena firent grand plaiſir aux Meſſinois, & les entretinrent quelque temps dans le parti qu'ils avoient pris. Mais la conduite du Duc de Vivonne, & de la plûpart des Officiers des troupes de débarquement, jointe à la diſette que le peuple commençoit à ſouffrir, par le peu d'ordre qu'il y eut dans la diſtribution des Bleds que le Roi avoit envoyés, & par l'avarice de pluſieurs, firent que les Meſſinois commencerent à ſe repentir de leur révolte, & à ſouhaiter de rentrer ſous la domination de leurs Maîtres naturels.

Cela fit naître pluſieurs conſpirations que le Duc de Vivonne fut obli-

1675. gé d'aſſoupir ; ce qui l'empêcha de travailler à s'ouvrir des paſſages dans la campagne, pour en retirer les vivres que les Eſpagnols retenoient.

Le Chevalier de Tourville qui avoit mis pied à terre, & qui étoit logé dans Meſſine, apprit par ſon Hôte qui avoit une grande amitié pour lui, & qui étoit un des principaux Habitans de la Ville, & du nombre des mécontens, tous les ſujets de plainte qu'ils avoient contre le Duc de Vivonne.

Qu'ils étoient réſolus de travailler auprés de leur Roi à faire leur paix ; mais qu'au préalable ils vouloient faire ſçavoir au Roi de France, dont ils avoient reçu tant de marques de protection, leurs plaintes contre ce Duc, qui les alloit mettre par ſa conduite à leur égard, dans la dure néceſſité d'implorer la clémence du Roi leur Maître ; que pour cet effet, ils avoient ſecrettement député deux de leurs plus notables Habitans pour paſſer en France.

Le Duc de Vivonne ignoroit cette députation. Le Chevalier de Tourville ſe crut obligé de l'apprendre à

ſon Général, pour qu'il prévînt les mauvais effets que feroient à la Cour les plaintes qu'on y alloit porter contre lui. Ce Duc lui témoigna être bien ſenſible au ſervice qu'il lui rendoit, & ſur le champ il écrivit au Miniſtre pour ſe juſtifier. 1675.

L'Officier qu'il chargea de ſes Lettres arrivé à Marſeille fit une ſi grande diligence, qu'il fut à la Cour plutôt que les Députés de Meſſine, qui trouverent le Roi prévenu ſur toutes leurs plaintes. Sa Majeſté qui avoit intérêt que cette révolte durât, pour cauſer une diverſion aux forces du Roi d'Eſpagne, appaiſa les Meſſinois, & les encouragea à ſoûtenir le parti qu'ils avoient pris, leur promettant de nouveaux ſecours. En éxécution de cette promeſſe, il leur envoya un renfort avec des munitions par ſes Galeres, qui arriverent à Meſſine dans le mois de Juin.

Ces nouveaux ſecours arrivés, le Duc de Vivonne ſe trouva aſſez fort pour laiſſer dans la Ville un nombre ſuffiſant de troupes afin de contenir les mécontens, & ſe ſervir du reſte pour pouſſer ſes conquêtes ſur les

1675. Côtes de Sicile, qui étoit le ſeul moyen de pouvoir tirer à l'avenir les vivres néceſſaires pour la ſubſiſtance des Meſſinois.

Après s'être pourvû de tout ce qui étoit néceſſaire pour un Siége, il s'embarqua le 15. Août, arriva le 17. devant la Ville d'Angouſta, entre Siracuſe & Catane; il en fit le Siége, & emporta la Place en ſix jours: il s'empara enſuite de la petite Ville de Lentini, & ſe rendit maître d'une partie du pays des environs, qui eſt la plus fertile de toute la Sicile.

Dès le mois de Mars la Reine Régente d'Eſpagne ſous prétexte de rétablir les affaires de Sicile, avoit nommé Dom Juan d'Autriche pour y commander avec le titre de Vice-Général du Roi Catholique dans tous ſes Etats d'Italie; elle avoit ſollicité avec empreſſement les Hollandois d'envoyer en Eſpagne une Flote qui pût porter ce Prince en Sicile avec les troupes & la Nobleſſe qui devoit l'accompagner.

Dom Juan étant bien perſuadé que l'intention de la Reine n'étoit que de l'éloigner du Roi, qui alloit bien-tôt être déclaré majeur ne ſe preſſa pas

de ſortir d'Eſpagne, comptant d'être bien-tôt rappellé à Madrid. Cependant la Flote d'Hollande commandée par l'Amiral Ruiter, arriva dès le mois de Septembre à Cadix, pour tranſporter ce Prince en Italie ; mais il trouva des prétextes pour différer ſon départ juſques au 9 de Novembre que le Roi fut déclaré majeur. Au ſortir de la cérémonie ce Monarque lui écrivit de ſa main de ſe rendre inceſſamment auprès de lui. Dom Juan manda auſſi-tôt à Ruiter qu'il pouvoit paſſer ſans lui à la Méditerranée, & qu'il ne ſongeoit plus au voyage de Sicile. Ruiter partit ſur le champ pour s'y rendre avec 24 Vaiſſeaux de Guerre, quatre Brulots, & quatre Barques d'avis. 1675.

Il eſſuya deux tempêtes avant d'arriver au port de Caglia, où il avoit réſolu de mouiller. Il raſſembla ſes Vaiſſeaux, qui s'étoient diſperſés à Melaſſo, & de-là il fut à Lipari pour être mieux à l'abri du gros temps qu'il faiſoit. La préſence de cette Armée Navale donna la hardieſſe aux Eſpagnols d'attaquer le Fort Dibiſſo que les François occupoient, & s'en rendirent maîtres.

1675. Dans ce temps-là on apprit à Meſſine que le Roi avoit fait une promotion de huit Maréchaux de France, qui furent, les Ducs de Navailles, de Schomberg, de Vivonne, de Duras, de la Feuillade, de Luxembourg, le Marquis de Rochefort, & le Comte d'Eſtrades.

Le Duc de Vivonne reçut ſur ſa nouvelle dignité des complimens de tout ce qui étoit ſous ſa domination en Sicile, mais le corps de la Marine fit des Fêtes & des réjouiſſances particulieres ; c'étoit le premier de leur corps qui avoit été honoré de cette ſuprême dignité, n'y ayant eu juſqu'alors aucun exemple que le ſervice de Mer l'eût procuré à perſonne.

Lorſque le Chevalier de Tourville félicita en particulier le nouveau Maréchal, ce Duc lui dit : *Je ſouhaite, Mr. le Chevalier, pouvoir un jour vous faire un pareil compliment ; ſi Dieu nous conſerve tous deux, je ne déſeſpere pas de le faire ; car votre mérite vous procurera immanquablement cette dignité, puiſqu'on commence d'en récompenſer les Officiers de Marine.*

A la fin de cette anné le Roi fit 1676.
auſſi une promotion dans la Marine, dans laquelle notre Chevalier eut la ſatisfaction de voir que S. M. l'avoit fait Chef-d'Eſcadre : il en apprit la premiere nouvelle par une Lettre de Monſieur le Marquis de ** Voici ce qu'il lui écrivit.

Le Roi vient de vous faire, Mr. Chef-d'Eſcadre : c'eſt une preuve de la ſatisfaction qu'il a de vos ſervices, & de la juſtice qu'il rend à votre mérite ; je vous en félicite, & me fais un plaiſir de vous l'apprendre, par la part que je prends à ce qui vous regarde, & à l'amitié avec laquelle je ſuis, &c.

Le Roi de Suede, médiateur des Puiſſances en guerre, faiſoit toujours ſon poſſible pour procurer la paix à l'Europe : les négociations s'étant enfin rénouées au commencemeut de cette année, on choiſit la Ville de Nimégue pour le lieu du Congrès.

Mr. du Queſne partit de Sicile au mois de Décembre pour aller en Cour de la part du Duc de Vivonne, repréſenter à Sa Majeſté la néceſſité qu'il y avoit d'envoyer de nouveaux ſecours à Meſſine.

1676. Pendant que les Plénipotentiaires des Parties Belligerentes s'aſſembloient à Nimegue pour y traiter de la paix, le Roi, qui la déſiroit véritablement pour le ſoulagement de ſes peuples, prenoit de juſtes meſures pour rendre ſes troupes complettes, & faiſoit travailler à des préparatifs pour être en état de faire en perſonne de nouvelles conquêtes, afin d'obliger ſes ennemis de ne plus troubler les négociations de cette paix qui ſeule pouvoit finir une guerre qui avoit coûté tant de ſang de part & d'autre.

Le Roi eut cette année quatre Armées ſur pied, une en Allemagne commandée par le Maréchal de Luxembourg qui gagna la bataille de Koëkéesberg, une autre entre la Sambre & la Meuſe par le Maréchal de Rochefort, celle de Catalogne par le Maréchal de Navaille, & celle de Flandres par le Roi en perſonne, & ſous lui les Maréchaux de Crequi, d'Humieres, de Schomberg, de la Feuillade, & de Lorge. Sa Majeſté prit Condé, Bouchain, Aire, & le Fort de Liviek.

Revenons

Revenons aux affaires de Meſſine. 1676.
On a déja vu comme Mr. du Queſne étoit venu en France pour demander de plus grands ſecours. Sa Majeſté fit pour cela équipper de nouveaux Vaiſſeaux, & lui en donna le commandement.

Il partit des Côtes de Provence, avec une Flote compoſée de 20 Vaiſſeaux de guerre, 6 Brulots, & quelques autres Bâtimens chargés de vivres & de munitions, & prit ſa route pour entrer dans le Fare de Meſſine par le côté du Nord: l'Amiral Ruiter voulant lui en diſputer l'entrée, l'attendit juſques au cinq de Janvier à la rade de Melazzo où les Eſpagnols devoient ſe joindre à lui; mais n'ayant pas été aſſez tôt prêts, il en partit ſans eux crainte d'être prévenu par le Général François, avant qu'il ſe pût mettre entre le Fare & lui.

La Flote de France découvrit celle de Hollande le 7 de Janvier auprès de l'Iſle de Stromboli. Le Marquis de Previlly, qui ſe trouvoit alors à l'arriere-garde, avec la diviſion qu'il commandoit revira au large dès qu'il apperçut les ennemis pour étendre la

1676. ligne qui étoit trop ſerrée par les Iſles, de maniere que ſa diviſion ſe trouva à l'avant-garde, celle de Monſieur du Queſne au corps de Bataille, & celle de Monſieur de Gabaret à l'arriere-garde.

L'Armée de France demeura tout le jour & toute la nuit dans cette diſpoſition, à la vue des ennemis, ſans qu'ils profitaſſent de l'avantage du vent qu'ils avoient pour commencer l'attaque ; mais ayant un peu changé le 8. à la pointe du jour, Monſieur de Queſne fit revirer, & gagna le vent. Dès-qu'au moyen de ce mouvement le Marquis de Previlly eût atteint la tête des ennemis, il commença le combat ſur les neuf heures du matin, il fut ſi opiniâtre & ſi long qu'il dura juſques à deux heures après midi, que ce dernier fit enfin plier l'avant-garde des ennemis qui lui étoit oppoſée, où le contre-Amiral Veiſchoor qui la commandoit fut tué.

Monſieur du Queſne ayant de ſon côté combattu le corps de Bataille, avoit ſi vivement preſſé l'Amiral Ruiter qu'il avoit été obligé de ſe couvrir de ſes deux Matelots. Il ſurvint alors

un calme qui empêcha l'Armée de France de pouvoir profiter du déſordre qu'elle avoit commencé de mettre dans celle des ennemis, & donna moyen aux Galeres d'Eſpagne qui étoient à Lipary de venir remorquer les Vaiſſeaux Hollandois qui étoient endommagés, & qui ne purent être enlevés par ceux de France à cauſe du calme. 1676.

Elles ne purent pourtant empêcher qu'un de l'avant-garde ennemie ne coulât bas du grand nombre de coups de canon dont il avoit été percé: L'arriere-garde commandée par Monſieur de Gabaret trouva plus de réſiſtance; mais elle contraignit celle des ennemis de ſe retirer avec le reſte de la Flote.

Le lendemain Monſieur d'Almeras Lieutenant-Général qui venoit de France avec dix Vaiſſeaux joignit Mr. du Queſne; l'Amiral Ruiter fut pareillement joint par le Prince de Monté-Sarchio, avec dix autres Vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, & un Brulot. Les deux Armées renforcées de part & d'autre, demeurerent deux jours en préſence ſans oſer s'attaquer. Mr.

1676. du Queſne ſçachant la néceſſité où étoit Meſſine d'avoir un prompt ſecours, & la difficulté de le faire entrer par la route qu'il tenoit, tant que les ennemis fermeroient l'entrée du Fare, réſolut de faire le tour de la Sicile, afin d'y entrer par le Sud.

Le Chevalier de Tourville auroit bien voulu que les Vaiſſeaux du Roi fuſſent ſortis, comme l'année paſſée, pour attaquer l'Armée des ennemis par derriere, dans le temps qu'elle combattoit contre Mr. du Queſne; mais il ne pût l'obtenir: ce fut inutilement qu'il en parla au Maréchal de Vivonne.

L'Amiral Ruiter fit voile à Naples dans le deſſein de repaſſer en Hollande, & dans le temps qu'il en alloit partir, il reçut de nouveaux ordres qui l'obligerent de demeurer dans les mers de Sicile.

Il y reſta ſans rien entreprendre juſques au commencement du mois d'Avril, qu'il vint avec ſa Flote & celle d'Eſpagne ſe préſenter devant Meſſine pendant que les troupes de cette Couronne qui étoient à terre ſe poſterent au Salvador des Grecs, à

la portée du canon de la Ville, dans le deſſein de l'aſſiéger en même-temps par terre & par mer. 1676.

Toute la Flote de France étoit dans le port, lorſque celle des ennemis parut. Le Maréchal de Vivonne en étant averti, tint un Conſeil de Guerre à ce ſujet, où notre Chevalier parla avec tant de force ſur la néceſſité qu'il y avoit de les combattre pour les éloigner de la Côte, & leur ôter l'envie de revenir ſi près de Meſſine, que ſon avis fut applaudi, & paſſa tout d'une voix.

Monſieur du Queſne fut chargé de cette expédition; mais le vent lui étant contraire, il ne put ſortir de tout ce jour-là du port: le lendemain le vent étant devenu favorable, toute la Flote mit à la voile, & alla mouiller le long de la Côte de Meſſine. Les premiers Vaiſſeaux qui s'approcherent de Saint Salvador des Grecs, tirerent ſur les troupes qui s'y étoient poſtées. Le Duc de Vivonne qui étoit reſté dans la Ville, ayant en même-temps fait faire une ſortie par les troupes Françoiſes, les Eſpagnols furent repouſſés avec 500 hommes de perte, tant tués que bleſſés.

1676. Ce fut le 28 Avril que Monſieur du Queſne partit des environs de Meſſine. Dès que l'Amiral Ruiter en eut avis, il s'avança avec toute ſa Flote & celle d'Eſpagne, à meſure que Monſieur du Queſne approchoit : Les Flotes ſe rencontrerent le 21 à midi à trois lieues d'Angouſta, & par le travers du Golfe de Catane.

Celle de France étoit compoſée de 30 Vaiſſeaux & de ſept Brulots. Le Marquis d'Almeras Lieutenant-Général commandoit l'avant-garde, Mr. du Queſne le corps de Bataille, ayant avec lui le Chevalier de Tourville & le Marquis de Preüilly tous deux Chefs d'Eſcadre : Mr. de Gabaret commandoit l'arriere-garde.

Celle des ennemis étoit de 29 Vaiſſeaux, tant Eſpagnols que Hollandois, de neuf Galeres & de quelques Brulots : L'Amiral Ruiter ſe mit à l'avant-garde, les Vaiſſeaux du Roi d'Eſpagne étoient au corps de bataille, & le Vice-Amiral Haën commandoit l'arriere-garde. Pendant que les Flotes s'approchoient, le Chevalier de Bethune ſortit du port d'Angouſta, & paſſa avec ſon ſeul Vaiſſeau entre les

deux lignes pour joindre l'Armée de France. 1676.

Les deux avant-garde commencerent le combat ſur les trois heures après midi, & s'attaquerent avec tant de valeur, que preſque tous les Vaiſſeaux qui les compoſoient furent de part & d'autre endommagés, le canon y fut ſervi avec beaucoup de viteſſe, auſſi-bien que la mouſqueterie, ce qui rendit l'action une des plus ſanglantes qu'on eut vu juſqu'alors en mer. Le Marquis d'Almeras fut tué dans le fort du combat, étant ſur le tillac à donner ſes ordres.

Le Chevalier de Tambonneau qui commandoit un Vaiſſeau de cette avant-garde fut emporté d'un coup de canon. Mr. du Queſne apprenant la mort de Mr. d'Almeras, & voyant que tout le fort du combat étoit à l'avant-garde, y envoya le Chevalier de Tourville avec deux Vaiſſeaux pour la ſoutenir.

Notre Chevalier, qui avoit déjà un vrai chagrin de n'être point à cette attaque, où étoient les plus forts coups, ſe hâta de s'y rendre dès qu'il en eut reçu l'ordre; dans ce temps, le

1676. Vaiſſeau de Monſieur d'Almeras qui combattoit contre celui que montoit l'Amiral Ruiter ne ſe battoit que foiblement, ce que le Chevalier de Tourville ayant remarqué en arrivant, s'y rendit pour le ſoutenir.

L'Amiral Ruiter qui comptoit ſe rendre maître de ce Vaiſſeau, voyant qu'on venoit le ſecourir, attaqua avec fureur notre Chevalier, qui ſoutint avec fermeté ce premier choc, après lequel il attaqua à ſon tour cet Amiral; jamais il ne ſe fit un plus grand feu, & l'on ne vit un combat plus vif ni plus ſanglant qu'entre ces deux Vaiſſeaux, il ſembloit devoir eux ſeuls décider du gain de cette bataille.

Ruiter qui n'avoit jamais eſſuyé une plus vive attaque, ni un ſi preſſant danger, comme il le dit enſuite, s'expoſa plus qu'aucun des ſiens pour les animer & encourager par ſa préſence; il eut le devant du pied gauche emporté d'un éclat, & les deux os de la jambe droite briſés, il tomba du coup, il ſe fit une légere bleſſure à la tête, cela ne l'empêcha point de continuer à donner ſes ordres le reſte du jour avec le même ſang froid que s'il n'avoit

n'avoit pas été bleſſé ; mais voyant cinq Vaiſſeaux, du nombre deſquels étoit celui qu'il montoit, ſi endommagés, qu'il n'étoit pas poſſible de les empêcher de tomber entre les mains des François, il les fit remorquer environ à une heure de la nuit. 1676.

Les Eſpagnols commandés par le Prince de Monté-Sarchio, ſe tinrent fort au vent & demeurerent à la grande portée du canon pendant le combat, de maniere qu'ils n'eurent preſque aucune part à l'action, & que tous les efforts de la Flote de France tomba entiérement ſur les Hollandois, qui ſe plaignirent hautement des Eſpagnols : dès-que ceux-ci virent qu'on venoit à eux, qu'on les attaquoit avec beaucoup de vigueur, & qu'on ne ſongeoit qu'à les aborder, ils ſe retirerent, ſans penſer qu'ils abandonnoient ceux qui n'étoient dans le danger que pour être venus à leur ſecours.

Leur retraite ayant beaucoup affoibli les Hollandois, le Vice-Amiral Haën qui avoit l'arriere-garde, tâcha de prendre la place des Eſpagnols ; mais Monſieur de Gabaret le tint toujours en échec : Monſieur du Queſ-

1676. ne étant ſurvenu pour l'accabler, on alla demander à l'Amiral Ruiter ce qu'il falloit faire dans ce déſordre : Ce grand Homme qui ſouffroit des douleurs inconcevables avec une force d'eſprit merveilleuſe, ordonna qu'on ſe retirât. Cet ordre donné, chacun ſe ſervit de ſes voiles pour hâter ſa retraite. La Flote ennemie, favoriſée par la nuit, ſe retira à Siracuſe.

Monſieur du Queſne ne pouvant la pourſuivre à cauſe de l'obſcurité, demeura ſur le lieu où s'étoit donné le combat, & dès que le jour parut, il fit voile pour Siracuſe, où s'étant préſenté en bataille à la rade, il provoqua les ennemis, qui ſe contentérent de tirer quelques coups de canon ſans vouloir ſortir.

Les bleſſures de l'Amiral Ruiter allerent d'abord aſſez bien, & l'on commençoit à en eſpérer la guériſon : mais la fievre l'ayant pris quelques jours après, & la gangrene s'étant miſe à ſes plaies, il mourut à Siracuſe le 29. Avril.

Ce fut une perte irréparable pour les Hollandois, car cet Amiral avoit toutes les qualités d'un grand Capitaine ;

il joignit une intrépide valeur à une prudence & une habileté consommée dans les combats de mer. Sa naissance étant des plus médiocres, il ne devoit qu'à son seul mérite, son élévation aux plus grands honneurs de son Pays. 1676.

Cet Amiral deux jours avant sa mort parlant de cette affaire, dit que du moment que le Chevalier de Tourville l'avoit attaqué, il s'étoit vu dans un danger, dont il n'avoit jamais essuyé de pareil; qu'il avoit été surpris de sa valeur, de sa justesse & promptitude dans ses manœuvres, & que si ce Chevalier vivoit, il deviendroit un des plus grands hommes de mer. Un éloge pareil dans la bouche d'un ennemi vaincu & mourant, n'est point suspect; & encore moins de la part d'un aussi grand homme que Ruiter.

Toutes les Rélations de cette affaire qui parurent dans ce temps-là, disoient que notre Chevalier avoit fait déterminer la victoire pour les François, par tout ce qu'il avoit fait, qui tenoit du prodige.

1676. La Flote de France étoit déja de retour à Meſſine, lorſque toutes les Galeres du Roi avec trois Vaiſſeaux de guerre y arriverent le 21. May. Le Maréchal de Vivonne réſolut après l'arrivée de ce nouveau ſecours de tenter une action d'éclat, qui ne fut pas moins glorieuſe à la réputation des Armes du Roi, qu'utile aux Meſſinois, en mettant les ennemis hors d'état de tenir déſormais la mer, & par-là rendre pour toujours le paſſage libre aux Vaiſſeaux qui apportoient des vivres à la Ville.

Il s'embarqua lui-même ſur la Flote compoſée de 28. Vaiſſeaux de guerre, 25. Galeres & 9. Brulots, & ſortit du port le 28. May; celle des ennemis après s'être raccommodée, étoit ſortie de Siracuſe: Le Maréchal de Vivonne qui la découvrit près de Palerme le 31. envoya une Felouque ſoutenue de Galeres pour connoître leur diſpoſition.

On lui rapporta que cette Flote étoit compoſée de 27. Vaiſſeaux de guerre, de 19. Galeres rangées dans les intervales; & de quatre Brulots; qu'elle étoit en bataille ſur une ligne,

ayant le Mole de Palerme à ſa gauche, le Fort de Caſtelmare derriere la ligne ; & une groſſe tour avec les baſtions de la Ville à ſa droite. 1676.

Sur cet avis le Maréchal fit attaquer le 2. Juin leur avant-garde par un détachement de 9. Vaiſſeaux commandés par le Chevalier de Tourville & le Marquis de Preiiilly, & de 7. Galeres, aux ordres des Chevaliers de Bethune & de Bethomas, accompagnées de 7. Brulots.

Notre Chevalier approcha des ennemis de la longueur d'un cable, & eſſuya tout leur feu ſans tirer un ſeul coup de canon : mais ayant mouillé au même lieu où étoient leurs ancres, il fit avancer les Brulots à la tête des Galeres ; & commença le combat avec une ſi grande vivacité, que trois de ces Brulots ayant abordé & mis le feu à trois des Vaiſſeaux ennemis, le reſte de leur avant-garde coupa les cables, & alla échouer aux terres les plus proches.

Le Maréchal de Vivonne pour profiter de l'avantage que lui donnoit ce premier déſordre, tomba avec le gros de la Flote ſur le corps de bataille

1676. & ſur l'arriere-garde des ennemis, où étoient les Amiraux d'Hollande & d'Eſpagne : Le feu fut grand de part & d'autre, & le combat très-opiniâtre ; mais deux Brulots de l'Armée de France ayant embraſé l'Amiral d'Eſpagne, ſon Vice-Amiral & contre-Amiral, furent obligés de couper leurs cables pour éviter l'incendie.

Le reſte ſuivit leur exemple : une partie alla échouer ſous Palerme, & l'autre ſe ſauva dans le port. Ceux qui commandoient leurs quatre Brulots y mirent le feu de peur d'être pris : & quatre autres Brulots de la Flote de France, ayant été pouſſés dans le port par l'impétuoſité du vent, porterent le feu au Vice-Amiral d'Eſpagne, au contre Amiral d'Hollande, & à ſept autres Vaiſſeaux qui étoient échoués l'un ſur l'autre.

L'incendie de ces Vaiſſeaux & des Brulots, & les efforts de la poudre qui y étoit enfermée pouſſant en l'air des pieces de fer, & des parties entieres de Navires, abimerent la Réale d'Eſpagne, la Patrone de Naples & quatre autres Galeres, ſans compter un grand nombre d'Officiers ; le port

fut ravagé, plusieurs édifices de Palerme furent ruinés, ce fut enfin le plus horrible & le plus affreux spectacle que l'on puisse se représenter. 1676.

Les ennemis perdirent dans ce combat 7. gros Vaisseaux de guerre, 6. Galeres, 7. Brulots, & quelques autres petits Bâtimens, 1700. pieces de canon, & près de 5000. hommes: Cette victoire, une des plus complettes, qui ait été remportée sur mer, ne coûta à la France, que deux Enseignes, & très-peu de soldats.

Après cette défaite, les Espagnols ne parurent plus à la mer de toute cette guerre, & les Hollandois n'employerent leurs vaisseaux qu'au secours de leurs Alliés du Nord, & à tenter quelques entrepriſes dans l'Amerique, où ils ne furent pas long-temps sans éprouver une pareille disgrace.

L'éloignement des Hollandois donna lieu au Maréchal de Vivonne de ramener sa Flote au port de Messine, & d'employer toutes les troupes de terre & de mer à faire des nouvelles conquêtes: Notre Chevalier ayant mis pied à terre fut curieux de suivre ce Maréchal dans toutes ses expéditions.

1676. Il se trouva aux sieges de Merilly, de Tourmine & de son Château, de la Forteresse de Scaletta, du Château de la Croix, & à la prise des postes de Saint Alexis, & de Saint Placide, pris sur la fin de cette année. Dans toutes ces actions le Chevalier de Tourville se distingua autant par sa valeur que par sa prudence, & se fit connoître aussi digne de commander sur terre que sur mer.

1677. Cependant les négociations pour la paix se continuoient toujours à Nimegue : mais les ennemis ne cherchoient qu'à en éluder la conclusion, dans l'espoir que quelque changement favorable pourroit dans la suite la leur rendre plus avantageuse. Le Roi qui connoissoit leur dessein leur voulant laisser ignorer celui qu'il avoit projetté pour l'hyver, donna des fêtes d'une magnificence extraordinaire à toute sa Cour; & dans le temps que toute l'Europe, & ses Courtisans même le croyoient le plus occupé à ses plaisirs, il partit pour se rendre en Flandres accompagné de Mr. son frere unique, & se mit à la tête de son Armée, commandée sous lui par les Maréchaux

de Lorge, de Schomberg, de la Feuillade, & d'Humieres. 1677.

Il fit le ſiege de Valenciennes, qu'il prit dans le temps le plus rude de l'hyver, ce qui ſurprit tout le monde; fit enſuite celui de la Ville & Citadelle de Cambrai, qu'il prit auſſi. Pendant que Sa Majeſté étoit occupée à ces ſieges, Elle envoya Monſieur avec une autre Armée faire celui de Saint Omer qu'il prit; mais le Prince d'Orange s'étant préſenté pour le faire lever, Monſieur lui livra bataille près de Caſſel, qu'il gagna, & des plus complettes. Le Roi après avoir fait ces conquêtes, revint à Saint Germain, & laiſſa le commandement de ſon Armée de Flandres au Maréchal de Luxembourg, qui fit lever le ſiege de Charleroy que faiſoit le Prince d'Orange. Le Maréchal de Crequi commanda l'Armée en Allemagne, où il prit Fribourg, & en Rouſſillon le Maréchal de Navailles, qui gagna la bataille d'Eſpoüille.

Le Roi n'eut en mer cette année qu'une Flote à l'Océan, compoſée ſeulement de ſix Vaiſſeaux de guerre, & de quatre Fregates, commandée

1677. par le Comte d'Etrées, qui alla chercher celle des Hollandois qui étoit de dix Vaiſſeaux, d'un Brulot, & de cinq petits Bâtimens, & qui mouilloit dans le port de Tabago. Quoique ce port fut gardé par pluſieurs batteries, le Comte d'Etrées ne laiſſa pas d'y entrer & d'y attaquer les ennemis : le combat qui fut des plus vifs & des plus violens, dura pendant huit heures : tous les Vaiſſeaux ennemis furent brûlés, coulés à fonds, ou échoués.

Le Roi ayant renforcé cette Flote de huit Vaiſſeaux & de huit autres petits Bâtimens, le Comte d'Etrées retourna à Tabago dont il ſe rendit maître, & prit en revenant le Fort de l'Iſle de Cap-vert.

Le Chevalier de Tourville avec le Maréchal de Vivonne reſterent toute cette année à Meſſine dans l'inaction, n'y ayant plus de Flote ennemie dans la Méditerranée, & étant maître de tout le Pays. Notre Chevalier ennuyé de cette oiſiveté, écrivit pluſieurs Lettres au Miniſtre de la Marine pour obtenir ſon rappel ; mais ce Seigneur lui répondit, que quelque envie qu'il eût de lui faire plaiſir, il n'étoit point

en ſon pouvoir de lui accorder ſa demande, le Roi n'étant point dans le deſſein d'avoir d'autres Flotes, & que d'ailleurs la paix qu'on traitoit actuellement à Nimegue étoit à la veille d'être conclue. 1677.

Cette réponſe mit notre Chevalier dans une véritable peine : N'ayant plus d'eſpérance, il ſe livra à l'ennui, paſſant la plus grande partie de la journée dans ſa chambre à rêver à ſa ſituation. Y étant un jour enfermé, on vint heurter à la porte : une fille ſe préſenta à lui, & lui dit : *Voilà Monſieur une Lettre, que j'ai ordre de vous remettre de la part d'Iſabelle Sevini, qui eſt au Couvent, & qui vous prie de la venir voir* ; il voulut la retenir pour en prendre la réponſe ; mais elle lui répondit, qu'elle ne pouvoit s'arrêter, & qu'il devoit la porter lui-même.

Avant de rapporter cette Lettre, il eſt néceſſaire de donner une idée de cette jeune perſonne, fille d'un des Principaux de la Ville, & maître de la Maiſon où logeoit le Chevalier de Tourville : Voici ſon Portrait. *Sa taille eſt des médiocres, mais des*

1677. *plus fines ; ſon viſage un peu ovale avec de grands & beaux yeux noirs pleins de feu & de douceur ; ſa bouche toujours riante, eſt parée par des dents fort belles, & très-bien rangées ; ſon tein, ſans être du premier blanc, eſt des plus fins & des plus unis ; enfin, ſans être belle, elle eſt très-piquante, & a tout ce qu'il faut pour ſe faire aimer ; joignant à toutes ces qualités beaucoup d'eſprit, de vertu, & un caractere des plus parfaits* : auſſi notre Chevalier ne put la voir ſans ſentir pour elle une véritable paſſion ; mais il n'eut pas la ſatisfaction d'en être reçu favorablement, comme on verra par la Lettre ſuivante.

N'attribuez point, Monſieur ; à aucune tendreſſe pour vous la démarche que je fais de vous écrire ; mais plutôt à l'eſtime & à la confiance que j'ai en votre probité, qui m'oblige d'y avoir recours : il s'agit de me rendre un ſervice important, dans lequel il faut un grand ſecret, & de la diſcrétion ; je vous demande l'un & l'autre ; & de m'accorder une de vos viſites pour pouvoir m'ouvrir à vous : vous êtes trop galant homme, & trop obligeant, pour ne pas profiter d'une occaſion à pouvoir faire plai-

ſir à une Demoiſelle qui a pour vous (à la tendreſſe après) tous les ſentimens que vous méritez, & l'eſtime qu'on ne peut vous refuſer ſans injuſtice. 1677.

Iſabelle Sevini.

Le Chevalier impatient d'apprendre ce qu'elle deſiroit de lui, ſe rendit au plus vîte au Couvent. Dès qu'elle le vit entrer, il lui dit : *Il faut, Monſieur le Chevalier, que j'aye bien de la confiance en votre probité, de vous avoir prié de me venir voir, pour vous ouvrir mon cœur, ſur un ſervice que j'oſe vous demander, & d'où dépend le bonheur de ma vie.*

Mademoiſelle, lui répondit notre Chevalier, *je m'eſtimerai toujours fort heureux d'avoir occaſion de vous être utile, & vous pouvez être ſûre de ma part, non-ſeulement du ſecret & de la diſcrétion, mais encore du zele avec lequel j'agirai dans tout ce que vous me preſcrivez; vous pouvez en toute ſûreté vous ouvrir à moi, & me dire ce que vous ſouhaitez que je faſſe.*

Ce que vous me dites, Monſieur lui dit Iſabelle, *me confirme dans ce que j'ai*

1677. *penſé ſur votre compte dès le premier jour que je vous vis : Je connus dans vos diſcours un air de ſincérité & de droiture, qui me donna pour vous une grande eſtime ; depuis, dans les autres viſites que vous m'avez rendues, je me ſuis encore mieux confirmée dans les mêmes ſentimens ; mais j'eus un vrai chagrin d'appercevoir en vous de la tendreſſe pour moi, ſentant bien que je ne pouvois y répondre, ayant mon cœur pris ailleurs ; j'affectai alors de vous témoigner beaucoup d'indifférence, pour vous donner occaſion de vous guerir d'une paſſion qui ne pouvoit que vous procurer des peines & des inquiétudes.*

Cependant comme vous avez ceſſé vos tendres pourſuites, j'ai cru pouvoir donner un libre cours à mon eſtime pour vous, & c'eſt ce qui me donne aujourd'hui la confiance de pouvoir vous parler à cœur ouvert ſur ma ſituation, & exiger de vous un ſervice, que vous ne pouvez me rendre qu'en ſacrifiant votre tendreſſe (s'il vous en reſte encore pour moi,) en obligeant en la perſonne d'un Rival, celle que vous n'avez pu rendre ſenſible, & qui ne vous auroit pas

refuſé ſon cœur, ſi elle ne l'avoit déja donné à un autre. 1677.

» Il s'agit que dès mes jeunes ans » ma mere avoit réſolu de me marier » avec le fils de Dom Caſſini, qui eſt » à-peu-près de mon âge ; élevés dans » cette eſpérance, nous contractâmes » une tendreſſe réciproque, qui n'a » fait qu'augmenter avec l'âge ; mon » pere n'aprouvoit point le deſſein de » ma mere à ce ſujet, mais ſa complai- » ſance pour elle l'emporta ſur la ré- » pugnance.

» D'autre part, Dom Caſſini qui étoit » d'un eſprit inquiet & bourru, igno- » roit notre inclination, & dès qu'elle » lui fut connue, il ne s'attacha qu'à la » rompre, en y mettant tous les obſta- » cles imaginables. Ce pere dur & » obſtiné uſoit envers ſon fils de tous » les plus mauvais traitemens, pour » l'obliger à s'éloigner de moi. Outrée » d'un pareil procédé, mes ſentimens » combattirent & l'emportèrent ſur » mon cœur, en obligeant mon jeune » amant de s'y conformer, & de hâter » même ſon départ.

» Mon pere qui avoit d'autres vues » pour moi, & qui ne pouvoit igno-

1677. » rer ces mauvaiſes manieres, non
» plus que mon attachement pour le
» jeune Caſſini, me défendit abſolu-
» ment tout commerce avec lui. Cette
» défenſe ne fit qu'enflammer mon
» cœur, & m'en donna plus d'envie.
» L'Amour toujours ingénieux nous fit
» trouver le moyen de nous écrire
» fréquemment en ſecret, & d'adou-
» cir par-là les peines de l'abſence :
» Mais à la fin par les embûches que
» nous tendit le vieux Caſſini, notre
» commerce fut découvert, mon pere
» l'apprit, & me mit dans le Couvent
» où je ſuis depuis.

» La mort du pere de mon amant
» venoit de lui rendre la liberté, &
» à peine commençions-nous de goû-
» ter la douceur du repos ; lorſque le
» mien eſt venu m'annoncer qu'il étoit
» dans le deſſein de me marier avec
» le fils d'un de ſes intimes amis, que
» la choſe étoit réſolue, ſa parole
» donnée, & que mon mariage ſe-
» roit fait dans quinze jours ; qu'il
» falloit m'y préparer, & à bien re-
» cevoir mon Prétendu, qui devoit
» me faire dès demain ſa premiere
» viſite.

J'ai

» J'ai pleuré, lamenté & prié 1677
» mon pere de ne pas me rendre
» malheureuſe en me forçant d'épouſer
» un homme contre mon gré, & pour
» lequel je n'avois nul penchant : mes
» larmes, mes ſoupirs & mes prieres
» ont eté inutiles, il a été inexorable,
» & m'a quitté en diſant qu'il vouloit
» être obéi.

» Je ſuis depuis dans un état le plus
» triſte & le plus déplorable, prête
» à me donner la mort plutôt que de
» conſentir d'épouſer celui à qui on
» me deſtine. Je ſçai, Monſieur, la
» confiance & l'amitié que mon pere
» a pour vous, & que vous avez
» tout pouvoir ſur ſon eſprit : je ſçai
» auſſi que je ne puis me confier à
» un plus honnête homme ; c'eſt ce
» qui m'a déterminée à prendre la li-
» berté de vous ouvrir mon cœur,
» & de vous prier de faire tout au
» monde pour le faire changer de
» réſolution, & que s'il ne veut point
» que j'épouſe Caſſini, du moins qu'il
» ne me contraigne point à en épou-
» ſer d'autre. Si vous ne pouvez rien
» obtenir de lui à ce ſujet, puis-je
» eſpérer de votre généroſité la grace

1677. » de me procurer le moyen de ſor-
» tir d'ici, & de m'en aller en Fran-
» ce ? Vous me donnerez la vie, étant
» réſolue à me donner la mort, ſi je
» ne puis autrement éviter d'épouſer
» celui que mon pere me deſtine.

» Le ſervice que vous exigez de
» moi, lui répondit le Chevalier,
» bleſſeroit dans tout autre ſes ſenti-
» mens : car je dois vous dire que
» j'ai toujours eu pour vous la même
» tendreſſe, & je n'ai ceſſé de vous
» la témoigner, que par l'impoſſibilité
» de vous y rendre ſenſible, ayant
» d'ailleurs remarqué l'indifférence que
» vous affectiez de faire paroître pour
» moi.

» Vous voulez aujourd'hui que je
» ſerve mon rival, il faut que vous
» ayez une grande opinion de moi, de
» me croire capable de ſacrifier mes
» ſentimens au ſeul plaiſir de vous
» obliger ; je vous ſçai bon gré d'a-
» voir penſé ainſi, & vous ne vous
» êtes point trompée dans votre juge-
» ment.

» Oui Mademoiſelle, je parlerai
» aujourd'hui-même à Monſieur votre
» pere, & ferai tout au monde auprès

» de lui pour l'engager à rompre le 1677.
» mariage qu'il vous a propoſé, ou
» du moins d'en éluder l'exécution,
» pour avoir le temps de pouvoir y
» mettre des obſtacles; & ſi je ne puis
» réuſſir pour l'un ni pour l'autre, je
» verrai ce qu'il y aura à faire pour
» empêcher que vous n'épouſiez cet
» homme, & pouvoir vous unir avec
» l'heureux Caſſini: comptez ſur moi,
» & que je ferai enſorte de vous faire
» connoître qu'il n'y a point d'amour
» plus ſincere & plus déſintereſſé, que
» celui que j'ai pour vous. »

Iſabelle charmée de cette promeſſe l'aſſura de ſa reconnoiſſance & de la confiance qu'elle avoit en lui, eſperant tout de ſa médiation.

Notre Chevalier ne tarda point à parler au pere d'Iſabelle; il le fit avec tant de force, & ménagea les choſes ſi prudemment, qu'il conſentit malgré ſes préventions, d'accorder à ſa fille la ſatisfaction qu'elle deſiroit: ainſi ces heureux amans après une infinité de peines, jouirent du doux plaiſir de ſe poſſéder par leur mariage, qui fut célébré peu de jours après.

1677. Les Négociations pour la paix ſe continuoient à Nimegue, mais cela alloit lentement. Le Roi qui la deſiroit pour le repos de ſes peuples & de toute l'Europe, ennuyé de ces longueurs, prit la réſolution de pouſſer ſes conquêtes; pour déterminer ſes ennemis à la conclure. Dans ce deſſein il partit avec toute ſa Cour de Saint Germain le 7. Février, & prit le chemin de la Lorraine.

Pendant ce Voyage Sa Majeſté fut accompagnée de la Reine & des Dames de ſa Cour, marchant à petites journées vers Metz, comme s'il avoit eu deſſein plutôt de voyager que d'exécuter un projet conſidérable. Toutes les troupes qui devoient former ſes Armées, ſoit en Allemagne ou en Flandres, ſortirent de leurs Garniſons ſans ſçavoir où elles alloient, ni pour quel endroit elles étoient deſtinées.

Celles de Flandres prirent le chemin d'Allemagne, & celles de la Franche-Comté la route de France, la plus grande partie s'approcherent des Pays-Bas. L'incertitude du lieu étoit ſi grande, que pour en rendre le ſecret plus impénétrable aux Ennemis, le Roi

avoit disposé les choses de maniere que les troupes qui marchoient au lieu de l'entreprise, ne pouvoient pénétrer sur quelle Place Sa Majesté avoit dessein. 1677.

Elles n'apprenoient que le matin le chemin qu'elles devoient faire chaque journée, & les ordres qui leur en étoient délivrés, restoient entre les mains des personnes qui ne devoient ouvrir les dépêches du Roi qu'au moment que les Troupes étoient en bataille pour partir du lieu où elles avoient couché : on leur faisoit faire de continuelles contre-marches, qui détruisoient chaque jour ce qu'elles avoient pû penser de leur destination.

Sa Majesté de son côté avoit ménagé la sienne, de maniere qu'ayant quitté la Reine à Stenay le premier Mars à la pointe du jour, Elle arriva devant Gand le 4. à neuf heures du matin, & le prit après sept jours de tranchée ouverte, prit ensuite Ypres, après quoi Elle revint à St. Germain avec toute sa Cour, & renvoya ses troupes se délasser dans leurs quartiers.

1677. Ces deux conquêtes ſurprirent toute l'Europe, & firent concevoir à nos ennemis quelques deſirs de paix; mais le Roi connoiſſant la lenteur des négociations, vit qu'il n'y avoit que la force de ſes Armes, & la continuation de ſes Conquêtes, qui pût vaincre l'éloignement des Alliés; il ſe remit en état de faire de nouveaux progrès de tous côtés pendant cette Campagne.

Il donna le commandement de ſon Armée de Flandres au Maréchal de Luxembourg; & au Maréchal d'Humieres, Gouverneur de cette Province, le ſoin de veiller avec un corps de troupes aux mouvemens des Hollandois, que le Prince d'Orange avoit aſſemblés conjointement avec les troupes d'Eſpagne.

Le Maréchal de Luxembourg gagna contre ce Prince la Bataille de St. Denis qui fut des plus ſignalées, & que le Prince d'Orange entreprit contre le droit de gens; car cela fut après avoir appris la concluſion de la paix: le Maréchal qui la ſçavoit auſſi, ne pouvant ſe perſuader qu'il eût deſſein d'en venir à une action, ne s'y attendoit

point, & faillit à être ſurpris ; mais le prompt remede qu'il y apporta, & la valeur des François, leur fit reprendre le deſſus, & remporter cette fameuſe victoire. 1677.

En Allemagne le Maréchal de Crequi gagna ſur le Duc de Lorraine la Bataille de Rhinfeld, prit le Fort de Kel, & le Château de Liſtemberg.

En Rouſſillon le Maréchal de Navailles prit la ville de Puicerda.

Le Roi eut cette même année trois fortes Eſcadres en mer, l'une dans les Iſles de l'Amérique ſous le commandement du Comte d'Etrées, l'autre ſous les ordres de Mr. du Queſne dans les mers de Catalogne, & la troiſieme encore ſur les Côtes d'Eſpagne, commandée par Mr. de Château-renaud.

Le Comte d'Etrées ne fut pas heureux dans ſes expéditions : il avoit deſſein de chaſſer les Hollandois de l'Iſle de Curaſſo avec 15. Vaiſſeaux de guerre, 3. Brulots & 7. Armateurs ; mais cette Eſcadre fut emportée par des courans ſi rapides, qu'il fut obligé d'échouer ſur les bancs de l'Iſle des Oiſeaux ; il perdit dans ce naufrage 7. Vaiſſeaux, une Flute, & trois Ar-

1677. mateurs, dont il ſauva en partie les Equipages.

Mr. du Queſne avec ſon Eſcadre fit brûler un Vaiſſeau Eſpagnol de 70. pieces de canon, & de 300. hommes d'équipage dans le Mole de Barcelonne, & cela avec trois Vaiſſeaux de Roi, qui eſſuyerent tout le feu des Baſtions de la Ville.

Dans ce même temps Mr. de Château-renaud rencontra ſur les Côtes d'Eſpagne dix Vaiſſeaux Hollandois, dont il en détruiſit quatre, n'ayant pu engager les autres au combat

Notre Chevalier apprenoit toutes ces nouvelles en Sicile, où il ſe trouvoit dans l'inaction; il voyoit avec beaucoup de peine le Chevalier de Château-renaud commander une Eſcadre dans le temps qu'on le laiſſoit dans l'oiſiveté; il ſe crut oublié, & s'en plaignit amérement au Marquis de ** qui lui fit une réponſe des plus obligeantes, mais dont il ne fut point ſatisfait, ſe regardant comme un homme perdu tant qu'il ſeroit obligé de reſter à Meſſine.

La paix étant enfin au point de ſe terminer, le Roi pour ne laiſſer aucun obſtacle,

obſtacle, trouva plus convenable à ſa gloire de retirer par avance les grands ſecours qu'il avoit envoyé aux Meſſinois. Ce deſſein demandoit un ſecret impénétrable pour être exécuté avec ſûreté ; car il n'y avoit point à douter que, ſi les Meſſinois euſſent pu ſoupçonner la retraite des François, ils ne s'y fuſſent oppoſés à force ouverte, & il étoit à craindre que la populace, pouſſée par le déſeſpoir, ne les eût accablé par le nombre, ou coulé à fond une partie des Vaiſſeaux & des Galeres qui les devoient rapporter en France. 1677.

Ces raiſons obligerent Sa Majeſté d'agir comme ſi elle avoit voulu faire de nouvelles conquêtes en Sicile, & de donner aux Meſſinois des ſecours encore plus conſidérables que ceux des années précédentes.

Elle fit armer au commencement de celle-ci une Flote ſur laquelle on embarqua des Troupes, de Vivres, & des Munitions en abondance. Le Maréchal de la Feuillade fut choiſi pour conduire cette difficile affaire : le Roi le nomma Vice-Roi de Sicile à la place du Maréchal de Vivonne

1677. qui demandoit depuis long-temps à revenir, & ne confia qu'à lui ſeul le ſecret de l'abandon de Meſſine. Ce Général pour ſeconder les intentions de Sa Majeſté prit ſi bien toutes les apparences d'un homme qui s'alloit établir pour long-temps en Sicile, qu'il trompa les plus pénétrans.

Les Vaiſſeaux qu'on armoit à Toulon étant prêts, le Maréchal de la Feuillade s'y embarqua, & arriva à Meſſine, où le Maréchal de Vivonne le vint recevoir à ſon débarquement, & lui remit toute l'autorité dont il étoit revêtu. Il ſe fit reconnoître auſſitôt pour Vice-Roi, & prit connoiſſance des affaires du dedans de la Ville & du dehors, avec la même application que s'il eût dû y reſter pendant pluſieurs années.

Enſuite il fit courir le bruit qu'il vouloit faire une entrepriſe conſidérable en Sicile, avant que les ennemis puſſent être en état d'agir; il fit avec beaucoup de dépenſe tous les préparatifs néceſſaires pour cette prétendue expédition.

Il conduiſit ſi bien ſon projet, qu'il embarqua toutes les troupes &

l'Artillerie du Roi, ſans qu'aucun Meſſinois ſoupçonnât ſon véritable deſſein. Ce qui l'embarraſſoit davantage étoit la difficulté de retirer les malades dont il y avoit un grand nombre, il affecta pour en venir à bout de demander aux Médecins devant les Jurats, s'ils ne croyoient pas que le changement d'air leur feroit du bien. Sur leurs avis il les fit porter à bord des Vaiſſeaux; il n'y en eut que 50. qui étoient ſi malades, qu'il fut obligé de les laiſſer, après avoir pris toutes les précautions poſſibles pour leur ſûreté. 1678.

Enfin après avoir mis ſur les Vaiſſeaux & ſur les Galeres tout ce qui appartenoit à la France, il aſſembla le ſoir de la veille de ſon départ les Jurats de la Ville, & leur déclara que le Roi avoit déſormais beſoin de toutes ſes forces dans ſon Royaume, pour les oppoſer au grand nombre d'ennemis qui l'attaquoient de toutes parts.

Qu'il avoit reçu ordre de reconduire en France les Troupes, les Vaiſſeaux, & les Galeres; que Sa Majeſté lui ordonnoit en même-

1678. temps de recevoir dans ſes Vaiſſeaux tous les Meſſinois qui ne croiroient pas pouvoir demeurer en ſureté dans la Ville, après ſon départ qui ſeroit le lendemain matin. Il eſt aiſé de s'imaginer la conſternation des Meſſinois à une déclaration ſi imprévue ; quel parti qu'ils puſſent prendre, il ne ſe préſentoit rien que de triſte & d'affreux.

La vengeance des Eſpagnols étoit une mort preſque certaine & honteuſe, s'ils demeuroient dans leur Patrie ; la pauvreté inévitable par la confiſcation de leurs biens s'ils en ſortoient, & l'émotion de la populace ſi elle s'appercevoit de leur douleur & de leur départ, outre le peu de temps qu'il leur reſtoit pour ſe déterminer : toutes ces conſidérations déſeſpérantes les accablerent, & leur firent choiſir le parti qui les tireroit des malheurs les plus preſſans.

Les Jurats, les Gentilshommes, & les plus conſidérables Bourgeois de la Ville, qui ne redoutoient pas moins les Eſpagnols qu'ils haïſſoient leur domination, embarquerent leurs femmes, leurs enfans, tout ce qu'ils avoient

d'argent & de plus précieux ; de ſorte que plus de cinq cent familles ſe rendirent la nuit ſans bruit dans les Vaiſſeaux & dans les Galeres. 1678.

Toute la Flotte partit de Meſſine à la pointe du jour, & prit la route d'Angouſta, où le Maréchal de la Feuillade fit embarquer avec les mêmes précautions, les Troupes, l'Artillerie, & les Munitions qui étoient dans la Place, & en même-temps fit voile en France.

Il eſſuya en chemin une rude tempête, & arriva enfin à Toulon avec la gloire d'avoir en peu de temps rendu à ſon Maître & à ſon Pays un ſervice important. Il eut le bonheur de n'avoir perdu dans ſa route aucun des cent-vingt Bâtimens qu'il reconduiſoit en France, quoiqu'il eût été obligé de faire canal avec un temps des plus périlleux pour les Galeres.

Arrivés à Toulon on débarqua toute l'Artillerie, les Munitions, les Troupes & les Meſſinois qu'on avoir amenés dont la plupart allerent ſe retirer dans pluſieurs Villes de Provence, pour être plus à portée d'avoir des nouvelles de Sicile.

1678. Le Chevalier de Tourville en partit peu de jours après pour ſe rendre à Paris, (ou après avoir pourvu au logement de Serini, ſa fille & ſon gendre, qu'il avoit emmenés de Sicile ſur ſon bord) ſon premier ſoin fut d'aller voir le Miniſtre de la Marine qui le reçut avec beaucoup d'empreſſement, & lui dit, qu'il ne l'auroit pas laiſſé ſi long-temps à Meſſine, ſi le Maréchal de Vivonne n'avoit pas écrit qu'il lui étoit d'un grand ſecours. Que pour le préſent, la paix allant ſe faire, il n'y avoit point d'occaſion à pouvoir l'employer, mais qu'il profiteroit de la premiere qui ſe préſenteroit, pour lui donner des marques de ſon amitié & de ſon eſtime.

En effet la paix fut ſignée cette année entre la France & la Hollande le 10. Août, & le 17. de Septembre avec l'Eſpagne : il y avoit tout lieu de croire qu'elle ſeroit longue, par toutes les précautions que l'on avoit priſes pour la rendre durable.

Il ne reſtoit que l'Empereur, qui faiſoit toujours des actes d'hoſtilité contre la France, & ne vouloit point y adhérer, quoiqu'on eût ſtipulé pour

lui. Le Roi donna ordre au Maréchal de Crequi, qui étoit en quartier au-delà de la Sarre d'attaquer, au mois de Janvier, la Ville de Nuits, dont il s'empara. Il auroit fait d'autres conquêtes avant l'ouverture de la campagne, ſi l'Empereur n'avoit pris le parti de ſigner la paix le 5 de Février. 1678.

La paix de la France avec l'Eſpagne fut cimentée par le mariage de S. M. C. avec Mademoiſelle fille aînée de Monſieur, & de la Princeſſe d'Angleterre ſa premiere femme. Après la célébration de ce mariage, le Roi d'Eſpagne, à la priere de la Reine ſon épouſe, accorda une amniſtie générale pour tous les Meſſinois qui s'étoient révoltés, avec ordre à tous ceux qui s'étoient refugiés en France de retourner au plutôt en Sicile.

Le Roi de France leur fit donner deux Vaiſſeaux & pluſieurs Bâtimens de tranſport pour les y ramener. Notre Chevalier ſe trouvant par la paix dans l'inaction, prit le parti d'aller à Tourville auprès de ſon frere dans la réſolution d'y reſter tant qu'elle dureroit ; mais ſur la fin de cette année, il reçut une lettre du

1679. Miniſtre de la Marine, qui l'obligea de retourner à la Cour. Y étant arrivé, il la trouva dans la joie, & dans les fêtes galantes, à l'occaſion du mariage de la Princeſſe Anne-Marie Victoire de Baviere ſœur de l'Electeur de ce nom, avec Monſeigneur le Dauphin.

Le Marquis de Seignelai qui l'attendoit avec impatience, lui dit que le Roi ayant réſolu de viſiter quelques Ports de Mer, il avoit deſſein de donner à S. M. & à la Reine qui devoit être du voyage, le plaiſir de leur faire voir toutes les manœuvres, & les manieres de combattre ſur mer; que pour cela il avoit ordonné de faire équipper dans le Port de Dunkerque un Vaiſſeau & pluſieurs Frégates; qu'il avoit jetté les yeux ſur lui pour les commander, comme le plus propre & le plus capable d'exécuter ſon projet, & pour lui donner occaſion par-là de faire ſa Cour au Roi, & en même-temps de lui faire connoître ſon intelligence & ſa capacité; il le pria en conſéquence de ſe rendre au plutôt à Dunkerque pour que tout pût y être prêt avant l'arrivée de

Leurs Majeſtés. Notre Chevalier ayant reçu ſes ordres s'y rendit au plus vîte. 1680.

Le Roi avec toute la Cour partit pour ce voyage au commencement du mois de Mars. La premiere Ville où il s'arrêta fut Boulogne, dont il viſita les Fortifications : il monta à cheval le lendemain pour aller voir le Port d'Ambleteuſe, enſuite il ſe rendit à Calais, en ſuivant toujours la Côte, pendant que la Reine & les Dames alloient par un autre chemin.

Toute la Cour ſe joignit quelques jours après à Dunkerque, où tout étoit préparé pour la recevoir. Le Chevalier de Tourville, avec un très-beau Vaiſſeau qu'il commandoit, fit voir à Leurs Majeſtés toutes les manœuvres ; ce qui fut pour la Cour un ſpectacle auſſi agréable que nouveau.

La premiere fut celle des voiles, après laquelle notre Chevalier fit faire l'exercice des armes aux Soldats : il fit enſuite repréſenter un combat Naval, & montra la maniere d'aller à l'abordage ; ce plaiſir finit par un grand repas que le Roi donna à toute ſa Cour.

1680. Le lendemain le Marquis de Seignelai fit imiter un combat entre deux Frégates, que le Chevalier de Tourville avoit fait préparer pour cela. Le Roi & la Reine étoient chacun dans un Galliote, accompagnés des Princes, des Seigneurs & Dames de la Cour : notre Chevalier tenoit le gouvernail de celle du Roi, & Mr. de Relingue celui de la Galiote de la Reine.

La Mer étoit calme, il n'y avoit qu'autant de vent qu'il en falloit pour mettre les Frégates en mouvement ; elles ſe canonerent pendant une heure, prenant alternativement le vent l'une ſur l'autre : le Chevalier de Tourville que le Roi queſtionnoit là-deſſus, expliquoit à S. M. toutes les opérations ; la Cour s'en retourna enſuite à la Ville, après que le Roi eut fait de grandes largeſſes aux Equipages, & témoigné à notre Chevalier la ſatisfaction qu'il avoit de lui.

Le Chevalier de Tourville ſuivit la Cour, qui alla de Dunkerque à Ypres, & le Roi voulant viſiter à ſon retour toutes les Places qui étoient

ſur ſon paſſage, arriva à Lille le premier Août. Leurs Majeſtés y furent reçues par la Garniſon ſous les Armes. Monſeigneur étoit, la pique à la main, à la tête de ſon Régiment. Elles allerent enſuite à Valenciennes, paſſant par Condé, & ſuivirent leur route par toutes les Places frontieres juſques à Verſailles. 1680.

L'application du Roi après ce voyage ne fut pas bornée à mettre toutes les Places frontieres de ſon Royaume en état de réſiſter à ſes ennemis en cas de guerre, mais elle s'étendit encore ſur la Marine: il fit faire des grands préparatifs dans tous les Ports de mer, fit travailler à la conſtruction d'un grand nombre de Navires; & ſa prévoyance par les ſoins de Mr. de Seignelai fut telle qu'à la fin de cette année il ſe trouva 60 mille Matelots enrôlés, & diſtribués par claſſes pour ſervir ſur les Vaiſſeaux à tour de rôle quand il ſeroit beſoin, ſans que cela incommodât les Commerçans.

Le Roi ayant appris que les Tripolins venoient pirater ſur les Côtes de Provence, où ils avoient pris des

1680. Vaiſſeaux Marchands François, (ce qui troubloit le commerce,) réſolut de les châtier, & pour cela fit équiper une Eſcadre au Port de Toulon, dont il donna le commandement à Mr. du Queſne Lieutenant-Général, & ſous lui le Chevalier de Tourville; mais avant le départ de ce dernier, S. M. voulant récompenſer ſes ſervices, & lui donner des marques de la ſatisfaction qu'elle en avoit le fit Lieutenant-Général de ſes Armées Navales.

Arrivés à ce Port, ils mirent à la voile, & en partirent pour courre ſur les Tripolins : ils rencontrerent un grand nombre de leurs Vaiſſeaux qu'ils attaquerent, & coulerent à fonds ; ils allerent enſuite au Port de Chio, où ils trouverent quantité de Bâtimens de cette Nation qui eurent le même ſort ; ils canonerent, & endommagerent conſidérablement le Château qui eſt de la domination du grand Seigneur.

Enſuite ils continuerent leur courſe ſans trouver davantage des Tripolins, ayant tous pris la fuite ; mais étant informés que les Algériens

avoient auſſi fait des priſes ſur les François, ils allerent pour les chercher ſans en pouvoir trouver aucun, ce qui détermina Mr. du Queſne, & notre Chevalier (le temps étant déjà mauvais) de retourner à Toulon, & de-là à la Cour. 1681.

Cette année eſt remarquable par la naiſſance de Mr. le Duc de Bourgogne, dont Madame la Dauphine accoucha.

Le Roi fit armer dans ce même-temps pluſieurs Vaiſſeaux à Toulon, qui furent deſtinés contre les Corſaires de Barbarie, que S. M. avoit commencé de dompter l'année derriere. Mr. le M. du Queſne fut choiſi pour commander cette expédition, le Chevalier de Tourville fut auſſi nommé pour en être; mais il eût ordre de ne mettre à la voile avec ſon Eſcadre que quelques jours aprés que Mr. du Queſne en ſeroit parti.

Ce dernier fut deſtiné à aller contre les Tripolins, qu'il obligea de demander la paix après les avoir tenus quelque temps aſſiégés dans le Port de Chio; dès qu'il les eut mis à la raiſon, il ſe rendit à Tenedos.

1682. où il trouva le M. d'Amfreville avec quelques Vaiſſeaux.

Le Chevalier de Tourville arriva ſur la fin du mois de Mars au Port de Malthe avec les Vaiſſeaux qu'il commandoit, ayant ordre d'aller croiſer devant Alger. Le Divan de cette Ville ayant eu l'audace au mois d'Octobre de l'année derniere d'envoyer chercher le Pere le Vacher Miſſionnaire Apoſtolique, qui y exerçoit le Conſulat de la Nation Françoiſe, & de lui déclarer, que jugeant à propos de rompre la paix avec la France, il faiſoit partir douze Vaiſſeaux armés en guerre contre les Marchands de cette Nation; S. M. choquée de ce procédé réſolut de les punir plus ſévérement qu'elle n'avoit d'abord projetté, & pour cela elle ordonna au Chevalier de l'Hery Chef d'Eſcadre, d'aller joindre notre Chevalier en attendant Mr. du Queſne, qui devoit commander toutes les forces deſtinées pour cette expédition. Ces Pirates étant informés que les Vaiſſeaux du Roi étoient en mer pour aller contr'eux, firent retirer tous les leurs dans leur Port.

Mr. du Queſne ignorant les nouveaux ordres, quitta Tenedos, après avoir donné l'allarme à pluſieurs Puiſſances, il laiſſa ſeulement quelques Vaiſſeaux pour eſcorter pluſieurs Navires Marchands qui devoient partir de Conſtantinople, & arriva le 18. à Toulon, où il trouva les ordres pour ſe rendre devant Alger, & s'y joindre au Chevalier de Tourville qui y croiſoit avec les Vaiſſeaux du Roi. 1682.

Quelques jours avant que Mr. du Queſne partit de Toulon, les Galeres armées à Marſeille pour la même expédition, en étoient parties pour s'y rendre. Ce fut le 12 du mois de Juin que ce Général ſortit du Port avec quatre Vaiſſeaux, trois Brulots, trois Flutes & deux Tartanes.

Dans le même temps Mr. Forans commandant le Vaiſſeau nommé l'Etoile, partit de Breſt avec cinq Galliotes, & joignit le 20. Mr. du Queſne près de l'Iſle de Formentera, & le 21. toute l'Armée arriva ſur la Cote de Barbarie, entre Alger & Sarcelle, où le Chevalier de Tourville l'attendoit.

Cette Flotte conſiſtoit en onze Vaiſ-

1682. ſeaux de Guerre, quinze Galeres, cinq Galliotes à bombes, trois Brulots, quelques Flutes & Tartanes: il y avoit ſur chaque Galliote deux mortiers & quatre piéces de canon.

Dans le temps qu'on diſpoſoit tout ce qui étoit néceſſaire pour le bombardement, Mr. du Queſne ayant été averti qu'il y avoit deux petits Vaiſſeaux ennemis à Sarcelle profita de l'intervalle pour les y aller brûler. Après cette expédition, il revint devant Alger, qu'il devoit attaquer le 28. mais une groſſe lame du *Nord-Eſt* faiſant craindre du vent, qui eſt dangereux de ce côté-là, donnant trop de mouvement aux Vaiſſeaux pour pouvoir tirer, il fut contraint de ſurſeoir juſques au 5. Août, tout ce temps s'étant paſſé en briſées violentes, qui laiſſoient la Mer agitée lors-même qu'elles avoient ceſſé.

Enfin le vent s'étant rangé à l'*Oueſt Nord-Oueſt*, qui fait la débriſe réglée, ſuivie du calme, on ſe diſpoſa à marcher ſur le ſoir, ayant réſolu de faire cette attaque de nuit, afin que les Ennemis profitaſſent moins du temps qu'il faut mettre à s'entraverſer; conjoncture

jonćture où l'on ſouffre beaucoup de feu ſans en pouvoir faire. 1682.

Comme l'ordre de la Cour étoit poſitif de faire combattre Vaiſſeaux, Galeres, & Galliotes, Mr. du Queſne fit la diſpoſition ſuivante. Le Saint-Eſprit qu'il montoit remorqué par deux Galeres, devoit aller ſe poſter au *Nord-Eſt & Sud-Oueſt* de la Tour du Fanal; deux Galliotes remorquées par une Galere ſur la gauche, c'eſt-à-dire, vers le *Sud*, & les trois autres menées par deux Galeres ſur la droite, c'eſt-à-dire, ſur le *Nord*; tous les Vaiſſeaux enſuite s'étendant vers le *Sud* & vers le *Nord* devoient former un croiſſant autour de la muraille qui fait la clôture du Port, & chaque Galere remorquant un Vaiſſeau après l'avoir mis en ſon poſte, ſe devoit placer dans les intervalles.

On tenta de marcher pour former cet ordre de bataille; mais la briſe ayant duré juſques vers le ſoir aſſez tard, on ne put ſe mettre plutôt en marche, la nuit étant arrivée avant que chacun pût être démêlé. Mr. du Queſne voyant qu'il ne pouvoit attaquer qu'en déſordre, prit le ſage parti de mouiller

1682. où il ſe trouvoit, c'eſt-à-dire, un peu plus près de la Ville qu'auparavant, & d'attendre au lendemain à redreſſer ce qui n'étoit pas en ſa place ; mais les vents ſe remirent au *Nord-Eſt*, & firent perdre tout eſpoir & toute penſée d'attaquer ce jour-là.

On demeura dans cette ſituation juſques au 13. que les vents étant enfin deſcendus à l'*Oueſt*, *Nord-Oueſt*, firent eſpérer du calme pour la nuit ſuivante, qui ne fut pourtant pas plus favorable ; car comme l'on commençoit à marcher, & avant qu'on fût à la portée du canon, le temps ſe brouilla, il parut des éclairs, le vent s'éleva, & fit en un inſtant le tour du compas, la Mer groſſit, les grains perpétuels faiſoient craindre pour les mâts. Les Vaiſſeaux étoient à la côte, & les Galeres trop éloignées pour les ſecourir, étoient elles-mêmes dans une grande extrémité ; heureuſement le vent s'élevant pendant quelque temps du côté de la terre, les Vaiſſeaux firent voile, & ſe mirent au large.

Les Galeres ſe ſauverent à la pointe du Cap de Merifou, où elles furent obligées de ſe retirer, y étant forcées

par la diſette & le mauvais temps ; mais les Galliotes qu'il avoit fallu preſque déſagréer, pour laiſſer le jeu des mortiers libre, reſterent dans une périlleuſe contenance : chacun néanmoins ſe ſecourant ſoi-même autant qu'il avoit beſoin, on repaſſa en diligence quelques manœuvres, & faiſant voile du hunier, à l'aide du vent de terre, on ſe retira à travers l'orage, qui dura toute la nuit. 1682.

Mr. du Queſne étant privé de ſes Galeres, il étoit aſſez difficile de placer les Galliotes de maniere qu'on en pût tirer les ſervices qu'on en avoit attendu. Il demeura dans cette incertitude juſques au 16 que le mauvais temps ceſſa ; alors le Chevalier de Tourville trouva le moyen de les conduire près des murailles d'Alger. Voici l'ordre qu'il obſerva, & qui fut généralement approuvé. Il fit apporter par les Chaloupes des ancres vers le Port, à une diſtance qu'on crut raiſonnable. Cinq Vaiſſeaux furent détachés pour prendre le bout des ancres, & ſoûtenir les Galliotes qui ſe devoient haller deſſus, & s'entraverſer lorſqu'elles ſeroient aſſez proches, ſe

1682. rehallant tout de même juſques aux Vaiſſeaux pour leur retour.

Le Vigilant, monté par le Chevalier de Tourville, qui devoit tenir le milieu, vis-à-vis la Tour du Fanal, avoit l'amarre de la Galliote la Cruelle, commandée par Mr. de Pontis; ſur la droite le Vaillant, monté par Mr. de Baulieu, avoit l'amarre de la Menaçante, que conduiſoit Mr. de Goïtou: le Chevalier de l'Hery qui étoit ſur le Prudent, avoit celle de la Brulante, commandée par Mr. Deſcobiers; à la gauche de notre Chevalier, Mr. de Forans, ſur l'Etoile, avoit l'amarre de la Foudroyante, montée par Mr. de Boiſlye, & tout au *Sud*; Monſieur de Beliſle avoit celle de la Bombarde, qui étoit conduite par Mr. Decombe, & dans laquelle étoit embarqué Mr. de Camelin Capitaine des Bombardiers de terre, que le Roi avoit envoyé pour cette expédition.

On ne marcha que le ſoir du 21. Août, le temps ne l'ayant pas permis plutôt. Cette maniere de faire la guerre étant toute nouvelle, les choſes ne purent être avec toute la juſteſſe qu'on auroit pu déſirer. Mr. de Camelin

avoit beau travailler avec zéle & application, n'ayant aucune connoiſſance de la Marine, ne pouvoit manœuvrer comme il auroit fait dans une autre occaſion; de ſorte que tout n'alla pas auſſi-bien qu'on ſe l'étoit propoſé: cependant la Foudroyante commença à tirer, Mr. de Pontis ſuivit, & les autres de ſuite. 1682.

Un moment après les ennemis tirerent ſept à huit coups de canon ſans tirer davantage. Les bombes ardentes, ſur leſquelles on ſe fondoit principalement, dans la vue qu'elles brûleroient les Vaiſſeaux ennemis, creverent toutes au ſortir du mortier, & les ordinaires en firent autant, ou ne pûrent porter juſqu'à la Ville excepté deux ou trois.

Dans cette peine on tiroit encore quelques coups lorſqu'un des Mortiers de Mr. de Pontis chargé d'une bombe ardente, ayant fait faux-feu, & la bombe continuant à s'enflammer ſans partir, il ſe vit obligé de ſouffrir l'incendie, qu'il crut d'abord inévitable.

Les Soldats bombardiers de Mr. de Camelin, à l'exception de leurs Ser-

1682. gens, & de deux ou trois, ſe jetterent dans la Mer ou dans les Chaloupes qui portoient les munitions, & furent ſuivis par la plus grande partie des gens de Mr. de Pontis, qui ſe précipiterent où ils pûrent pour éviter les flammes ; enfin quelques-uns de ſes Officiers Mariniers étant reſtés ſur l'arriere, il ſe trouva ſeul avec ſon contre-Maître ſur l'avant où étoit le feu. Mr. Landouillet Commiſſaire d'Artillerie de Marine, & Mr. Regnault qui s'étoient embarqués avec lui ne l'abandonnerent point, & demeurerent à leur poſte qui étoit à la batterie de derriere.

Cependant la bombe jettoit les grenades, & du feu gros comme deux hommes. Mr. de Pontis qui ſe voyoit couvert de flâmes ayant 40. bombes ardentes dans ſa Galliote, & tant d'autres choſes à s'enflammer prit la réſolution avec ſon Contre-Maître & un Bombardier qui vint le joindre, de tenter d'éteindre le feu; & comme ils virent que les premiers ſeaux d'eau l'avoient amorti, ils continuerent, & le crûrent éteint pendant un inſtant.

Toutefois la bombe reprenant vi-

gueur, les grenades & les canons de pistolets qu'elle renfermoit tirerent de nouveau, & la flamme recommença; mais le premier succès les ayant encouragés ils retournerent à l'expédient de l'eau; & enfin un des Soldats de Mr. de Pontis revenu de l'épouvante, le voyant autour du mortier, y en jetta une si grande quantité, qu'il l'éteignit tout-à-fait. 1682.

Plusieurs Chaloupes qui étoient autour de la Galliote, & que la flamme avoit obligé de se larguer, revinrent à bord.

Ce contre-temps ayant fait juger au Chevalier de Tourville, qui prenoit soin de l'attaque, qu'il étoit à propos de se retirer, il en donna l'ordre, que les ennemis laisserent éxécuter sans y mettre obstacle, & à la pointe du jour il se trouva au même endroit d'où il étoit parti.

Le mauvais succès des bombes ardentes, la rareté des beaux jours, & le péril évident de séjourner dans une rade aussi scabreuse que celle d'Alger, dans une saison où les courans deviennent fréquens, fit croire qu'on ne tenteroit plus rien cette année.

1682. Cependant le Chevalier de Tourville ayant fait remarquer à Mr. du Queſne, que ſi quelques bombes ordinaires avoient crevé, il y en avoit eu pluſieurs qui n'avoient manqué que parce qu'on étoit trop éloigné, ce qui étoit facile à réparer par une ſeconde tentative, Monſieur du Queſne goûta cet avis, & chargea notre Chevalier de la diſpoſition & du ſoin de l'attaque : il corrigea ce qui avoit fait manquer la premiere, & prit des meſures ſi juſtes, que le 30. les Galliotes commencerent à tirer.

Les Ennemis ne furent pas ſi dociles cette fois que la premiere, ils firent un grand feu ſur nos Galliotes, qu'ils redoubloient lorſque l'on mettoit le feu aux bombes : ce manége dura juſqu'à la pointe du jour.

Alors le Chevalier de Tourville ſe retira. Les Galliotes qui avoient reçu pluſieurs coups dans le bois, les voiles & les manœuvres, n'eurent néanmoins aucun homme de tué, quoiqu'elles euſſent eſſuyé plus de 1200 coups de canon.

Le lendemain on ſçut par quelques Eſclaves qui ſe ſauverent, que la conſternation

ternation avoit été extrême dans Alger : qu'il y avoit plusieurs maisons renversées, & quantité de gens tués. On tira cette nuit 114. bombes. 1682.

Quelque diligence que l'on fit, on ne pût se mettre en état de retourner le lendemain : il fallut attendre au 3. de Septembre ; avec cette circonstance, qu'ayant reçu avis par d'autres Esclaves sauvés, depuis les premiers, que les Algériens armoient la Galere qui étoit restée dans leur Port, & quelques Brigantins, pour venir enlever les Galliotes, on en renforça les équipages, & l'on prit toutes les précautions néceſſaires pour les bien recevoir.

Les Ennemis laisserent passer les Galliotes sans les inquiéter, & comme l'amarre de Mr. de Pontis étoit toujours sans embarras, il tira quelque temps avant que les autres fussent en place, la Brulante & la Foudroyante, qui se halloient sur une même amarre, s'étant embarrassées l'une avec l'autre, n'arriverent que tard

Comme les Ennemis ne répondoient point aux bombes qu'on leur tiroit, ce silence fit juger que leurs Bâti-

1682. mens étoient dehors pour nous attaquer. Le Major en avertit Mr. de Pontis. En effet, un moment après la Chaloupe que l'on avoit miſe de garde à l'entrée du Port, fit le ſignal, & Mr. de Pontis vit la Galere accompagnée de quelques Brigantins, voguer droit deſſus ſa poupe.

En même temps les Chevaliers de Flavacour & de la Guiche, qui commandoient les Chaloupes de l'Indien & du Cheval-Marin l'aborderent, & le renforcerent de tous leurs équipages: il avoit encore un renfort de trente hommes tous gens d'élite que le Chevalier de Tourville lui avoit choiſi ſur ſon équipage, outre cela une troupe d'Officiers Volontaires, & pluſieurs Gardes-Marine. Il attendoit la Galere avec un grand ſilence, pour lui ôter la connoiſſance de ſon monde, qui alloit à cent vingt hommes.

Quand elle fut proche, un zéle indiſcret ayant fait crier quelques-uns, *Vive le Roi*, le reſte répondit, & dans ce tumulte, la Galere commença à faire feu de ſa mouſquetterie & de ſon canon; mais au lieu d'aller droit à M. de Pontis, elle prolongea. Il crut

d'abord qu'elle vouloit l'aborder par la proue : il y paſſa pour y donner ſes ordres, faiſant faire en même temps un grand feu de mouſquetterie & d'artillerie, ce qui l'obligea de faire paſſe-vogue pour ſe retirer de deſſous. 1682.

Elle alla ſonder la Menaçante qui étoit à ſa droite, & qui l'ayant à-peu-près reçue de même, acheva de la mettre en déſordre, & ſans ſçavoir ce qu'elle faiſoit, elle fit le tour de la Bombarde dont elle eſſuya le feu, en regagnant le mur du Port le long duquel elle ſe retira.

Mr. Landouillet qui faiſoit éxécuter les mortiers, les ayant tenus prêts, on les fit tirer pendant qu'ils étoient aux mains, afin que les ennemis ne puſſent ſe vanter de les avoir interrompus. On tira donc comme auparavant, & on fit éteindre par-là les feux de joye que les femmes allumoient dans Alger, croyant déja quelques Galliotes d'enlevées

Le reſte de la nuit ſe paſſa à jetter des bombes de notre part, & du côté des ennemis à tirer du canon. Comme il s'éleva un brouillard fort épais, il n'y eut que cent bombes de tirées,

1682. & environ ſix cent coups de canon de la part de ennemis.

Les Galliotes ſe retirerent à leur ordinaire à la pointe du jour, ſans avoir perdu perſonne. Ce jour-là qui étoit le 4. le Pere le Vacher Conſul du France, alla à bord de Mr. du Queſne dans la Chaloupe du contre-Amiral de Zélande, qui étoit à Alger pour racheter des Eſclaves de ſa Nation, & dit que le matin le Dei, & les principaux de la Ville l'avoient envoyé chercher, & l'avoient forcé de venir vers lui pour ſonder s'il y avoit lieu à quelque accommodement.

Mr. du Queſne, lui répondit, qu'il ne pouvoit rien écouter de lui, & que ſi les Algériens avoient quelque choſe à demander, il falloit qu'ils commençaſſent à venir eux-mêmes. Ce Conſul s'en retourna avec cette réponſe. Il dit que dans les deux nuits paſſées on avoit abattu cinquante maiſons, que la moitié de la ſienne où étoit la Chapelle, & la moitié de la grande moſquée, étoit compriſe dans les ruines, ſous leſquelles on connoiſſoit déja plus de cinq cent perſonnes enſevelies. Que tout étoit dans une

consternation extrême ; que les Turcs démentant leur orgueil, loin de mépriser les François, comme ils faisoient il y avoit quinze jours, en parloient alors avec respect ; que toutes les femmes & les enfans avoient quitté la Ville, & qu'il avoit paru trente hommes de tués sur la Galere, à la sortie qu'ils avoient faite, sans ceux qu'on avoit caché au peuple. 1682.

La nuit du 4. au 5. on ne s'attacha qu'à canoner dans le Port, afin d'adresser à quelques-uns de leurs Vaisseaux. Le lendemain, dans l'instant qu'on commençoit à marcher, l'air se brouilla tout-d'un-coup, & bien-loin de pouvoir combattre, on fut obligé de prendre des précautions contre les accidens du mauvais temps, qui suivit effectivement, & qui continua de maniere à ne laisser aucune espérance de pouvoir rien tenter.

Comme il n'étoit pas possible de rester, sans un péril évident, avec des Bâtimens qu'il faut ouvrir de tous côtés pour les mettre en état de faire une éxécution, sur-tout dans une saison où les tourmentes sont fréquentes, il fallut se résoudre à quitter la rade

1682. d'Alger, avec cette conſolation, que ſi on n'avoit pas dompté cette Ville, on l'avoit au moins mortifiée, & trouvé un moyen infaillible de la détruire, ou de lui faire demander la paix quand on voudroit.

Cette réſolution priſe, Monſieur du Queſne donna ſes ordres pour mettre à la voile, & partit pour ramener la Flote en France, il commandoit l'avant-garde, & le Chevalier de Tourville l'arriere-garde.

La Flote ayant rencontré deux Brigantins Algériens, qui voulurent d'abord prendre la fuite, notre Chevalier qui avoit le vent ſur eux, les pourſuivit, & les attaqua ſi vivement, qu'il s'en rendit maître, & les emmena avec lui après en avoir changé les équipages.

Arrivés à Toulon Mr. du Queſne & le Chevalier de Tourville en partirent pour ſe rendre à la Cour. Ce premier rendant compte au Roi de ſon expédition à Alger, parla de notre Chevalier avec tant d'éloge, que Sa Majeſté voulut le voir.

Ce fut le Marquis de Seignelai Miniſtre de la Marine, ſon ami intime,

qui le préſenta au Roi dans ſon cabinet. Sa Majeſté lui communiqua le deſſein qu'elle avoit d'envoyer l'année prochaine une Flote encore plus forte contre les Algériens, pour les détruire, ou les mettre à la raiſon ; mais qu'il étoit ſurpris de tous les contre-temps que ſa Flote avoit eue, & des vents qui régnoient ſur cette rade. 1682.

Notre Chevalier répondit au Roi, qu'il étoit vrai qu'elle étoit ſujette à des courans, & à des vents orageux ; mais que c'étoit ordinairement dans certains temps, & que pour les éviter, il ſeroit à propos que S. M. y envoyât ſon Armée de meilleure heure que cette année, & que les Algériens, qui avoient déja commencé à ſentir les effets de ſa puiſſance, nonobſtant tous les contre-temps qui étoient ſurvenus, auroient lieu de ſe repentir de leur témérité, lorſqu'ils ſeroient attaqués dans un temps plus favorable. Le Roi approuva cet avis, le ſuivit, & donna ſes ordres en conformité.

Au commencement de cette année notre Chevalier alla voir ſon frere, qui le pria de ſe charger de deux de 1683.

1683. ſes fils qui vouloient prendre le parti du ſervice de mer : il fit d'abord quelques difficultés, craignant de trop expoſer ſes jeunes neveux qu'il chériſſoit beaucoup ; mais ayant connu leur paſſion pour le ſervice, il ſe rendit à leur empreſſement. Son ſéjour à Tourville ne fut pas long, étant preſſé de retourner à la Cour, où ſes deux neveux le vinrent joindre peu de temps après.

La France fit cette année une grande perte par la mort de la Reine Marie-Théreſe d'Autriche fille de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, & d'Eliſabeth de France ſa premiere femme, ſœur de Louis XIII.

On perdit en même-temps un grand Miniſtre par la mort de Monſieur de Colbert Contrôleur-Général des Finances. Ces pertes qui laiſſerent un dueil univerſel dans tout le Royaume, furent adoucies par la joye que donna la naiſſance d'un ſecond Prince, dont Madame la Dauphine accoucha, qui fut nommé Duc d'Anjou : on l'a vû dans la ſuite ſur le Trône d'Eſpagne.

Le Chevalier de Tourville préſenta à Mr. de Seignelai ſes deux neveux, qui l'étoient venu joindre, comme de jeunes gens qui avoient envie d'entrer dans le Service de la Marine ſous ſes auſpices. Ce Miniſtre qui cherchoit à y attacher les meilleurs ſujets, témoigna la ſatisfaction qu'il avoit du parti qu'ils vouloient prendre; leur diſant qu'étant inſtruits par un auſſi habile homme que leur oncle, ils ne pouvoient que parvenir un jour. 1683.

Dès ce temps-là les jeunes gens qui entroient dans ce Corps, étoient obligés de commencer par être Gardes-Marine, pour dans cette Ecole s'inſtruire, & devenir capables d'être enſuite Officiers. Le Marquis de Seignelai ne jugea pourtant pas à propos que les neveux de notre Chevalier priſſent cette route, diſant qu'ils apprendroient encore mieux auprés de leur oncle par l'expérience & par ſes exemples que dans ce Corps; qu'il falloit qu'ils fiſſent auprès de lui une campagne comme Volontaires, après laquelle il leur donneroit de l'emploi.

1683. Le Roi ayant donné ſes ordres pour éxécuter le nouveau projet ſur Alger : Monſieur du Queſne & le Chevalier de Tourville furent chargés de cette ſeconde expédition ; le premier, comme plus ancien Lieutenant-Général devoit commander la Flote, & notre Chevalier ſous lui, comme Lieutenant-Général en ſecond.

Dès qu'il eut reçu ſes ordres il partit avec ſes deux neveux pour Toulon, où ſe rendit bien-tôt après Mr. du Queſne ; & tout étant prêt, ils mirent à la voile avec ſix Vaiſſeaux de Guerre, après avoir donné ordre aux autres Vaiſſeaux, Galeres, Galliotes à bombes, & autres Bâtimens qui devoient compoſer l'Armée Navale, de ſe rendre aux Iſles Fromentieres proche d'Yvica.

Ils paſſerent le 18. May à la vue des terres de Barcelonne, où ayant appris que quelques Vaiſſeaux Corſaires d'Alger avoient fait des deſordres ſur la Côte, le Chevalier de Tourville ſe détacha pour courre deſſus : il n'en pût joindre qu'un de quatorze piéces de canon monté de cent cinquante hommes, qu'il attaqua, & dont il ſe

rendit maître; il y trouva trente Eſclaves qu'il fit mettre en liberté. 1683.

Ce Corſaire fit une vive réſiſtance, & le feu fut grand de part & d'autre avant d'en venir à l'abordage & aux coups de main. Notre Chevalier dans cette occaſion fut curieux d'éxaminer la contenance de ſes neveux, & ſi ce grand feu, qui étoit le premier qu'ils eſſuyoient, les étonneroit. Il fut agréablement ſurpris de voir qu'à la premiere action où ils ſe trouvoient, ils avoient l'ardeur & la fermeté des gens les plus expérimentés; non-ſeulement le grand feu ne les étonna point, mais ils furent des premiers à l'abordage, & à paſſer ſur le bord du Vaiſſeau Algérien; ce qui donna beaucoup de ſatisfaction à l'oncle, qui conçut de grandes eſpérances de ces deux enfans, qui lui devenoient tous les jours plus chers; mais il réſolut de modérer un peu cette ardeur, afin que leur intrépidité ne les portât pas ſans néceſſité à des dangers inévitables.

Notre Chevalier avec ſa priſe rejoignit Mr. du Queſne. L'Armée Navale arriva au rendez-vous le 2. de Juin, où deux autres Vaiſſeaux avec

1683. les Galliotes arriverent le 9. On attendit les Galeres juſques au 14. contre le ſentiment du Chevalier de Tourville, qui étoit d'avis qu'on pouſſât en avant pour arriver plutôt à la rade d'Alger, afin de pouvoir profiter du beau temps. Etant dans l'inaction, il employa cet intervalle à faire faire l'exercice aux Bombardiers, & à charger les bombes, carcaſſes, & autres artifices; enfin, à diſpoſer tout ce qui étoit néceſſaire pour l'éxécution du projet.

Cependant Monſieur du Queſne ne voyant point venir les Galeres, & ſentant bien l'importance de l'avis de notre Chevalier, envoya ſon ſecond fils qui étoit Enſeigne de Vaiſſeaux, nommé Mr. de Mouroſe du côté de Barcelonne, pour en avoir des nouvelles: étant revenu ſans en rapporter, il réſolut de partir ſans elles.

L'Armée appareilla le 15. & fit route vers Alger, où elle mouilla l'ancre le 20. ſur les cinq heures du ſoir: on y trouva cinq Navires qui y étoient déja arrivés, commandés par le Marquis d'Amfreville, qui avoit repris un Vaiſſeau Anglois ſur les Corſaires de

Salé qui s'en étoient rendus maîtres : il avoit trente Algériens ſur ſon bord. 1683.

Le 21. & le 22. furent employés à tenir conſeil, pour ſçavoir ſi l'on attendroit les Galeres. L'avis du Chevalier de Tourville fut de profiter du beau temps, & de ſe ſervir des Galliotes ſans les attendre ; que pour cela il n'y avoit qu'à ranger ſept Vaiſſeaux de guerre ſur une ligne un peu courbe, qui fit la même figure que le Mole hors de la portée du canon, & que deux autres fuſſent poſés au bout des deux aîles, pour flanquer la ligne, en cas que les ennemis fiſſent des ſorties ſur les Galliotes, avec quatre Galeres qu'ils tenoient toutes prêtes. Tous ceux qui compoſoient le Conſeil approuverent ce deſſein, qui fut éxécuté.

Pendant deux jours on prépara les touées des ſept Galliotes, & celles des aîles, c'eſt-à-dire, neuf ancres ſur leſquelles il y avoit quinze à ſeize cent braſſes de cable moyen.

Le 23. à dix heures du matin les Commandans des Vaiſſeaux porterent leurs ancres à ſix cent toiſes près du

Mole. Les Algériens les regardoient
1683. tranquillement ſans tirer un ſeul coup, parce qu'ils les voyoient tous venir les uns après les autres ſans qu'il parût de cordage ni d'ancres, le tout étant ajuſté de maniere que les Vaiſſeaux ne paroiſſoient avec d'autre deſſein que de reconnoître le Mole, d'autant mieux que les Algériens n'étoient pas fâchés qu'on les vît garnis d'une aſſez grande quantité de canons pour ſoûtenir la plus vive attaque : on leur déroba ainſi cette manœuvre, qui les ſurprit beaucoup dans la ſuite.

Les ſept Galliotes qui ſe devoient haller ſur les ancres attachées à chaque Vaiſſeau étoient, la Foudroyante, la Brulante, la Bombarde, la Cruelle, la Menaçante, l'Ardente, & la Fulminante, commandées par Meſſieurs de Chevilly, de la Motte, d'Erant, de Combe, de Pontis, de Goïtou, & du Queſne-Monier neveu du Général.

Les ſept Vaiſſeaux auſquels les ancres atouées étoient attachées étoient, le Fleuron, le Ferme, la Sirenne, le Prudent, l'Aimable, le Vigilant & le Laurier, commandés par le Comte d'Etrées, le Chevalier de Tourville,

le Comte de Sepville, les Chevaliers de l'Hery & de Septme, & le Marquis d'Amfreville, & du Queſne le fils. 1683.

Les ancres des deux bouts étoient un peu plus à terre, & c'étoit ſur elles que halloit le Cheval-Marin du côté de la Peſquerie au *Sud-Eſt*, & l'Etoile du côté du Fanal au *Nord-Oueſt*. Ces deux Vaiſſeaux commandés par Mr. de Belliſle, & le Commandeur de Goutes, devoient flanquer les Galliotes, comme on l'a déja dit; chacun des ſept autres Navires devoit prendre ſoin d'une Galliote qui lui étoit particulierement deſtinée, tant pour la poſter, que pour la ſoûtenir en cas d'attaque.

Dans chacune étoient embarqués, outre l'équipage accoûtumé, dix Gardes-Marine, dix Grenadiers avec dix Soldats choiſis; deux Chaloupes armées, commandées par les Officiers de Vaiſſeaux, lui ſervoient d'eſcorte: il y avoit outre cela deux Corps-de-Garde de Chaloupes, l'un au *Nord*, & l'autre au *Sud* de la ligne, & quelques canots legers de rames poſtés vers l'entrée du Port, qui devoient brûler des amorces s'ils voyoient les

1683. Ennemis ſe diſpoſer à ſortir, afin qu'à ce ſignal toutes les Chaloupes marchaſſent vers les Galliotes qui pouvoient être attaquées.

Le Chevalier de Tourville porta l'ancre du Vaiſſeau du Nord, le Marquis d'Amfreville celle de celui du *Sud*, qui devoient être les plus proches de la Ville, & le Chevalier de l'Hery porta celle de celui du milieu, ſe réglant ſur les deux autres : enſuite celles des intervalles furent portées par les Capitaines des Vaiſſeaux ſur leſquels étoient attachés les bouts des touées, ſe réglant ſur les trois autres, qui avoient leurs Chaloupes ſur les ancres qu'on avoit jettées plus près les unes des autres que n'étoient les Vaiſſeaux, parceque ceux-ci avoient beſoin d'un plus grand eſpace, pour n'être point en péril par le changement des vents & des marées, attendu qu'il étoit avantageux que les Galliotes ne fiſſent pas un ſi grand front, afin que les deux Vaiſſeaux poſtés aux aîles euſſent plus de facilité à les ſoûtenir.

Toutes les ancres ayant été poſtées le 23. le reſte du jour fut employé à donner

donner les ordres pour empêcher les Ennemis de les venir lever pendant la nuit; pour cet effet, Mr. du Queſne ordonna à Mr. Remondis Major, de mener le ſoir les Chaloupes en garde, mais les Ennemis, qui n'avoient pas remarqué ce qui s'étoit fait, ne ſortirent point. 1683.

Le lendemain la mer s'étant trouvée trop groſſe pour permettre de rien entreprendre, on ſe contenta de donner les mêmes ordres pour les Chaloupes de garde, les marées les ayant portées proche les murailles, les Algériens tirerent quelques coups de mouſquet qui ne bleſſerent perſonne; le mauvais temps qui continua fut cauſe qu'on ne put avancer les Galliotes que la nuit du 26., & même il faiſoit une groſſe mer qui leur fut fort incommode.

Les ſept Galliotes s'étant donc conduites par les touées aux poſtes qu'elles devoient occuper avec les deux Vaiſſeaux aux deux aîles, & trente Chaloupes armées pour aller où il ſeroit néceſſaire, on commença à tirer à une heure après minuit juſqu'à quatre-vingt-dix bombes toutes de treize & de quinze livres de poudre.

1683. Le calme fit faire quelques coups courts ; c'eſt un mouvement de vague qui agitant la Galliote quand on tire, fait que la bombe ne va pas ſi loin ; cependant elles réuſſirent toutes aſſez bien, & il y en eût peu qui ne tombaſſent dans la Ville ou dans le Môle. On en vit une portée ſur le haut de la Tour du Fanal, d'où elle roula dans les batteries qui étoient en-bas, & fit un grand fracas.

Les Ennemis répondirent par un très-grand feu de canon au nombre de trois cent coups, qu'ils tiroient comme des décharges de mouſquetterie, lorſqu'ils voyoient mettre le feu à la fuſée de la bombe : leurs Galeres n'étoient plus en état de ſortir ſur nos Galliotes, car ils avoient déſarmées, ayant découvert que la Chiourme avoit réſolu de ſe mettre au milieu de nos Navires, & de crier : *Liberté.*

Pendant deux heures qu'on tira des bombes, le Chevalier de Tourville alloit & venoit dans ſon canot pour être préſent à tout, & donnoit ſes ordres pour faire éxécuter toutes les manœuvres avec activité & préciſion ; mais un vent de terre étant ſurvenu,

Mr. du Queſne fit tirer deux coups qui étoient le ſignal de la retraite. 1683.

Le temps qu'il fit le lendemain 27. ne donna pas eſpérance de rien tenter : l'air rempli d'éclairs & d'orages, ſembloit préſager quelque fâcheux coup de vent ; on ſe tint pourtant toujours en état d'avancer au premier ſignal, & comme ſur les dix heures les nuages ſe diſſiperent, & que la mer étoit fort unie, on profita de cet intervalle, prenant ſon temps entre deux grains ; on appelle ainſi les gros nuages noirs & épais qui menacent de la pluye.

Les Galliotes s'avancerent, & jetterent en deux heures cent-vingt-ſept bombes qui réuſſirent très-bien, il en tomboit quelquefois trois ou quatre enſemble que l'on entendoit crever avec un fort grand fracas ; il y en eut qui renverſerent la maiſon du gendre du Deï, l'un des plus puiſſants du Pays : quantité d'autres maiſons furent abbattues, & ſept à huit cent perſonnes enſevelies ſous les ruines, les plus riches Magaſins furent détruits, & les Marchandiſes expoſées au pillage ſe trouvoient mêlées parmi les décombres des Bâtimens.

1683. Une bombe creuſa deux pieds de terre dans une batterie, démonta pluſieurs piéces de canon, & tua cinquante hommes qui les ſervoient, une autre tomba dans une Barque prête à ſortir qu'elle enleva avec cent hommes; un petit Navire de Salé fut auſſi coulé à fonds; il en tomba d'autres dans les Vaiſſeaux; mais elles ne firent pas beaucoup de mal, à cauſe des précautions que les Algeriens avoient priſes en y jettant quantité de cables qui amortiſſoient le feu de la bombe.

Les Ennemis firent au commencement un feu extraordinaire avec leurs plus gros canons, dont ils tirerent juſques à ſix cent coups: ils avoient même fait allumer un grand nombre de feux à la Côte, afin de voir mieux les Galliotes; mais cette clarté découvrant la Ville, ſervoit à donner plus de juſteſſe pour tirer les bombes.

Toute leur canonade n'eut d'effet que ſur une Chaloupe qui ſoûtenoit une Galliote. Le dommage qu'eſſuyerent les Galliotes fut aiſé à réparer; & ce fut une grande ſurpriſe pour les Ennemis de les voir à la clarté des feux de la Côte ſe retirer dans le

même état qu'elles s'étoient approchées : elles firent retraite la ſeconde nuit deux heures avant le jour. 1683.

Un tourbillon de vent s'étant élevé les mit en déſordre, brouilla les ancres des Vaiſſeaux & en rompit quelques-unes ; mais notre Chevalier qui conduiſoit cette attaque, prit ſi bien ſes meſures, que ce contre-temps fut bien-tôt réparé ; enfin, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès qu'elle eut.

Il ne pouvoit être plus avantageux, puiſque la conſternation étoit générale dans la Ville. La populace, & ſurtout les femmes, allerent trouver Baba-Aſſen qui étoit le Dei, c'eſt-à-dire, le Roi d'Alger, les unes lui portoient la tête de leur maris, les autres les bras ou les jambes de leurs enfans, & les tenant d'une main, & le poignard de l'autre, demandoient la paix à grands cris.

La Taïffe qui eſt une Milice étrangere, commença de ſon côté à ſe ſoulever : ces Soldats dirent au Pacha avec menaces, qu'ils ne vouloient point ſe voir expoſés aux bombes, ni garder la Ville, tandis que les Tago-

1683. riens en étoient dehors : ce ſont des Maures qui ayant été chaſſés d'Eſpagne vinrent habiter à Alger, & prirent ce nom, que leurs deſcendans ont conſervé. Cette fierté fit peur au Pacha, qui dépend en quelque ſorte de douze mille Soldats, qui compoſent cette Milice ; ils ſont preſque tous Renegats, gens ſans Foi, ſans Réligion, fugitifs de la Chrétienté, & de la Turquie.

Dans ce tumulte, le Divan s'aſſembla le 28. de grand matin, pour délibérer ſur ce qu'il y avoit à faire : le Pacha parla en des termes très-forts, & dit qu'il étoit d'une néceſſité abſclue de faire la paix avec les François; il appuya ſon ſentiment de pluſieurs raiſons concluantes.

Baba-Aſſen troublé des menaces du Pacha, & plus encore de celles de la populace, fit venir Mr. de Beaujeu Capitaine d'un Vaiſſeau du Roi, qui avoit été pris depuis 18. mois ſur un petit Bâtiment, & vendu douze mille écus.

Si-tôt qu'il parut, il lui fit ôter ſa chaîne, & lui dit, que pour récompenſe de la liberté qu'il lui donnoit,

il lui demandoit un bon conſeil ſur l'état préſent des choſes. Monſieur de Beaujeu lui répondit, que le ſeul parti qu'il eût à prendre, c'étoit d'aller trouver le Général de l'Empereur de France, de lui demander pardon de la faute qu'ils avoient faite, & de ſe ſoumettre à toutes ſes volontés; mais qu'il ne l'aſſuroit pas qu'avec tout cela on voulut les pardonner. 1683.

Baba-Aſſen repliqua, qu'il aimeroit mieux voir toute la Ville à feu & à ſang: cependant malgré cette réponſe, il ne laiſſa pas de faire appeller le Pere le Vacher, qui éxerçoit le Conſulat de France à Alger, & de l'envoyer avec un de ſes Conſidens & un Interprête pour demander la paix: ainſi, il parut une Tanche ſortant d'Alger avec le pavillon blanc, qui voguoit vers l'Amiral, malgré le gros vent contraire.

Ils arriverent auprès du Navire à neuf heures du matin: la Sentinelle ayant demandé ce qu'ils vouloient, ils répondirent qu'ils ſouhaiteroient parler au Général; alors Monſieur du Queſne leur fit crier d'aborder: ils vinrent à lui, & le Pere le Vacher lui

dit, qu'on venoit de la part de Baba-
1683. Aſſen, du Divan, & de la Taïffe, pour lui demander la paix. Mr. du Queſne ne voulant pas que le Conſul s'en mêlât, lui ordonna de reſter dans la Chaloupe, & fit monter l'Envoyé Turc & ſon Interprête.

Cet envoyé ayant dit la même choſe que le Conſul, le Général lui répondit, qu'afin qu'il rapportât au Divan ſans rien déguiſer, à quelles conditions on pouvoit leur accorder ce qu'ils vouloient, il alloit mettre ſes prétentions par écrit, ſçavoir :

Qu'il n'entendroit à aucune propoſition de paix, que premierement ils n'euſſent mis en liberté, & renvoyé francs & quittes à bord des Vaiſſeaux de l'Armée, généralement tous les François, & autres Sujets du Roi, & même tous les autres, de quelle nation qu'ils fuſſent, qui avoient été pris ſous le pavillon de France, ſans en excepter un ſeul.

Mr. du Queſne ſigna cet Ecrit, & dit à l'Envoyé en le lui donnant, qu'il aviſât bien à ce qu'il avoit à faire là-deſſus. L'Envoyé fut fort ſurpris lorſque l'Interprête le lui eut expliqué,

pliqué, il s'en retourna, & revint deux heures après avec une lettre : comme elle étoit écrite par le Conſul François, Mr. du Queſne ne la voulut point ouvrir, & dit qu'il n'étoit pas queſtion de capituler, mais d'exécuter ce que portoit ſon écrit. 1683.

L'Envoyé le pria de lui donner au moins quelques perſonnes pour venir à terre voir les Eſclaves qu'ils trouveroient & les emmener : mais Monſieur du Queſne répondit, que tant de façons étoient inutiles, & qu'à moins qu'ils n'emmenaſſent eux-mêmes les Eſclaves, & fort promptement, ils n'avoient qu'à ſe préparer aux bombes.

L'Envoyé s'en alla encore une fois, & revint ſur les ſept heures du ſoir, aſſurer le Général qu'on lui donneroit ſatisfaction entiere ; mais que comme il étoit tard, il n'étoit pas poſſible de ramaſſer un ſi grand nombre d'Eſclaves en ſi peu de temps, & que Baba-Aſſen & tous ceux d'Alger, demandoient en grace qu'on leur accordât la trêve juſques au lendemain, & qu'ils donnoient leur parole qu'on relâcheroit juſqu'au dernier Eſclave.

1683. Mr. du Queſne leur accorda cette nuit : mais l'Envoyé voulant propoſer de rendre auſſi réciproquement tous les Eſclaves Turcs que nous avions pris, on lui répondit qu'il n'y falloit pas penſer, & qu'il n'écouteroit rien juſques à ce que tous les priſonniers fuſſent rendus. L'Envoyé n'inſiſta pas davantage là-deſſus : il pria ſeulement le Général de vouloir faire tirer un coup de canon pour rendre le repos à la Ville, parce que c'étoit le ſignal dont il étoit convenu, s'il obtenoit la grace qu'il étoit venu demander.

L'Envoyé s'en retourna, après avoir dit à Mr. du Queſne, en lui touchant la main, qu'ils avoient rompu avec les François pour cinquante gueux ; mais qu'à l'avenir ils feroient la paix ſi fermé qu'elle dureroit toujours.

Le Chevalier de Tourville fut d'avis, que quelle aſſurance qu'il eût donné, il falloit toujours mettre toutes choſes en état pour l'attaque, en cas qu'on vint à manquer de parole, ce qui fut approuvé & exécuté.

Le lendemain 29. ſur les dix heures du matin, on vit ſortir de la Ville une douzaine de Chaloupes chargées

de gens qui voguoient à force vers notre Armée : quoique la mer fût groſſe & le vent très-rude, elles arriverent à bord vers le midi, & amenerent cent quarante-deux Eſclaves, parmi leſquels étoit Monſieur de Beaujeu. 1683.

Le même Envoyé les accompagnoit, & dit que Baba-Aſſen étoit au déſeſpoir de n'en pouvoir envoyer davantage, attendu que la plupart étoient retirés à la campagne avec leurs Patrons, mais qu'on les raſſembleroit inceſſamment pour les tous emmener avant qu'il fût peu. Mr. du Queſne donna cinq jours pour cela ; cependant ils voulurent entrer en traité. Le Général répondit que quand il auroit tous les Eſclaves, il expliqueroit les volontés du Roi ſon maître.

L'Envoyé le pria avec grande inſtance de la part du ſien, de lui rendre le Capitaine de Navire qu'un Vaiſſeau de Roi avoit pris, diſant qu'il avoit trois ou quatre cent parens qui ne ceſſoient point de le demander, & que ſa tête étoit en péril s'il n'obtenoit ſa liberté. Mr. du Queſne le refuſa d'abord, & cependant le ren-

1683. voya peu de temps après, comme un préſent qu'il faiſoit à Baba-Aſſen, ſans tirer à conſéquence.

Le 30. on emmena cent vingt-ſix Eſclaves, le 1. de Juillet cent cinquante-deux, le 2. quatre-vingt-trois, & le 3. encore pluſieurs autres, avec quatre femmes, dont il y avoit trois Meſſinoiſes & une de Marſeille : il s'en trouva ce jour-là cinq-cent quarante-ſix ; mais il en reſtoit encore à la campagne dans les Villes voiſines beaucoup d'autres qu'on devoit renvoyer.

Notre Chevalier fut bien ſurpris de reconnoître dans une de ces trois Meſſinoiſes Iſabelle Serini, dont nous avons déja parlé. Il la fit paſſer ſur ſon bord avec ſes deux compagnes, pour qu'elle y fût mieux traitée qu'elle l'auroit été ſur un autre Vaiſſeau. Il fut obligé de la quitter le moment d'après pour aller donner quelques ordres & vaquer à ſes ſoins militaires.

Cependant Mr. du Queſne nomma les ôtages qu'il ſouhaitoit de la part des Algériens, qui lui furent indiqués par Mr. de Beaujeu. Comme c'étoient les principaux de la Ville, les Algé-

riens en furent fort étonnés; mais il ne leur fut pas poſſible de ſe diſpenſer de les envoyer. Depuis ce temps-là ils firent tous les jours préſent de rafraîchiſſemens aux Officiers. 1683.

On n'avoit tiré juſques-là que deux cent bombes, & l'Armée n'étoit que de dix Vaiſſeaux de guerre, de ſept Galliotes, & de quelques Bâtimens de charge, quoiqu'on eût affaire à des Corſaires qui avoient plus de quatre-cent pieces de canon en batterie, & qui ſe préparoient depuis deux ans à une vigoureuſe réſiſtance. Leur milice étoit de douze mille hommes aguerris, & cependant on rendit ſuppliante une Ville qui ſembloit plutôt devoir s'enſevelir ſous ſes ruines, que de rendre les Eſclaves qu'on eut l'avantage de faire mener à bord ſans nulle rançon, & avant même d'avoir voulu écouter aucune raiſon.

Preſque tous les Eſclaves ayant été rendus, Mr. du Queſne dépêcha le 5. une Polacre & une Frégate, pour aller en France en porter la nouvelle, & faire des vivres. Le 10. une Tartane venant de Majorque, arriva à l'Armée avec des rafraîchiſſemens.: on

1683. croyoit avoir par cette voie quelques nouvelles des Galeres, mais on n'en apprit aucune.

Le 11. deux autres Tartanes de Salé armées en guerre, arriverent avec Pavillon blanc : la trêve fut cauſe qu'on ne leur empêcha pas l'entrée du Port. Le 12. on découvrit pluſieurs Bâtimens. Le 13. Mr. du Queſne envoya ſon ſecond fils dans une Tartane pour les reconnoître; c'étoient nos Galeres, qui ne purent arriver que ce jour-là à cauſe de mauvais temps : elles s'allerent mettre à l'abri derriere la pointe d'Alger, & le 14. elles arriverent, & mouillerent derriere les Vaiſſeaux au Sud de la Ville.

La trêve laiſſant du loiſir à notre Chevalier, il en profita pour s'entretenir avec Iſabelle; il étoit en peine de ſçavoir comme elle avoit pu être priſe par les Algériens, ſous la Baniere de France, ayant appris depuis ſon départ de Paris, qu'elle, ſon pere & ſon mari, étoient arrivés heureuſement à Meſſine. Dès qu'elle s'apperçut de ſon déſir, elle s'empreſſa de le ſatisfaire, & lui dit :

» Nous retournâmes, comme vous 1683.
» ſçavez à Meſſine, ſous la foi de
» l'amniſtie, que le Roi d'Eſpagne à la
» priere de la Reine ſon épouſe, avoit
» accordé aux Meſſinois; nous nous
» embarquâmes à Toulon, notre Na-
» vigation fut des plus heureuſes, un
» temps à ſouhait, & une joie uni-
» verſelle que chacun témoignoit aux
» approches de notre Patrie, où nous
» arrivâmes avec une ſatisfaction inex-
» primable.

» Nous y trouvâmes un Vice-Roi
» que la Cour d'Eſpagne avoit déja
» envoyé. Il nous fit tous aſſembler ſur
» une Place, c'eſt-à-dire, tous ceux
» qui revenoient de France, nous y fit
» faire la lecture de l'amniſtie que S. M.
» C. avoit accordée aux Meſſinois ré-
» voltés, avec ſon attache au bas; &
» ſous le ſpécieux prétexte de notre ſû-
» reté, il nous obligea d'en prendre
» chacun une copie, qu'il nous fit
» payer très-chérement.

» Cependant cette prétendue ſûreté
» ne nous mit pas à l'abri de ſes per-
» ſécutions; car il en exerça ſur nous
» de toute eſpece. Les choſes furent
» pouſſées à un tel excès que nous ne

1683. » pûmes ſupporter tant de vexations ;
» ce qui fit prendre le parti aux plus
» conſidérables de la Ville de s'aſſem-
» bler une nuit en ſecret chez mon
» pere, pour y délibérer ſur les moyens
» qu'il y avoit à prendre : on convint
» qu'il n'étoit pas poſſible que la Cour
» d'Eſpagne pût autoriſer de pareilles
» vexations, qui détruiſoient tout l'effet
» de l'amniſtie accordée. Après bien
» des réflexions, il fut conclu, qu'il
» étoit néceſſaire de députer ſecréte-
» ment quelqu'un à la Cour d'Eſpa-
« gne, pour y repréſenter l'état vio-
» lent où nous étions réduits, & pour
» en obtenir la délivrance.

» Cette réſolution priſe, on jetta
» les yeux ſur mon pere pour exécuter
» cette importante & délicate com-
» miſſion : il s'embarqua de nuit ſur
» une Tartane Génoiſe qui étoit dans
» le Port, & qui alloit à Barcelone.

» Cependant cette aſſemblée ne fut
» pas tenue ſi ſecrette, que le Vice-
» Roi n'en fût inſtruit : il en apprit
» le réſultat, & le départ ſecret de
» mon pere ; il en fut étonné ; mais
» pour prévenir la Cour d'Eſpagne
» en ſa faveur, & parer le coup qu'on

» alloit porter contre lui, il dépêcha 1683.
» ſur le champ un Gentilhomme, en
» qui il avoit une entiere confiance,
» & le fit partir ſur l'heure par un Bâti-
» ment exprès, lui ordonnant de faire
» la plus prompte diligence : il écrivit
» au Miniſtre ſon protecteur les plus
» noires calomnies contre mon pere,
» l'accuſant d'être l'auteur de la der-
» niere révolte, & d'en avoir voulu
» ſuſciter une nouvelle.

» Le Gentilhomme arriva plutôt à
» la Cour d'Eſpagne que mon pere,
» qu'une tempête avoit retardé ; ce
» qui donna le temps à cet Envoyé
» de rendre ſes lettres au Miniſtre,
» qui ordonna que mon pere fût ar-
» rêté & mis en priſon dès qu'il pa-
» roîtroit à Madrid. Cet ordre fut exé-
» cuté ponctuellement : il eut beau de-
» mander le crime qu'il avoit commis
» pour être ainſi traité, afin de s'en
» pouvoir juſtifier, & d'être oui ſur
» le motif de ſon voyage, on n'y eut
» point egard.

» Cependant ſur ce qu'avoit écrit le
» Vice-Roi, on étoit prévenu à la
» Cour que mon pere étoit coupable
» de tous les crimes qu'on lui impu-

1683. » toit : dans cette perſuaſion on ren-
» voya le Gentilhomme à Meſſine,
» avec des ordres pour faire informer
» ſur tous les griefs qu'on lui impu-
» toit, afin que ſur le réſultat de la
» procédure, il pût être jugé & con-
» damné à Madrid.

» L'Envoyé ne fut pas plutôt de re-
» tour que toute la Ville fut informée
» de la détention de mon pere, & de
» l'ordre ſévere qu'il y avoit contre lui.
» Le Vice-Roi comptant d'avoir réuſſi,
» & de pouvoir faire dépoſer comme
» il voudroit certains habitans de peu
» de conſéquence, qui lui étoient affi-
» dés, ſe flattoit encore par le même
» moyen d'intimider les mécontens,
» & d'étouffer les murmures de tous
» les plaignans.

» Cependant l'effet en fut tout con-
» traire ; car dès qu'on ſçut dans Meſ-
» ſine l'empriſonnement de mon pere,
» la conſternation y fut générale, &
» l'on s'y ſeroit porté aux dernieres
» extrêmités, ſi l'on n'avoit craint
» par-là de le rendre la victime.

» Le Vice-Roi voyant les eſprits ai-
» gris craignit une ſeconde députa-
» tion, & que la Cour enfin détrom-

» pée, ne le punit de toutes ſes vexa- 1683.
» tions. Pour prévenir le coup, il or-
» donna que perſonne ne s'embarquât
« & ſortît de Meſſine ſans ſon ordre,
» ſous peine de la vie. Des gens de
» confiance furent commis pour faire
» la viſite, & tenir un contrôle exact
» de tous ceux qui arriveroient ſur les
» Bâtimens & qui entreroient dans le
» Port, pour juſtifier enſuite du même
» nombre lorſqu'ils en ſortiroient.

» Toutes ces précautions n'empê-
» cherent point les plus notables de la
» Ville de s'aſſembler, & de faire une
» ſeconde députation pour obtenir la
» liberté de mon pere, & demander
» juſtice des indignes procédés du
» Vice-Roi. On vint vers la nuit nous
» avertir mon mari & moi, de la
» délibération qui venoit d'être priſe:
» nous prîmes ſur le champ notre ré-
» ſolution, diſant que nous voulions
» aller nous-même au ſecours de mon
» pere.

» On approuva notre réſolution.
» Il ne fut donc plus queſtion que de
» voir l'expédient qu'il y auroit à pren-
» dre pour ſortir de la Ville avec ſû-
» reté, & pouvoir s'embarquer non-

1683. » obſtant les ordres ſéveres qu'il » y avoit. Celui qui avoit été député » connoiſſant un Capitaine Génois qui » devoit partir inceſſamment avec ſon » Vaiſſeau, avoit pris des meſures pour » s'embarquer avec lui ; il ne s'agiſſoit » plus que d'obtenir de ce Capitaine » la même grace pour deux autres per- » ſonnes. Dom Antonio (c'étoit le » nom du Député) s'en chargea, & » revint peu de temps après nous dire » qu'il avoit obtenu notre embarque- » ment ; mais qu'il falloit nous réſou- » dre à nous déguiſer en Matelots, & » ſonger à partir dans la nuit : dans le » même temps le Valet de Dom Anto- » nio, qui portoit les trois habits bien » empaquetés, les poſa, & ſe retira.

» N'ayant pas de temps à perdre, » nous nous dépêchâmes de prendre » tout l'argent & les bijoux que nous » pouvions avoir, & de nous ajuſter » les habits des trois Matelots que » Dom Antonio avoit pris la précau- » tion de faire cacher chez ſon frere » juſques à ſon retour, pour que lors » de la viſite du Bâtiment il ne s'en » trouvât que le même nombre.

» L'heure du rendez-vous appro- 1683.
» chant, nous ſortîmes tous trois ainſi
» déguiſés pour nous rendre vers la
» porte de la Ville, & y attendre le
» Commandant qui avoit été prendre
» les ordres du Vice-Roi pour pou-
» voir mettre à la voile.

» Nous ne fûmes pas long-temps
» ſans le voir revenir : je ne le con-
» noiſſois pas ; mais Dom-Antonio
» me le fit remarquer : s'approchant
» de nous, il nous dit de le ſuivre.
» J'étois dans des grandes allarmes
» d'être reconnue, ou mon mari :
» d'ailleurs embarraſſé dans cet ha-
» bit, je ne ſçavois quelle contenance
» tenir.

» Quand nous fûmes à la porte,
» on nous arrêta pour nous deman-
» der qui nous étions, & où nous
» allions : alors je me crus perdue ;
» mais le Capitaine Génois nous tira
» bien-tôt d'embarras, en diſant d'un
» air ferme & aſſuré à celui qui com-
» mandoit, de nous laiſſer paſſer,
» que nous étions trois de ſes Mate-
» lots Génois qu'il avoit amené à la
» Ville avec lui, & qui avoient été
» enregiſtrés en arrivant.

1683. » Sur cette assertion, on nous laissa » sortir, & nous nous embarquâmes » avec lui. Le Commissaire pour vérifier l'équipage du Vaisseau nous suivit de près, entra après nous dans » le Bâtiment. Le Commandant lui fit » voir qu'il n'avoit que le nombre » qu'il avoit amené, & dès qu'il fut » parti, nous mîmes à la voile, & » sortîmes du Port. Je commençai » pour lors à respirer; car jusques-là » j'avois été dans de grandes inquiétudes.

» Comme nous occupions la place » de trois Matelots, sans pouvoir en » faire les fonctions, Dom Antonio » craignant que cela ne fit murmurer » les autres, leur distribua quelqu'argent pour les appaiser, & rendit » compte au Capitaine de ce que j'étois, & du motif de notre voyage.

» Ce Génois changea d'abord sa » gravité en douceur, & nous combla » d'honnêteté; il voulut à toute force » céder à mon mari & à moi sa » chambre, pour que nous fussions » plus commodement, & nous dit » obligeamment, que quoiqu'il fût » assez pressé de se rendre à Genes,

» il s'écarteroit avec plaiſir de ſa route
» pour nous débarquer à Barcelone. 1683.

» Nous y arrivâmes heureuſement » en peu de temps. Le Capitaine » n'ayant pas voulu prendre de l'argent de nous, je lui fis préſent d'un » de mes bijoux, & nous nous ſéparâmes très-ſatisfait les uns des autres. Notre premier ſoin en arrivant » fut de quitter l'habit de Matelot, » qui nous fatiguoit beaucoup & de » nous mettre ſuivant notre état.

» Dès que nous fûmes pourvus de » tout ce qui nous étoit néceſſaire, » nous partîmes pour Madrid, où il » me tardoit d'arriver pour ſecourir » mon pere, & travailler à ſa déli» vrance. Mettant pied à terre, je » cours aux priſons pour le voir, » ce qui ne me fut pas poſſible, étant » tenu extrêmement reſſerré: mon af» fliction fut extrême; mais je ſon» geai vîte à gagner avec de l'argent » un Geolier, qui lui fit ſavoir notre » arrivée, & lui fit enſuite tenir nos » lettres, & tous les ſecours qui lui » étoient néceſſaires.

» Dom Antonio s'étoit muni de let» tres de récommandation pour le

1683. » Prieur du grand Couvent des Do-
» minicains ; car dans ce Pays-là les
» Moines y ont un grand crédit, &
» ſont fort intriguans : il remit ces let-
» tres, & rendit compte à ce Prieur
» du ſujet de notre voyage, & de la
» ſituation où ſe trouvoit mon pere.

» Ce bon Religieux en fut touché,
» & promit de nous rendre ſervice ;
» que pour cela il verroit un Miniſtre
» d'Etat de ſes amis qui l'inſtruiroit
» de tout, & qu'enſuite il prendroit ſes
» meſures pour nous ſervir utilement ;
» que nous n'avions qu'à venir tous
» enſemble dans trois jours ſçavoir la
» réponſe.

» Dom Antonio me rendit compte
» de cette converſation. Ces trois jours
» me parurent un ſiécle, au bout deſ-
» quels nous allâmes voir ce Prieur,
» qui nous accueillit le plus gracieu-
» ſement du monde, & nous dit que le
» Miniſtre à qui il s'étoit adreſſé ſe
» trouvoit le Protecteur du Vice-Roi,
» & extrêmement prévenu par lui con-
» tre mon pere, qu'il accuſoit d'être
» l'unique auteur de la derniere ré-
» volte, & d'en avoir voulu émou-
» voir une nouvelle ; que c'étoit ce
» même

» même Miniſtre qui l'avoit fait arrê- 1683.
» ter, & avoit envoyé un ordre au
» Vice-Roi de Sicile d'en faire in-
» former, pour enſuite en faire un
» exemple.

» Nous aſſurâmes ce R. P. qu'il
» étoit notoirement faux que mon
» pere fut l'auteur d'aucune révolte;
» que tout ſon crime étoit d'avoir
» accepté la députation de la part des
» Meſſinois, pour ſe venir plaindre à
» la Cour des mauvais traitemens &
» vexations outrées que ce Vice-Roi
» exerçoit à leur égard; qui pour
» empêcher les effets de ſes juſtes
» plaintes, avoit inventé pour le per-
» dre tant de noires calomnies, qu'il
» lui ſeroit impoſſible de prouver;
» mais que pour eux, ils étoient en
» état de ſoutenir tout ce qu'ils avan-
» çoient contre lui, par l'enquête
» qu'ils portoient, ſignée de la plus
» grande partie des Habitans de Meſ-
» ſine.

» Ce Prieur voulut voir l'enquête,
» & après l'avoir lue, il dit être con-
» vaincu de l'innocence de mon pere,
» & des mauvais procédés du Vice-
» Roi; mais que le Miniſtre étant pré-

1683. » venu, il n'y avoit que la Reine » qui put effacer les mauvaises im- » pressions qu'il n'auroit pas manqué » de donner au Roi; que le Confesseur « de cette Princesse étant de son or- » dre, logé dans son Couvent, & son » intime ami, il l'engageroit de proté- » ger l'innocence opprimée de mon » pere, & de parler à la Reine en sa » faveur; que nous n'avions qu'à re- » venir le lendemain, qu'il nous y » présenteroit.

» Nous nous rendîmes au Couvent » à l'heure marquée, & un moment » après nous vîmes paroître le Prieur » avec ce Confesseur qu'on appelloit » Dom Hierôme : c'étoit un grand » homme sec & exténué; la dévotion » & la pénitence étoient peintes sur son » visage. Le Prieur m'y présenta, » disant que j'étois la fille de cet in- » fortuné prisonnier qu'on persécutoit » si injustement, & dont il lui avoit » déja parlé : je me jettai à ses pieds » pour implorer sa protection, & le » rendre sensible à l'état de mon pere, » & au mien.

» M'ayant fait relever, il m'assura » que le Prieur lui en avoit dit assez

» pour l'engager à parler vivement à » la Reine en notre faveur, & qu'il » iroit le jour même voir cette Prin- » ceſſe pour en obtenir la grace que » nous demandions, & que nous pour- » rions revenir dans quatre jours en » apprendre des nouvelles. J'eus ce » jour même par le Geolier de celles » de mon pere, qui m'envoya avertir » d'agir ſous main & ſecrétement, » & de ne pas trop paroître, crainte » qu'il ne nous jouât le même tour » qu'à lui; ce qui lui coûteroit la vie » de douleur, & lui ôteroit le ſeul » eſpoir qu'il avoit pour ſolliciter ſa » liberté. 1683.

» J'avois déja prévenu cet avis; » car nous ne ſortions de l'endroit où » nous étions logés que pour aller » aux Dominicains. Nous y fûmes au » jour marqué pour ſçavoir ce qu'avoit » fait Dom Hierôme; il nous dit avoir » parlé à la Reine, & lui avoir fait » un portrait ſi touchant & ſi vif de la » maniere dont les Meſſinois étoient » traités par notre Vice-Roi, & des » cruautés qu'on exerçoit injuſtement » contre mon pere détenu dans les pri- » ſons de Madrid, pour être venu en

1683. » qualité de Député de la Patrie, im-
» plorer la juſtice du Roi contre une
» perſécution ſi outrée, que cette Prin-
» ceſſe touchée de compaſſion lui avoit
» promis d'en parler au Roi, & lui
» avoit dit qu'elle me verroit avec
» plaiſir. Ce Pere en même temps me
» remit une lettre de la Reine pour un
» de ſes Officiers qui avoit ordre de
» nous y préſenter, après quoi nous
» nous retirâmes.

» Nous fûmes le lendemain rendre
» la lettre à cet Officier, qui après
» l'avoir lue, nous conduiſit à l'appar-
» tement de la Reine, il nous dit de
» l'attendre, & qu'il alloit nous an-
» noncer à Sa Majeſté : il revint un
» moment après, & me dit que j'étois
» la ſeule qui pouvoit lui être préſen-
» tée, & que je n'avois qu'à le ſuivre,
» ce que je fis.

» J'entrai dans la chambre de la
» Reine, elle étoit aſſiſe dans un fau-
» teuil, & autour d'elle pluſieurs Da-
» mes ſur des piles de carreaux : quand
» je fus aſſez près de Sa Majeſté, je
» me jettai à genoux devant elle, &
» fondant en larmes, j'implorai ſa
» Royale protection en faveur de mon

» père & de nos Concitoyens. Je lui 1683.
» parlai François, ayant été avertie
» qu'elle ſe plaiſoit à la langue de ſa
» Nation; elle me dit avec bonté,
» qu'elle étoit déja inſtruite de l'in-
» juſtice qu'on avoit faite à mon pere,
» & qu'elle feroit en ſorte de me faire
» donner toute la ſatisfaction que je
» pouvois ſouhaiter.

» Elle me fit enſuite lever, & me
» demanda où j'avois appris le Fran-
» çois; je lui répondis que c'étoit à
» Paris, où j'avois été avec mon pere:
» elle me queſtionna ſur cette grande
» Ville, & me dit d'un air obligeant,
» qu'elle vouloit me voir ſouvent, pour
» parler avec moi de la France; après
» quoi elle me demanda ſi je ne voyois
» pas mon pere en priſon. Je lui ré-
» pondis que le Miniſtre qui l'y avoit
» fait mettre, ſur les fauſſes accuſa-
» tions du Vice-Roi de Sicile, qu'il
» protégeoit, avoit trop bien défen-
» du de le laiſſer voir à perſonne,
» pour que je puiſſe avoir cette con-
» ſolation.

» La Reine, qui comprit de quel
» Miniſtre je voulois parler, appella ſa
» femme, qui étoit dans le nombre

1683. » des Dames de ſa Cour, & lui re-
» commanda de parler à ſon mari,
» pour que je puiſſe voir mon pere :
» ce qu'elle lui promit de faire. Cette
» Princeſſe m'ordonna enſuite de venir
» tous les jours à la même heure,
» & que le même Officier à qui je
» m'étois adreſſée, m'introduiroit à ſa
» Cour.

» Lorſque j'eus rejoint mon mari &
» Dom Antonio, je lui rendis compte
» des bontés de la Reine, des promeſ-
» ſes qu'elle m'avoit faites, & des or-
» dres qu'elle avoit donnés pour que
» je puſſe voir mon pere.

» Dans cette eſpérance je fus le len-
» demain aux priſons, comptant ſur
» la promeſſe qu'on m'avoit faite.
» Cependant je fus bien ſurpriſe &
» affligée d'apprendre par le Geolier,
» qui étoit dans mes intérêts, qu'on
» l'avoit traduit dans d'autres priſons,
» où il étoit plus étroitement & plus
» mal.

» Je faillis à mourir de douleur, ap-
» prenant cette nouvelle. Je fus le ſoir
» chez la Reine, comme elle me l'a-
» voit ordonné. Entrant dans ſa cham-
» bre je me jettai à ſes genoux cou-

» verte de larmes, lui disant, que 1683.
» bien-loin que j'eusse pû voir mon
» pere, ainsi qu'elle l'avoit ordonné,
» ses ordres n'avoient servi qu'à le
» faire traiter plus rudement dans d'au-
» tres prisons où il avoit été transféré,
» & que je craignois beaucoup pour
» sa vie.

» La Reine prit feu à ce discours,
» & ayant remarqué la femme de ce
» Ministre parmi les Dames de sa
» Cour, elle la gronda du procédé de
» son mari, lui ordonna de sortir,
» & de ne plus paroître devant elle.
» Cette femme qui ignoroit ce qui
» s'étoit passé, fut étourdie du coup,
» & sortit en pleurant.

» Dès qu'elle fut dehors, la Reine
» fit appeller un de ses Officiers, & lui
» ordonna d'aller voir ce que faisoit le
» Roi, & si elle pourroit passer à son
» appartement pour lui parler : l'Offi-
» cier revint, & dit à la Reine que le
» Roi étoit dans son cabinet, & que
» Sa Majesté lui avoit dit qu'elle pou-
» voit venir.

» La Reine se leva d'abord, & m'or-
» donna de la suivre. Elle entra seule
» dans le cabinet du Roi, & me dit

1683. » d'attendre dans la chambre qu'elle » m'eût fait appeller : demi-heure après » on me fit entrer dans le cabinet, la » Reine me préſentant au Roi, lui dit :

Voilà, Sire, celle dont j'ai parlé à V. M., qui eſt la malheureuſe victime, de même que ſon pere, des concuſſions & vexations de votre Vice-Roi de Sicile, ſoutenu par votre Miniſtre qui les autoriſe ; il veut perdre un homme député par vos Sujets, pour implorer la juſtice de V. M. contre de ſi indignes traitemens ; il ſe ſert de la fauſſeté & de l'impoſture pour colorer ſes attentats : que V. M. s'informe des plus conſidérables de ſa Cour, & elle apprendra tout ce qu'on ſouffre des injuſtices de ce Miniſtre, qui ſont portées à l'excès ; & ſi V. M. n'en a pas été plutôt avertie, c'eſt qu'on craignoit de lui déplaire, voyant la grande confiance qu'elle avoit en lui.

» Pendant tout le diſcours de la » Reine, le Roi, aux pieds duquel » j'étois, ne ceſſa de me regarder ; » il paroiſſoit rêveur & agité par des » réflexions qui le firent pluſieurs fois » rougir. Quand cette Princeſſe eut » achevé de parler, il m'ordonna de

me

» me lever, & fit appeller deux Grands 1683.
» d'Eſpagne qu'il nomma.

» En attendant qu'ils vinſſent, il ſe » promenoit dans ſon cabinet ſans » parler. La Reine qui comprit que » ſon ſilence & ſa rêverie étoient l'effet » de la violence qu'il ſe faiſoit ſur lui- » même pour vaincre l'attachement » qu'il avoit eu juſqu'alors pour ce » Miniſtre, appuya ſon accuſation par » tout ce qu'il y avoit de plus fort: » j'étois alors entre la crainte & l'eſpé- » rance, dans l'incertitude du dénoue- » ment de cette affaire, dont le ſort » de mon pere dépendoit.

» Les deux Grands d'Eſpagne étant » arrivés, le Roi leur communiqua ce » que la Reine venoit de lui appren- » dre, & leur ordonna de lui dire ſans » déguiſement leur ſentiment là-deſſus. » Un de ces deux prit la parole, & dit » au Roi que la crainte de déplaire à » S. M. l'avoit toujours empêché de » l'informer des ſujets de plaintes que » donnoit tous les jours ſon Miniſtre; » mais que puiſqu'elle lui ordonnoit » de parler, il alloit ſincérement l'inſ- » truire de bien des choſes qu'elle » ignoroit, & tout de ſuite fit un dé-

1683. „ tail ſi vif & ſi touchant de tous les „ emportemens & vexations de ce Mi- „ niſtre, que le Roi en fut ému, & „ ſaiſi d'indignation.

„ Le ſecond appuya tout ce que „ venoit de dire le premier : il alloit ap- „ paremment en dire davantage, lorſ- „ que le Roi l'interrompit, en diſant : „ c'eſt aſſez. Se tournant enſuite du „ côté de la Reine, il lui dit : Je n'a- „ vois jamais connu dans ce Miniſtre „ que de bonnes qualités : il avoit „ trouvé le ſecret de me tromper ; „ mais ce que je viens d'apprendre de „ lui me fait tant d'horreur, que j'en „ vais faire un exemple, pour faire „ connoître à mes Sujets, que l'amour „ & la juſtice que je leur dois, l'empor- „ tera toujours ſur mon attachement.

„ La Reine & les Grands, loue- „ rent extrêmement S. M. de ſacrifier „ ſon inclination à la juſtice, & à „ l'amour de ſes peuples. Comme „ j'avois paſſé dans la chambre à l'ar- „ rivée des Grands dans le cabinet du „ Roi, j'attendois la Reine à ſa ſortie „ pour la ſuivre à ſon appartement : „ elle eut la bonté de me dire que les „ choſes tournoient de maniere à ne

„ pouvoir m'être que favorables, que
„ dans peu j'aurois de bonnes nou- 1683.
„ velles, & de revenir le lendemain.
„ Je ne fus pas plutôt de retour où
„ nous logions, qu'en racontant à
„ mon mari & à Dom Antonio ce qui
„ s'étoit passé à la Cour, nous appri-
„ mes que ce Ministre venoit d'être
„ arrêté, & tous ses effets saisis. Cette
„ nouvelle me donna de grandes es-
„ pérances pour mon pere.

„ Je me rendis le lendemain à la
„ Cour suivant les ordres de la Reine,
„ qui me confirma la disgrace du Mi-
„ nistre, & que le Vice-Roi de Sicile
„ avoit été révoqué; qu'on lui avoit
„ envoyé ordre de venir au plus vîte
„ rendre compte de sa conduite; que
„ celui qui avoit été nommé à sa place
„ devoit partir incessamment, avec or-
„ dre d'informer sur toutes les malver-
„ sations de son prédécesseur, & no-
„ tamment de ce dont on avoit accusé
„ mon pere, qu'on devoit mettre en
„ en liberté, mais qu'il seroit obligé de
„ rester à Madrid jusques à ce que le
„ Vice-Roi revoqué fût arrivé, & que
„ le Roi fut convaincu de son inno-
„ cence, par les informations qu'on en

1685. « devoit faire à Meſſine. Je ne pus re-
» tenir des larmes de joie, de la ſeule
» idée de revoir mon pere en li-
» berté.

» La Reine ſurpriſe de mes larmes,
» qu'elle interprêta mal, me dit avec
» bonté, que ſi mon pere étoit obligé
» de reſter encore quelque temps à
» Madrid, ce n'étoit qu'une précau-
» tion du Roi, pour faire avec plus
» de juſtice éclater ſon innocence, &
» avoir par-là un juſte motif de châtier
» le Vice-Roi qui l'avoit accuſé.

» J'expliquai à la Reine le vérita-
» ble ſujet de mes larmes, produites
» par la joie que me cauſoit la liberté
» de mon pere, dont j'étois redevable
» à Sa Majeſté.

» Le lendemain nous fûmes aux pri-
» ſons attendre le moment de ſa li-
» berté. Les ordres arriverent bien-tôt
» après; mais le Commiſſaire qui de-
« voit prendre ſa déclaration, qui n'é-
» toit autre choſe que le ſujet de ſon
» voyage, tarda un peu.

» Cette déclaration faite, on lui
» ſignifia en conformité les ordres du
» Roi, qui étoient de ne point ſortir
» de Madrid juſques à ce que l'infor-

» mation fut faite, & ſon innocence 1683.
» prouvée & reconnue, après quoi
» mon pere ſortit de priſon. Quelle
» joie pour lui de nous revoir ! Mais
» la mienne fut ſi grande que je reſtai
» long-temps ſans pouvoir parler.

» Nous le menâmes à notre logis,
» il avoit tant ſouffert en priſon, qu'il
« étoit méconnoiſſable. Après lui avoir
» rendu compte de tout ce que nous
» avions fait pour ſa délivrance, nous
» conſultâmes ſur les meſures qu'il y
» avoit à prendre pour aſſurer ſa juſti-
» fication, & prouver ſon innocence.

» Il fut convenu qu'il étoit néceſſaire
» que quelqu'un de nous ſe trouvât à
» Meſſine lors de l'arrivée du nouveau
» Vice-Roi, afin d'accélérer l'infor-
» mation qui devoit être faite, & ani-
» mer par notre préſence tous nos
» amis, qui devoient beaucoup con-
» tribuer à la rendre autentique & fa-
» vorable.

» Cette réſolution priſe, mon pere
» trouva à propos que je partiſſe avec
» Dom Antonio, & que mon mari
» reſtât près de lui; quelque répugnan-
» ce que j'euſſe à me rendre à ſa vo-
» lonté, il me dit de ſi bonnes rai-

» ſons, qu'il fallut me déterminer au
1671. » départ.

» Je retournai chez la Reine pour » lui apprendre le ſujet de mon voya- » ge, & lui demander la continuation » de ſes royales bontés pour mon » pere ; elle parut ſurpriſe de cette ré- » ſolution, & m'aſſura que je pouvois » compter ſur ſa protection, mais que » quand mon pere ſeroit innocenté, » il n'auroit pas pour cela la permiſ- » ſion de ſortir de Madrid, ſi je ne » venois moi-même le chercher. Après « avoir remercié très-humblement Sa » Majeſté, j'eus la permiſſion de lui » baiſer la main, & je fus enſuite me » diſpoſer à partir.

» Nous partîmes le lendemain pour » Barcelone, où nous arrivâmes heu- » reuſement : nous y trouvâmes une » Dame de notre Pays, mariée à un » Capitaine de Vaiſſeau Sicilien, & » qui attendoit avec ſa femme-de- » chambre de trouver un Bâtiment » pour aller joindre ſon mari à Meſ- » ſine : je fis connoiſſance avec elle, » & ce ſont les mêmes que vous » voyez ici.

» Il y avoit dans le Port un Vaiſſeau 1683.
» Marchand de Marſeille, qui devoit
» bien-tôt partir : Antonio s'empreſſa
» d'aller parler au Capitaine pour l'en-
» gager à nous prendre ſur ſon bord,
» & nous mener à Meſſine. Ce Capi-
» taine fit d'abord quelques difficultés ;
» mais à force de prieres, & par l'ar-
» gent qu'il lui promit, il ſe laiſſa
» gagner. Comme nous n'avions rien
» à faire à Barcelone, nous nous
» rendîmes ſur le champ ſur ſon bord
» pour partir le lendemain à la pointe
» du jour.

» Nous eûmes toute cette journée
» un très-beau temps ; mais au Soleil
» couchant le vent ayant changé,
» nous eſſuyâmes toute la nuit une fu-
» rieuſe tempête, où nous faillîmes
» périr pluſieurs fois : le Capitaine
» même ſe croyoit perdu ſans reſſour-
» ce. Un peu avant le jour le temps
» calma, & ſe remit au beau : alors
» l'on s'apperçut que le mauvais temps
» nous avoit porté bien loin de
» notre route, ce qui m'affligea beau-
» coup, regardant ce contre-temps
» comme un malheur, par l'impa-
» tience où j'étois d'arriver à Meſſine :

1683. » mais j'en avois de plus grands à
» eſſuyer ; car dans le temps que le
» Capitaine ſe rétabliſſoit dans ſes
» manœuvres, on apperçut un Cor-
» ſaire Algérien qui venoit à pleines
» voiles ſur nous ; tout l'équipage fut
» dans la conſternation, notre Vaiſ-
» ſeau qui avoit déja beaucoup ſouf-
» fert, n'étant point en état de dé-
» fenſe, & le Corſaire ayant le vent
» ſur nous, venoit avec trop de vîteſſe
» pour pouvoir l'éviter ; cependant
» notre Capitaine ſe prépara le mieux
» qu'il pût à faire une vigoureuſe ré-
» ſiſtance : on nous fit deſcendre à fonds
» de cale ; j'étois à demi-morte de
» frayeur, la Dame qui étoit avec moi
» ne faiſoit que pleurer avec ſa Fem-
» me-de-chambre, pour Dom Anto-
» nio plus réſolu étoit reſté avec le
» Capitaine.

» Peu de temps après nous enten-
» dîmes tirer de grands coups de ca-
» non, & un grand bruit ſur nos
» têtes ; mais cela ceſſa tout-d'un-coup.
» Un calme ſi prompt nous ſaiſit d'é-
» tonnement ; nous prêtions l'oreille
» pour en découvrir la cauſe, lorſque
» nous ouïmes deſcendre des gens

» qui venoient à nous. Quelle fut 1683.
» notre terreur, quand nous vîmes
» entrer des Turcs, qui nous force-
» rent à monter ſur le premier pont
» de notre Vaiſſeau ! Nous ne ſçavions
» où nous étions, notre frayeur étoit
» extrême, & ſur-tout de nous voir
» entre les mains des Algériens, qui
» nous firent tout de ſuite paſſer ſur
» leur bord, & nous mirent dans la
» chambre du Capitaine Corſaire.

» Je compris alors que notre Vaiſ-
» ſeau n'ayant pu faire une longue ré-
» ſiſtance, avoit été pris de même que
» tout l'équipage. Les Algériens en
» retirerent tout ce qui pouvoit leur
» être utile, après quoi le voyant fort
» endommagé, le coulerent à fonds,
» n'ayant pas le temps de le radouber,
» étant obligés de ſe retirer au plus
» vîte à Alger, de crainte d'être ſur-
» pris par d'autres Vaiſſeaux qui les
» cherchoient.

» Dès que le Capitaine Corſaire
» eut donné ſes ordres, & qu'on eut
» fait voile vers Alger, nous le vîmes
» arriver à la chambre où nous étions ;
» il nous regarda & examina attenti-
» vement, & enſuite il m'adreſſa la

1683. » parole en ſon langage que je n'en-
» tendois point. Voyant que je ne lui
» répondois pas, il ſortit, & revint
» un moment après avec un autre hom-
» me, qui me dit en Eſpagnol que ſon
» Capitaine me trouvoit à ſon gré,
» & qu'il ne tiendroit qu'à moi de
» profiter de ce bonheur; d'autant
» mieux que c'étoit le plus ſûr moyen
» pour adoucir mon eſclavage.

» J'eus horreur d'une pareille pro-
» poſition, & je répondis à cet Inter-
» prête, que je me donnerois plutôt
» la mort, que de condeſcendre aux
» moindres deſirs de ſon Capitaine,
» auquel il ne manqua pas de rendre
» compte de ma réſolution & de mes
» ſentimens. Je le vis changer de cou-
» leur, & garder quelque temps le
» ſilence, après quoi il me fit dire
» par le même homme qu'il ne préten-
» doit point me faire ni violence, ni
» chagrin; mais qu'il eſpéroit de dé-
» truire l'averſion que je paroiſſois
» avoir pour lui, par ſes égards & ſes
» bonnes manieres.

» Dès ce moment il eut beaucoup
» d'attention pour nous; il venoit ſou-
» vent nous voir d'un air gracieux,

» & toujours accompagné de ſon In- 1683.
» terprête, pour nous dire à ſa façon
» quelque choſe d'obligeant de ſa part.
« Ce Capitaine étoit un petit homme
» noireau, gros & fort épais dans ſa
» taille, d'une humeur violente, em-
» portée & cruelle, comme il nous
» parut par quelques exécutions qu'il
» fit ſur ſon bord : l'Interprête étoit
» un Rénegat Eſpagnol, qui faiſoit la
» fonction de Matelot.

» Quand nous étions ſeules dans
» notre chambre nous ne faiſions que
» gémir & pleurer ſur notre ſort : tous
» nos malheurs ſe préſentoient à nous,
» & nous ne trouvions de conſolation
» que dans notre affliction. Remplies
» de ces triſtes idées, nous arrivâmes
» à Alger ; on nous mit à terre avec
» tous les autres Eſclaves, & à l'en-
» trée de la Ville on nous demanda à
» tous nos noms, notre patrie & nos
» qualités, qu'on mit par écrit, &
» nous fûmes enſuite conduits à la
» maiſon du Capitaine.

» Le lendemain notre Patron, qui
» avoit réſolu de vendre tous ſes Eſ-
» claves à l'exception de moi, la Da-
» me & ſa Femme-de-chambre, en-

1683. » voya tous les autres à la Place pu-
» blique pour les expoſer en vente :
» ce fut alors que mes chagrins re-
» doublerent, me voyant ſéparée de
» Dom Antonio, dont je n'ai eu depuis
» aucune nouvelle.

» Le Regiſtre ſur lequel on écrit
» tous les Eſclaves qui arrivent à
» Alger étant porté, ſuivant l'uſage,
» à Baba-Aſſen, il y vit le nom de
» trois femmes que le Capitaine n'a-
» voit pas mis en vente : il l'envoya
» chercher pour ſçavoir ſi elles étoient
» belles, & pourquoi il ne les vendoit
» pas. Le Capitaine parut embarraſſé
» à toutes ces queſtions, & répondit
» qu'il avoit deſſein de les garder
» pour lui, dans l'eſpérance d'en re-
» tirer un jour une plus forte rançon,
» & garda le ſilence ſur la demande ſi
» nous étions belles.

» L'embarras du Capitaine & ſon
» ſilence ſur la derniere queſtion,
» donnerent quelque ſoupçon à Baba-
» Aſſen, qui lui ordonna de nous aller
» chercher, étant curieux de nous
» voir. Notre Patron n'oſa refuſer au
» Deï qui eſt le Roi du Pays. On
» nous mena devant lui : il nous exa-

» mina les unes après les autres, s'ar- 1683.
» rêta enſuite à moi, & me fit dire
» par un Interprête ; ſi je n'aurois
» point de peine de paſſer à ſon ſer-
» vice.

» J'ignorois alors qu'il fût le Sou-
» verain d'Alger : je lui répondis que
» dans l'état malheureux où j'étois ré-
» duite, il m'étoit indifférent à qui
» que j'appartinſſe ; mais que s'il vou-
» loit m'acheter, il ne me ſéparât pas
» du moins des deux autres qui étoient
» avec moi, étant la ſeule conſolation
» qui me reſtoit dans l'état déplorable
» où je me voyois réduite.

» Baba-Aſſen promit que nous ſe-
» rions toujours enſemble, & en mê-
» me temps demanda au Capitaine
» combien il vouloit de nous trois :
» celui-ci au déſeſpoir d'une pareille
» propoſition, lui dit, qu'il étoit bien
» le maître de nous prendre, mais
» qu'il ne vouloit point d'argent, ne
» pouvant conſentir de ſon pur gré à
» ſe ſéparer de nous.

» Le Deï qui ne vouloit pas que
» nous lui échappaſſions, lui dit
» qu'abſolument il nous vouloit à ſon
» ſervice, & qu'il reconnoîtroit géné-

1683. » reuſement le ſacrifice qu'il lui feroit
» de nous. Notre Patron voyant bien
» que c'étoit comme un ordre auquel
» il ne pouvoit réſiſter, s'en alla tout
» chagrin ſans rien répondre, & nous
» laiſſa-là. Je ne ſçai pas de quelle
» maniere Baba-Aſſen l'appaiſa, & ce
» qu'il lui donna pour nous, car je
» ne le vis plus, & n'en entendis ja-
» mais parler : le Deï nous fit enſuite
» conduire dans un appartement.

» Un moment après que nous y fû-
» mes, un Eſclave vint nous y appor-
» ter des rafraîchiſſemens ; c'eſt par lui
» que nous apprîmes que Baba-Aſſen,
» chez qui nous étions, étoit le maître
» du Pays : cet Eſclave étoit François,
» & dans la ſervitude depuis trois ou
» quatre ans. Deux heures après nous
» vîmes entrer notre nouveau Patron,
» qui d'un air gracieux nous fit des
» honêtetés peu uſitées parmi les
» gens de cette Nation, & encore
» moins envers des Eſclaves. Comme
» il s'adreſſoit toujours à moi, je
» m'apperçus de ſes ſentimens, qui
» me donnerent un chagrin mortel,
» & bien des allarmes.

» Après pluſieurs viſites qu'il nous » fit ſur le même ton, il m'en rendit » une où il me tira en particulier avec » l'Eſclave dont j'ai déja parlé, qui lui » ſervoit d'Interprête; il m'expliqua » ce que je n'avois que trop remar- » qué, qui étoit une paſſion des plus » tendres & des plus vives pour moi: » Je ne ſavois que répondre tant » j'étois ſaiſie de crainte & d'affliction. » L'Eſclave me raſſura, en diſant que » je ne devois point revolter la paſ- » ſion de ſon Maître, ni lui donner » aucune eſpérance, mais prendre un » milieu qui me pût procurer du » temps, & les moyens de me retirer » de ce danger. 1683.

Je trouvai cet avis ſi ſage que j'en » profitai. Je répondis que j'étois ſi » accablée de mon malhaur, que je ne » pouvois être ſenſible à rien, ni me » déterminer ſur la moindre choſe; » mais que je le croyois trop honnête- » homme pour vouloir ſe prévaloir de » mon état, & du pouvoir qu'il avoit » ſur moi: cependant que ſi je me » trompois ſur l'eſtime que j'avois » pour lui, j'étois prête à me donner » la mort, plutôt que de conſentir à

1683. » rien qui fût contraire à mon de-
» voir.

» Il parut content de ma réponſe,
» & me dit qu'il feroit tout au mon-
» de pour adoucir mon eſclavage & le
» rendre agréable, ou du moins, le
» moins dur qu'il lui ſeroit poſſible,
» & qu'il ne prétendoit me rendre
» ſenſible à ſa paſſion que par ſes at-
» tentions à mon égard. Il continuoit
» de me voir aſſidument, & ne me
» parloit que rarement de ſon amour,
» ce qu'il ceſſoit même de faire dès
» qu'il s'appercévoit du chagrin que
» cela me cauſoit.

» Sa paſſion pour moi qui augmen-
» toit chaque jour, ne put à la fin
» garder tant de modération & de re-
» tenue. Un jour m'étant venu voir
» avec un autre Interprête, il me dit
» ne pouvoir plus vivre de cette ma-
» niere, ſans retour ni eſpoir: qu'après
» m'avoir parlé aſſez long-temps en
» qualité d'Amant, il vouloit à pré-
» ſent agir en maitre: qu'étant ſon
» Eſclave je lui devois obéir, & que
» je n'avois qu'à me réſoudre à faire
» par obéiſſance ce qu'il n'avoit pû
» obtenir par tendreſſe. Ce

» Ce fut un coup de foudre pour 1682.
» moi, & je fus dans l'inſtant toute
» couverte de larmes. Il en parut ſur-
» pris, & me dit en ſe radouciſſant,
» qu'il me laiſſoit à mes réfléxions ſur
» ce qu'il venoit de me dire, & qu'il
» ſeroit fâché ſi je l'obligeois d'en ve-
» nir à cette violence; mais qu'il y
» étoit pouſſé par l'ardeur de ſon
» amour. Dès qu'il m'eut quitté je
» m'abandonnai à mon affliction,
» pleurant & lamentant ſur mon ſort.
» Le même Eſclave qui nous ſervoit
» entra dans ce temps-là, & fut ſur-
» pris de me trouver dans cet état:
» comme il nous étoit attaché il y
» parut ſenſible, & m'en demanda la
» cauſe.

» Je ne pûs la lui taire, & lui ren-
» dis compte de tout ce que m'avoit
» dit ſon Maître, & de la réſolution
» où j'étois de me donner la mort,
» ſi je ne pouvois éviter autrement
» cette violence.

» L'eſclave étonné reſta quelque-
» temps penſif, & me dit enſuite qu'il
» étoit ſurpris de mon deſſein, & de la
» réſolution de ſon maître, après ce
» qu'il lui avoit entendu dire ſur mon

1683. » compte : il me pria de ne pas prendre un parti ſi violent ; qu'il y avoit » un autre moyen auſſi ſur, & plus » doux, pour me mettre à l'abri de la » paſſion violente du Deï.

» Alors il m'apprit que la femme » de Baba-Aſſen étoit fille d'un Roi, » que c'étoit elle qui avoit procuré à » ſon mari l'autorité qu'il avoit ; & » que par ce moyen s'étant acquiſe » ſur lui un pouvoir abſolu, il lui » obéiſſoit aveuglement.

» Il m'apprit encore qu'elle entendoit fort bien la langue Eſpagnole, » & me conſeilla de lui écrire pour » lui faire connoître l'état où j'étois, » & lui demander en grace de m'accorder la permiſſion de pouvoir » l'aſſurer de mes reſpects, & l'honneur de l'entretenir en ſecret à l'inſçu » de ſon mari ſur des choſes preſſantes, & de conſéquence : il me promit de ſe charger de ma lettre, » de la faire rendre ſurement & au » plutôt. J'écrivis ſur le champ cette » lettre que je lui remis : il ſortit, » me promettant d'aller travailler pour » moi, ce qu'il fit en effet ; car trois » heures après, je vis entrer dans

» notre chambre une vieille Eſclave 1683.
» qui me fit ſigne de venir, & mit en
» même temps la main ſur ſa bouche
» pour me faire connoître de garder le
» ſilence.

» J'héſitai à la ſuivre, crainte qu'elle
» ne vint me chercher de la part de
» Baba-Aſſen ; mais voyant ma len-
» teur, elle me prit par la main pour
» me forcer d'aller plus vîte : tout cela
» n'auroit pû me réſoudre à ſortir,
» ſi notre Eſclave ne fût venu dans le
» moment, & ne m'eût dit avoir fait
» rendre ma lettre, & que c'étoit en
» conſéquence que cette femme venoit
» me chercher.

La femme de Baba-Aſſen, qui
» ignoroit que nous fuſſions dans ſa
» maiſon, fut ſurpriſe de l'apprendre
» par ma lettre, & que le Deï lui en
» eût fait un myſtere ; ce qui lui donna
» cette impatience de me voir, & plus
» encore de ſçavoir ce que j'avois à
» lui dire.

» Je me laiſſai conduire par cette
» femme qui me fit paſſer par de
» grands appartemens, & enſuite en-
» trer dans une chambre richement
» meublée, où je trouvai cette Prin-

1683. » ceſſe aſſiſe ſur un ſopha : elle pa-
» roiſſoit avoir cinquante ans ; mais
» elle avoit conſervé un reſte de beau-
» té, qui marquoit en avoir eu beau-
» coup dans ſa jeuneſſe. Dès qu'elle
» me vit elle fit ſortir la femme qui
» m'avoit mené, & lui ordonna de
» fermer la porte, & de ne laiſſer
» entrer perſonne.

» Me voyant ſeule avec elle, je me
» mis à genoux à ſes pieds, & fon-
» dant en larmes je lui demandai en
» Eſpagnol ſa protection pour me
» ſauver l'honneur & la vie. Je lui
» appris tout de ſuite qui j'étois, &
» mes deux compagnes ; la façon dont
» nous avions été priſes par un Cor-
» ſaire Algérien, ce qui s'étoit paſſé
» entre ce Corſaire & Baba-Aſſen pour
» nous avoir ; enfin tout ce que ce
» dernier avoit fait pour ſatisfaire la
» paſſion qu'il diſoit avoir pour moi,
» ſes menaces, & mes craintes.

» Sur ce récit elle parut ſenſible à
» mon état, & promit de me garder
» auprès d'elle, où je ſerois en toute
» ſûreté, ſans que le Deï osât me dire
» la moindre choſe ; elle me queſtion-
» na enſuite ſur les deux autres fem-

» mes qui étoient avec moi, je lui 1683.
» rendis compte de tout; après quoi
» elle les envoya chercher, & les re-
» tint à ſon ſervice.

» Nous voilà donc toutes trois au
» ſervice de cette Dame, à qui j'étois
» redevable de ce que j'ai de plus cher
» au monde. Attachée à elle par re-
» connoiſſance & par devoir, j'allai au-
» devant de tout ce qui lui pouvoit
» faire plaiſir, de maniere qu'elle prit
» pour moi une ſi grande amitié, que
» j'étois la dépoſitaire de tous ſes ſe-
» crets. Cependant Baba-Aſſen revenu
» de la campagne où il étoit allé,
» ayant appris que nous étions auprès
» de ſa femme, fut dans une colere
» outrée, de ſe voir fruſtré par-là de
» ſes eſpérances. Cette Dame ayant ſçu
» le carillon qu'il faiſoit, l'envoya
» chercher, lui parla vivement à ce
» ſujet, avec des fortes menaces s'il me
» parloit & me voyoit davantage.

» Je fus par-là délivrée de ce dan-
» ger & de mes allarmes: mais j'étois
» toujours eſclave, & par conſéquent
» malheureuſe, ſans aucun eſpoir pro-
» chain de voir finir mon triſte état.
» J'étois dans cette douloureuſe ſitua-

1683. » tion, lorſque l'Armée Navale de
» France eſt arrivée, & qu'on a bom-
» bardé Alger. Une nuit une bombe
» abattit la plus grande partie de la
» maiſon où nous étions ; on nous
» changea enſuite dans un autre où
» nous ne fûmes pas plutôt établies,
» que nous entendîmes parler de la
» paix qu'on traitoit, & d'une con-
» dition déja exécutée en partie, qui
» étoit de rendre tous les Eſclaves qui
» avoient été pris ſous le pavillon de
» France. Ce fut pour moi une joie bien
» ſenſible, mais pour-lors de bien
» peu de durée ; car Baba-Aſſen liſant
» à ſa femme en ma préſence la nou-
» velle liſte des Eſclaves qu'on devoit
» renvoyer, j'eus un vrai chagrin de
» n'y être pas compriſe.

» Quand le Deï fut ſorti j'en parlai
» à ma maîtreſſe, lui expoſant que le
» Vaiſſeau ſur lequel j'avois été priſe
» étant François, je devois, tout
» comme mes compagnes profiter de
» la faveur du traité : je la ſuppliai par
» toutes les bontés dont elle m'hono-
» roit, de ne laiſſer par échapper cette
» occaſion de nous procurer la liberté,
» en nous faiſant mettre ſur cette liſte,

» Elle rêva un moment, & me dit 1683.
» enſuite qu'elle me refuſeroit ce que
» je lui demandoit, ſi elle ne ſuivoit
» que ſon inclination, mais qu'elle
» vouloit bien la ſacrifier pour ma li-
» berté.

» Elle envoya ſur le champ chercher
» Baba-Aſſen, lui demanda cette liſte,
» & de ſa propre main elle y ajouta
» nos trois noms. Le Deï ayant lû ce
» que ſa femme venoit d'écrire parut
» fort ſurpris; mais c'étoit un ordre
» pour lui qu'il ne pouvoit éviter
» d'exécuter.

» Le lendemain on aſſembla ſur une
« Place tous les Eſclaves compris dans
» cette liſte. Avant de nous y rendre
« nous fûmes toutes les trois prendre
» congé de notre Maîtreſſe, la remer-
» cier & lui dire adieu. Elle s'atten-
» drit à cette ſéparation, ce qui m'ar-
» racha quelques larmes malgré la joie
» de notre prochaine liberté. De la
» Place où l'on nous avoit aſſemblées
» on nous conduiſit au Port pour nous
» y embarquer ſur les Chaloupes qui
» nous ont tranſportées ici.

» Ma ſeule peine à préſent eſt ſur le
» compte de mon pere, ſçavoir s'il

1683. » eſt encore à Madrid avec mon mari ; » l'enquête pour ſa ſignification étant » faite, comme il y a apparence, la » Reine aura voulu le laiſſer partir ſans » moi, m'étant engagée avec S. M. de » l'aller prendre. Dans cette crainte, » je vous prie en grace de me procu- » rer le moyen, s'il eſt poſſible, de » nous débarquer à Barcelone, où la » Dame qui eſt avec moi pourra faci- » lement donner de ſes nouvelles à » ſon mari, & en recevoir des ſien- » nes. »

Le Chevalier de Tourville l'aſſura qu'il s'eſtimeroit toujours trop heureux de pouvoir lui être utile, & que quand l'Armée Navale partiroit de devant Alger ; il verroit les moyens qu'il y auroit à prendre pour la ſatisfaire. Dans ce moment on vint l'avertir de ſe rendre ſur le bord du Général, pour y aſſiſter au Conſeil de Guerre qui s'y devoit tenir à l'ocaſion de la paix qu'on commençoit à traiter, ce qui obligea notre Chevalier de quitter ces Dames.

Le 14. de Juillet les Algériens envoyerent pour ôtages Mezomorto leur Amiral, & Aly-Réis Capitaine de Vaiſſeau.

Vaiſſeau. Mr. du Queſne envoya de ſon côté Mr. de Layette Commiſſaire Général de la Marine, & Monſieur de Combes. Dès qu'ils furent à terre ils allerent chez le Pere le Vacher Conſul de France, où Baba-Aſſen leur députa Mr. Deſtreſſes, pour les prier de lui dire ce qu'ils avoient à propoſer. Il y a un lieu éloigné d'Alger de cinquante lieues qu'on appelle le Baſtion de France, dans lequel il y a un Gouverneur & des François établis pour la pêche du Corail, leſquels donnent tous les ans dix-ſept mille piaſtres à la Ville d'Alger. L'Agent de cette Compagnie étoit ce Mr. Deſtreſſes dont on vient de parler, & qui étoit alors à Alger. 1683.

M. de Layette lui répondit, qu'ils avoient ordre de ne parler qu'en public. Sur quoi Baba-Aſſen renvoya Mr. Deſtreſſes avec un Truchement, pour déclarer aux deux François que ſi leur Général ne rendoit pas les Eſclaves Turcs, & qu'il leur demandât de l'argent, il prendroit la fuite, & ne ſe trouveroit pas le lendemain au Divan. La réponſe fut, qu'on devoit s'attendre au refus de l'un, & à la demande de l'autre.

1683. Le lendemain 15. on les appella au Divan, & lorſqu'ils furent aſſis, Baba-Aſſen dit à toute l'Aſſemblée que les ôtages François apportoient les intentions de leur Empereur par écrit: on les lût à haute voix. Mr. de Layette leur préſenta enſuite la liſte des Eſclaves, tant François qu'autres pris ſous la Banniere de France qui étoient encore dans leur Ville.

Ils répondirent qu'en ce qui regardoit les Eſclaves, ils acheveroient de ſatisfaire à leur parole; mais qu'ils députeroient à Mr. du Queſne pour lui demander du moins les Turcs & les Maures, pris par Mrs. d'Amfreville & de l'Hery, & pour lui repréſenter l'impoſſibilité où ils ſe trouvoient de reſtituer les effets des François pris par leurs Corſaires.

Le Divan s'étant raſſemblé le 16. Mrs. de Layette & Decombes ayant reçu de nouveaux ordres, s'y trouverent, & dirent que non-ſeulement il falloit achever de rendre tous les Eſclaves qu'on avoit demandé, mais encore payer le dédommagement des priſes faites par eux ſur la Nation Françoiſe.

Baba-Aſſen répondit toujours que cela étoit impoſſible, & après bien de conteſtations Mr. de Layette ayant fait ſçavoir leur refus, Monſieur du Queſne envoya ordre aux ôtages de revenir à bord ; ils le ſignifierent au Deï qui pria inſtamment Monſieur de Layette de demeurer juſqu'au lendemain pour déliberer ſur ce qu'il y avoit à faire, & de renvoyer Mr. Decombes à la place de Mezomorto. 1683.

Mr. Decombes étant de retour, rendit compte à Mr. du Queſne de la ſituation où étoient les Algériens, & ſur la demande que faiſoit Baba-Aſſen de renvoyer Mezomorto à ſa place. Le Chevalier de Tourville ne fut pas de cet avis ; mais plutôt de renvoyer Aly-Réïs l'autre ôtage des Algériens. Il repréſenta qu'ayant eu une conférence avec Mezomorto, il avoit remarqué en lui un eſprit ſi mauvais & ſi turbulent, que s'il étoit renvoyé il ſeroit le premier à former des obſtacles pour empêcher l'accompliſſement des demandes qu'on leur faiſoit.

Nonobſtant toutes ces juſtes repréſentations, Mr. du Queſne ſe laiſſa

1683. gagner ſur la promeſſe que lui fit Mezomorto, que par le crédit qu'il avoit ſur la Milice, il viendroit à bout de la reſtitution qu'on lui refuſoit, & le renvoya à Alger.

Si-tôt que Mezomorto eut parlé à Baba-Aſſen, il alla aux Cazernes boire du caffé avec les Soldats. Comme la plûpart étoient pour lui, il leur inſinua inſenſiblement que le Deï ne méritoit pas de régner ſur eux, & qu'il avoit deshonoré leur Patrie en rendant les Eſclaves, tandis que Monſieur du Queſne ne leur rendoit pas les leurs: ce diſcours aigrit ſi fort l'eſprit de la Taïffe, qu'elle réſolut la mort de Baba-Aſſen.

Ils allerent dans la Ville par petites troupes, & ſur les dix heures du ſoir, huit d'entr'eux lui tirerent quatre coups de feu, comme il revenoit de la Tour, & le tuerent. Auſſi-tôt toute la Taïffe d'un commun accord, fit monter Mezomorto ſur le Trône. Le lendemain le nouveau Deï fit venir Mr. de Layette; & l'ayant chargé de faire part de ce qui s'étoit paſſé à Monſieur du Queſne, il le renvoya dans un canot.

Mr. de Layette s'étant acquitté de ſa commiſſion auprès de Mr. du Queſne, retourna par ordre de ce Général avec l'autre ôtage, pour féliciter Mezomorto ſur ſon avénement à la Royauté. Celui-ci députa enſuite Mr. Deſtreſſes, pour lui dire que ſon prédéceſſeur n'ayant pas maintenu les priviléges des Turcs : il ne devoit pas trouver mauvais ſi pour le Traité qu'ils avoient à faire il ne lui envoyoit point d'ôtages, qu'il ne lui fit ſçavoir ſes prétentions par écrit. Sur quoi Mr. du Queſne lui donna ſatisfaction contre l'avis du Chevalier de Tourville, qui dit à ce Général que puiſqu'il n'avoit pas voulu ſuivre le Conſeil de ne pas renvoyer Mezomorto, du moins il devoit lui refuſer ce qu'il demandoit, attendu qu'il étoit déja inſtruit de toutes ſes prétentions ; qu'il avoit promis d'appuyer de ſon crédit quand il ſeroit de retour à Alger ; que ne l'ayant pas fait, ſa trahiſon envers Baba-Aſſen, & la maniere dont il parloit, faiſoient aſſez connoître ſes intentions, & que pour toute réponſe, il falloit ſe préparer à recommencer le bombardement & les attaques. 1683.

1683. Mr. du Queſne ne tarda pas à ſe repentir d'avoir négligé les conſeils de notre Chevalier ; car le 20. s'étant paſſé ſans avoir aucune nouvelle de Mezomorto, il fut enfin obligé de donner des ordres pour recommencer les attaques.

Le 21. toute l'Armée mit pavillon rouge, & l'on fit tirer deux coups de canon à boulet ſur la Ville, qui répondit de même & arbora pareillement pavillon rouge. Les deux coups de canon des Vaiſſeaux ſervirent auſſi de ſignal pour rappeller les Galeres qui étoient pour lors au Cap de Merifou.

Ce même jour douze Galeres furent commandées, ſçavoir ſept pour remarquer les Galliotes à bombes, & les cinq autres pour eſcorter les Chaloupes qui devoient porter les ancres, les quatre autres Galeres étant allées au Baſtion de France enlever les Négocians François avec leurs effets, dans la crainte que les Algériens les inſultaſſent.

Les Galliotes commencerent à tirer de carcaſſes, enſuite de bombes dont on jetta deux cent quarante de

l'une & de l'autre eſpece. Cette même nuit les Algériens tirerent près de mille coups de canon, dont il y eut dix-huit hommes de tués ou bleſſés ſur la Galere de Mr. le Chevalier de Noailles, deux Officiers dans la Galliote, & l'aîné des deux neveux du Chevalier de Tourville qui fut tué d'un coup de canon. Cette perte toucha ſi fort notre Chevalier qu'il en étoit inconſolable. 1683.

La nuit du 22. au 23. les Galliotes jetterent trois-cent bombes ou carcaſſes, auſquelles les Ennemis répondirent par onze à douze cent coups de canon, dont Mr. de Chevilly qui commandoit la Fulminante eut un bras emporté, & quatre hommes tués ſur les autres Batimens.

Le calme régnant encore les nuits ſuivantes, les Galeres & les Galliotes allerent prendre leur poſte comme elles avoient fait ci-devant. Les Ennemis allumerent trois feux vis-à-vis l'endroit où elles étoient poſtées, ce qui leur donna lieu de mieux adreſſer leurs canons, dont ils tirerent ſept à huit cent coups.

1683. Le 27. le Chevalier de Tourville du conſentement de Mr. du Queſne fit tirer de jour les Galliotes de Mrs. de Pontis, de Goïtou, & de la Motte, elles furent bien ſaluées, mais ſans aucune perte, & les quatres autres bombarderent pendant la nuit où l'on jetta deux-cent-quatre-vingt bombes en quatre heures de temps, & les Ennemis tirerent trois-cent coups de canon.

Pendant la journée du 18. notre Chevalier fit encore bombarder par trois Galliotes ſucceſſivement, ayant pris des mortiers de rechange; les bombes firent beaucoup de fracas dans la Ville, & tuerent quantité de monde, parce que le Peuple qui ſe retiroit les nuits, y rentroit le jour.

La nuit du 28. au 29. les quatre autres Galliotes releverent à l'ordinaire celles du jour; elles furent fort incommodées par le canon des Ennemis chargé à mitraille. On apprit par un Eſclave Malthois qui s'étoit ſauvé, que les bombes avoient ruiné tout un quartier de la Ville, & coulé à fonds une Galere, deux Vaiſſeaux de guerre, un Navire Marchand, ſix Barques,

& que plus de trois cent perſonnes y avoient été tuées ; que Mezomorto ayant accuſé le Pere le Vacher d'avoir donné quelque ſignal pour faire tirer de jour, lui avoit propoſé de ſe faire Turc ; que ſur ſon refus il l'avoit fait mettre dans un de ſes plus gros canons qu'il avoit fait tirer, & qui avoit crevé. 1683.

Le 29. deux Chaloupes armées ſortirent d'Alger pour tâcher d'enlever les ancres de nos Galliotes, mais on s'y oppoſa. Sur les cinq heures du ſoir les trois Galliotes ſe hallerent à l'ordinaire, & bombarderent pendant deux heures. Le mauvais temps étant ſurvenu on fut obligé de ſe retirer. Le 31. un Vaiſſeau de Salé craignant qu'il ne lui arrivât quelqu'accident ſe retira du Port d'Alger, & alla mouiller vers le Fort de Barbaſon : trois Chaloupes le garderent à vue toute la nuit ; celle de Mr. le Motheux qui venoit de Toulon fut commandée pour aller les joindre.

Elle tomba parmi celles d'Alger, qui la prirent ſans qu'elle ſe mit en défenſe, croyant que c'étoient les nôtres. Mr. de Choiſeul qui la comman-

1683. doit y fut pris. Le mauvais temps qui continuoit toujours empêcha de jetter de bombes. Le 3 du mois d'Août nos Galeres furent contraintes de s'aller mettre à l'abi du Cap de Merifou, à cauſe que le vent étoit à l'*Eſt-Nord Eſt* & très-frais : les quatre Galeres qui avoient été au Baſtion de France, d'où elles avoient tiré quatre-cent-vingt François, joignirent les autres avec le Vaiſſeau le Bizarre.

On apprit par un Eſclave qu'il y avoit un gros parti dans la Ville contre Mezomorto qu'on en étoit venu aux mains, & qu'il y avoit eu beaucoup de perſonnes tuées de part & d'autre ; que l'on avoit mis Mr. de Choiſeul aux fers avec tout ſon équipage, & qu'on le menaçoit de le mettre à la bouche d'un canon la premiere fois qu'on tireroit de bombes.

Le 7. le temps étant devenu calme, le Chevalier de Tourville fit poſter dés le matin les Galliotes près du Môle, dans lequel elles jetterent 173. bombes, on tira de la Ville environ mille coups de canon ; la Galliote la Menaçante en reçut un à fleur d'eau, ce qui l'obligea de ſe retirer.

L'après-dîné on retourna bombarder la Ville avec beaucoup de vigueur & de ſuccès ; on coula un Vaiſſeau bas, & l'on rompit le mât d'un autre. Le ſoir une Chaloupe Angloiſe venant de terre, apporta des lettres de Mr. de Choiſeul à Mr. du Queſne, & au Chevalier de Tourville, par leſquelles il apprenoit que le Capitaine de la Frégate priſe par le Chevalier de l'Hery lui avoit ſauvé la vie ; mais qu'il n'étoit pas ſûr qu'il eût long-temps le même pouvoir, ſi l'on continuoit à jetter des bombes dans la Ville. Les Ennemis tirerent ce jour-là neuf-cent cinquante coups de canon. 1683.

Le lendemain les Galliotes jetterent deux-cent bombes auxquelles les Ennemis répondirent par 750. coups de canon. Le ravage que firent nos bombes mit le peuple dans une telle furie, qu'ils offrirent le turban à dix François, qui l'ayant refuſé, furent mis à la bouche de dix canons, ce qu'on apprit par un Vaiſſeau qui ſortit du Port, & qui apporta une ſeconde lettre de Mr. de Choiſeul, par laquelle il marquoit qu'on l'attachoit

1683. tous les jours à la bouche d'un canon; mais que le même Capitaine le ſauvoit toujours. On tâcha d'en faire un échange avec un Officier Turc que nous avions pris, & qui étoit fort conſidéré de Mezomorto, mais celui-ci le refuſa.

Le 8. le convoi des vivres n'arrivant pas comme on l'attendoit, les Galeres n'en ayant plus que pour dix à douze jours, Mr. du Queſne réſolut de les envoyer à Yrica au-devant du convoi. Elles partirent à minuit avec un petit vent de terre. Le 9. la Mer étant belle, les Galliotes tirerent le matin deux-cent-vingt-cinq bombes, & les Ennemis neuf cent coups de canon: ils ſortirent de leur Port avec quelques Brigantins & des Chaloupes armées, que nous repouſſâmes avec beaucoup de vigueur.

Le convoi des vivres eſcorté par Monſieur de Sr. Marc étant arrivé le ſoir, Monſieur du Queſne envoya une Barque aux Galeres avec ordre de revenir inceſſamment. Le 10. les Galliotes ſe placerent à la pointe du jour, & jetterent juſqu'à neuf heures du matin quatre-vingt bombes, & les

Algériens tirerent trois-cent coups de canon. Le 11. les Galliottes ſe hallerent deux heures avant le jour pour tirer des bombes. Il ſortit quelque temps après une Galere du Port ſecondée de pluſieurs Chaloupes, qui fit mine de vouloir enlever la Fulminante que commandoit le Marquis de la Breteche ; mais on fit ſur elle un ſi grand feu de mouſquets & de grenades qu'elle fut contrainte de ſe retirer avec une perte conſidérable. 1683.

Le 21. notre Chevalier prit des meſures pour enlever la Galere ſi elle revenoit, comme l'en avoit aſſuré un Eſclave qui venoit d'arriver. Dans ce deſſein il fit mettre en garde 30. Chaloupes au lieu de douze qu'il y en avoit ordinairement, dont ſix étoient à canons, neuf à mortiers, & les autres armées à l'ordinaire. Le 13. la Galere Turque ſortit effectivement, & alla ſe ranger du côté du Fort de Baba-Aſſen avec les autres Bâtimens de ſa ſuite, mais elle n'oſa venir à bord, & ſe contenta de faire un ſalve de ſon canon & de ſa mouſquetterie, qu'oiqu'elle fût hors de

1683. portée. Quelques-unes de leurs Chaloupes voulurent s'avancer, mais elles furent fort ſurpriſes, lorſqu'elles connurent qu'il y avoit du canon ſur les nôtres, ce qui les fit fuïr avec précipitation.

Les jours ſuivans la Galere Turque vint encore eſcarmoucher avec de Chaloupes & de Brigantins, mais on la réduiſit de même à prendre la fuite; & pour l'empêcher de revenir, le Chevalier de Tourville fit avancer au *Sud* le Cheval-Marin & le Laurier, & au *Nord* le Fleuron & l'Etoile, qui avec leur canon leur fit reprendre le chemin du Port.

Le 14. on jetta encore des bombes. Le 15. on fut interrompu par le mauvais temps, & le 16. on en tira deux-cent, & les Ennemis y répondirent par autant de coups de canon. On continua de même le 17., mais les Turcs répondirent plus foiblement.

Le 18. à la pointe du jour, un Eſclave Hollandois ſe ſauva de la Ville, & on ſçut par lui que Mezomorto avoit été eſtropié par un éclat de bombe; que pluſieurs Vaiſſeaux avoient été coulés à fonds, & que tous géné-

ralement étoient ſi incommodés qu'on ne les ſoûtenoit plus qu'à force de pompes. Cependant, Mr. du Queſne ayant épuiſé toutes les bombes qu'il avoit, fut obligé de quitter la rade d'Alger, & de ſe retirer. 1683.

Quoique dans cette expédition, ce Général n'eût pas amené les Algériens au point qu'il auroit ſouhaité, elle ne reſta pas que d'être heureuſe, puiſqu'elle mit ces Pirates hors d'état de rien entreprendre de pluſieurs années contre les Nations Chrétiennes de l'Europe, & qu'il détruiſit preſque toutes leurs Maiſons, brûla leurs Magaſins, briſa la plus grande partie de leurs Vaiſſeaux & Galeres, fit périr une très-grande quantité de Milice & de Peuple: enfin, il les épuiſa totalement de munitions de guerre, & mit la plûpart de leur canon hors d'état de ſervir.

Il amena avec lui près de ſix-cent Eſclaves que les Algériens n'auroient pas rendus pour deux-cent mille écus, & ſans la mort de Baba-Aſſen, par les factions de Mezomorto, qui fut mis en ſa place, Mr. du Queſne auroit obligé ces Corſaires de lui accorder à

genoux toutes les conditions qu'il
1683. avoit impoſées ; mais comme la reſtitution des Eſclaves avoit ſervi de prétexte à la révolte, & étoit cauſe que Mezomorto ſe voyoit Deï d'Alger, il n'oſa entrer en traité, puiſqu'il auroit perdu la vie ; d'ailleurs les cruautés qu'il avoit fait exercer contre le Pere le Vacher & quelques autres Eſclaves Chrétiens, lui firent comprendre que les François le traiteroient à la derniere rigueur : c'eſt ce qui lui fit prendre le parti de ſouffrir la ruine entiere d'Alger, & de s'expoſer à périr avec cette Ville, plutôt que d'accepter les conditions avec leſquelles on vouloit les contraindre à la paix.

Mr. du Quesne ayant réſolu de retourner en France, fit partir les Galeres & les Galliotes, eſcortées par Mr. ſon fils, Meſſieurs de Villette, de St. Marc, Colbert, & le Comte d'Etrées, qui allerent déſarmer en Ponent. Il laiſſa devant Alger Mrs. Forant, Granier, & Bidault, & revint à Toulon avec le Chevalier de Tourville, accompagnés de l'Eſcadre du Chevalier de l'Hery, qui après avoit carené repartit avec Meſſieurs

de

de Sepville, & de Beliſle, pour aller joindre les autres à la rade d'Alger où ils devoient demeurer une partie de l'hyver; après quoi d'autres Vaiſſeaux devoient aller prendre leur place, ce qui empêcha les Algériens qui avoient relevé quelques-uns de leurs Bâtimens de ſortir de leur Port. 1683.

Notre Chevalier n'ayant pas trouvé l'occaſion de faire porter à Barcelone les trois Meſſinoiſes qu'il avoit ſur ſon bord, les amena avec lui à Toulon, où le hazard lui fit rencontrer un de ſes amis qui commandoit un Bâtiment Malthois, dont il profita pour les faire conduire à Barcelone comme elles les déſiroient.

Fin du Tome Second.

V11
1551287

Digitized by Google

148.
f. 58